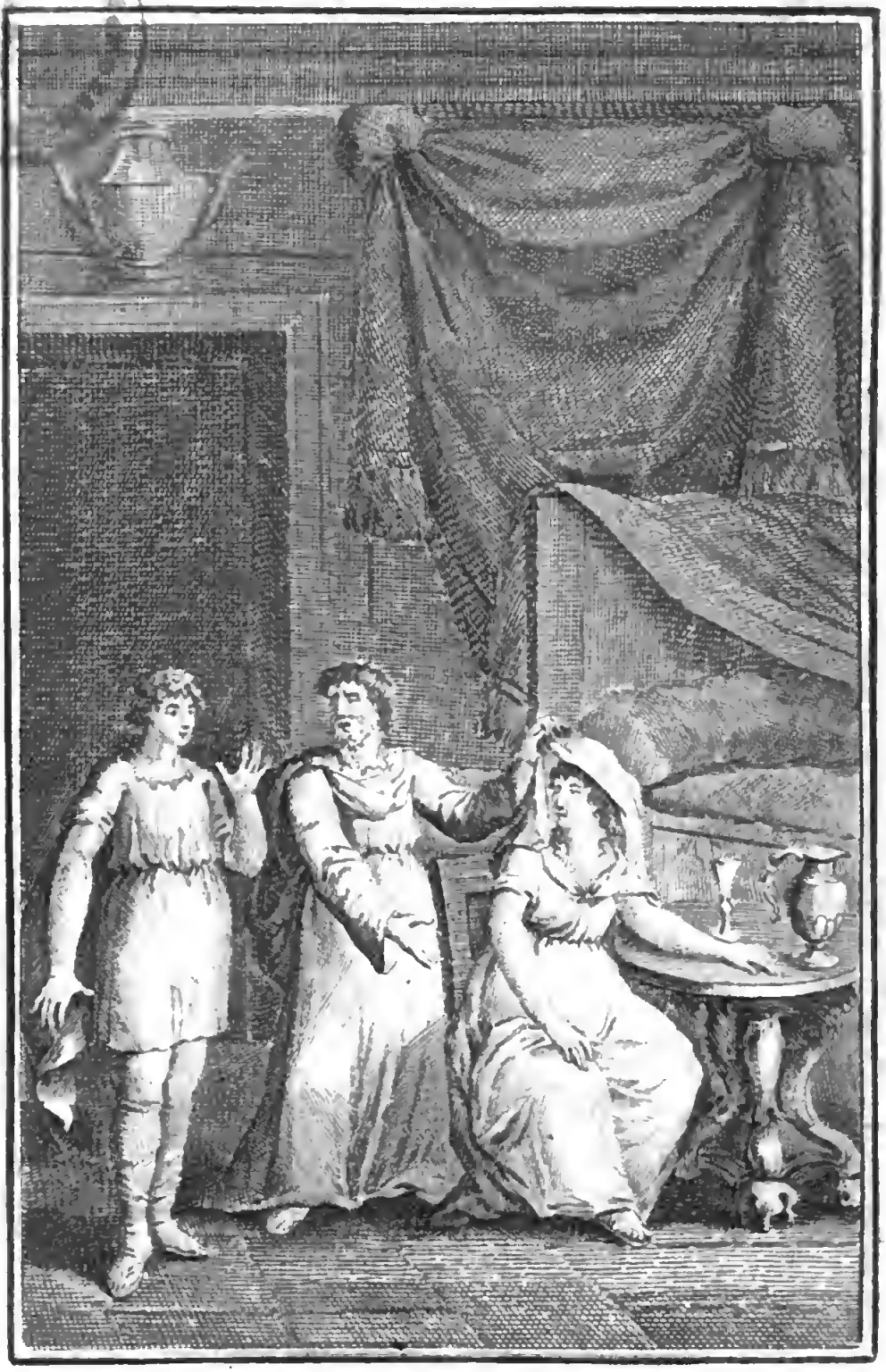
# VOYAGES
# D'ANTENOR.
## T. III.



Antiphon me présente à sa femme. Voici, lui dit-il, un jeune homme de bonne mine qui sera votre époux pour cette nuit.

# VOYAGES

# D'ANTÉNOR

## EN GRECE ET EN ASIE,

AVEC

## DES NOTIONS SUR L'EGYPTE;

Manuscrit grec trouvé à Herculanum,

TRADUIT PAR E. F. LANTIER.

SEPTIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR,

AVEC CINQ PLANCHES.

## TOME TROISIÈME.

---

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imp.-Lib., rue Hautefeuille;

AN XII. (1804.)

BIBLIOTECA · PALATINA · CHIESI

88328

# VOYAGES
# D'ANTENOR
# EN GRÈCE ET EN ASIE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Description de la ville de Sparte. Habillemens, Mœurs, Gymnase, Repas public. Vol fait à Phanor.*

Le lendemain, nous parcourûmes la ville, conduits par notre hôte (1).

La forme de la ville est ronde, et son terrain inégal est coupé par des collines : elle a quarante-huit stades de circuit, grandeur bien différente de celle d'Athènes, qui en a près de cent. Sparte, à cette époque, ne contenoit que huit mille hommes en état de porter les armes. Elle est sous la protection de Junon, ainsi que Samos, Argos et Mycène. Crète est sous celle de Jupiter et de Diane. Chypre et Paphos sont

consacrés à Vénus. Bacchus est le dieu tutélaire de Naxos; Vulcain, de Lemnos. Delphes et Rhodes sont protégés par Apollon.

Nous fûmes étonnés de ne trouver qu'un assemblage de maisons petites et basses. Arrivés à la place publique : « C'est ici, nous dit Démonax, que se tient le sénat des vieillards au nombre de vingt-huit, et de nos cinq éphores ».

De là nous nous rendîmes au plus bel édifice de la ville, le Portique des Perses, ainsi nommé parce qu'il a été bâti de leurs dépouilles. Nous y vîmes quantité de statues de marbre blanc, posées sur des colonnes. « Ces statues, nous dit notre hôte, représentent tous les chefs de l'armée barbare. Voilà celle de Mardonius, qui perdit la bataille de Marathon et de Platée. Ici est celle de la reine Artémise, qui combattit pour Xercès avec tant de valeur à Salamine ».

Nous parcourûmes ensuite plusieurs temples consacrés à la Terre, à Jupiter, à Minerve, Neptune, Junon et Apollon. Nous vîmes une grande statue; Démonax nous apprit qu'elle représentoit le peuple de Sparte. Un peu plus loin étoit le temple des Parques, auprès duquel on voyoit le tombeau d'Oreste.

En sortant de la place, nous prîmes par la rue des Barrières, ainsi nommée parce qu'ica-

rius, père de Pénélope, voulant la marier, la proposa pour prix à celui de ses amans qui surpasseroit les autres à la course qui se fit dans cette rue. Ulysse fut le vainqueur.

Nous aperçûmes un vieux temple au haut d'une petite colline. « Il est dédié à Vénus, dit notre guide : sa forme est singulière ; à proprement parler, ce sont deux temples l'un sur l'autre. Dans celui d'en bas, on vient révérer Morpho (*a*) ou Vénus, déesse de la beauté ; mais dans le temple supérieur, on adresse ses vœux à Vénus voilée et enchaînée ; image de la fidélité que les femmes doivent à leurs maris ».

Démonax nous mena au Dromos, lieu destiné à la course des jeunes gens. Il renferme deux gymnases. A quelques pas du Dromos, on voit une vieille statue d'Hercule, aux pieds de laquelle les jeunes Spartiates viennent offrir des sacrifices, lorsqu'ils sortent de l'adolescence pour entrer dans la classe des hommes.

Au dehors du Dromos, et près de la statue, il nous montra une vieille maison qui avoit appartenu à Ménélas, mari trop malheureux de la belle Hélène. Sparte n'avoit pas de citadelle, comme la Cadmée de Thèbes, ou Larissa à Argos ; c'étoit la plus haute des collines qui en servoit.

(*a*) Morpho signifie *forme*, c'est-à-dire, *belle par excellence*.

Les jeunes gens que nous rencontrions dans nos courses, avoient une longue barbe, les cheveux flottans dans toute leur longueur, divisés en deux ou trois tresses qui tomboient sur leurs épaules; des moustaches fort touffues descendoient jusque sur leur poitrine: au lieu du long manteau des Athéniens, ils couvrent leur tunique d'une casaque fort courte, rouge en temps de guerre, mais toujours très-mal propre et déchirée. Un philosophe la nommoit le manteau de l'orgueil. Pour souliers, ils ont des sandales (autrefois une loi de Lycurgue les obligeoit d'aller nu-pieds), et pour coiffure, un bonnet façonné en cône. Ils marchent en silence, les yeux baissés, les mains cachées sous leur manteau; d'autres tiennent un bâton recourbé par le bout. Nous vîmes passer des enfans sans bas et sans souliers. — « Quel contraste, dis-je à Phanor, entre l'élégance et le faste de la jeunesse d'Athènes, sur-tout de votre prêtre bapte, et la rusticité des Spartiates! — Mais aussi j'ai vigoureusement secoué ce coquin de bapte, et il ne seroit pas aisé d'en faire autant à ces grands garçons ». Dans ce moment trois jeunes filles, marchant d'un pas agile et ferme, brillantes de santé, d'une haute stature et faites à peindre, passèrent auprès de nous: elles avoient pour coiffure de vastes chapeaux tissus des joncs de l'Euro-

tas; leur vêtement, très-court, laissoit voir leurs jambes qui sont fort belles. Je dis à Démonax : « Voilà trois superbes femmes. — Elles ne s'en doutent pas. — Mais bien moi, » s'écria Phanor. Notre hôte ajouta : « Les Athéniennes sont très-jalouses des Lacédémoniennes, et se croient plus belles, parce qu'elles ont l'art de dérober leurs défauts sous l'élégance de leur parure (2) ». Je lui dis que les vêtemens des Athéniennes étoient plus décens. « Nos filles, répliqua-t-il, sont voilées par la pudeur; leur vertu leur sert de vêtement. A l'égard des femmes, elles sont habillées avec la plus grande décence; mais sous ces habits, nos jeunes personnes seroient gênées : il faut qu'elles apprennent à danser, à lutter, à courir dans le stade, à lancer le disque ou le javelot. On les habitue à tous ces exercices, pour fortifier leurs fibres, développer leur corps, et les mettre en état de donner à la patrie des enfans sains et robustes. Nous avons même des fêtes solennelles où nos jeunes filles dansent toutes nues. — Peut-on, demanda Phanor, assister à leurs exercices? — Oui, si vous êtes mariés ». J'allois dire non; mais Phanor me prévint, et assura que nous l'étions. — « En ce cas, je vous menerai demain à leur Gymnase ».

Démonax nous tint parole, et nous conduisit de grand matin au Plataniste, qui est une

plaine sur les bords de l'Eurotas, ombragée de superbes platanes, et entourée de l'Euripe. — « C'est dans les prairies du Platanon, dit notre guide, qu'on cueillit autrefois les fleurs pour la guirlande dont la belle Hélène fut couronnée le jour de ses noces. La jeunesse s'y assemble pour ses exercices. On y arrive par deux avenues : au commencement de l'une est la statue d'Hercule ou de la Force, maîtresse de tout; à l'entrée de l'autre, est celle de Lycurgue ou de la Loi, qui enchaîne les hommes ».

On nous fit asseoir sur des gradins de pierre. On donne le signal : nous voyons entrer dans le stade quarante jeunes filles d'une taille avantageuse et svelte, dont la tunique, ouverte des deux côtés, ne passoit pas le genou. Leurs jambes, leurs bras étoient nus; une couronne de laurier retenoit leurs cheveux sur leurs têtes. Elles s'avancèrent au milieu du stade, se séparèrent ensuite en deux bandes. Au second signal, les deux troupes s'approchent fièrement l'une contre l'autre, s'arrêtent; puis tout-à-coup chaque athlète s'élance sur son adversaire: elles se saisissent, s'entrelacent les bras, les jambes, s'ébranlent tour-à-tour; on les voyoit se presser, reculer, avancer, chanceler, se remettre : la légère et courte tunique, à chaque mouvement, s'ouvroit, voltigeoit et laissoit à découvert les charmes les plus attrayans. Pha-

nor, attentif, immobile, attachoit ses regards sur les deux plus vigoureuses et les deux plus belles combattantes. — « Que d'attraits! me disoit-il tout bas; quelles formes charmantes! que ces hommes sont froids! quels automates! Regardez-les, quelle apathie! — Vous n'êtes pas si calme? — Non, par Vénus! je suis tout en feu, je n'en puis plus. — Tâchez cependant de calmer ces vives émotions; imitez-moi ». Un moment après, il me tira par le bras, en s'écriant : — « Regardez : quel tableau ravissant, délicieux! ô mon ami! les belles formes! » Je regarde, je vois étendues sur l'arène les deux jeunes combattantes que nous avions observées jusqu'alors : elles étoient l'une sur l'autre; celle qui avoit le dessus étaloit à nos yeux des charmes aussi piquans que ceux de Vénus lorsqu'elle sortit du sein des eaux. « Ah! disoit Phanor en trépignant, que je voudrois bien être en troisième dans cette lutte! que de beautés » ! Je le priai de se taire; on commençoit à nous observer. Nous baissâmes aussitôt les yeux et reprîmes notre gravité. Ce fut la belle Aspasie, celle qui nous offroit des contours si bien dessinés, qui remporta le prix : elle méritoit celui de la beauté. Je remarquai, pendant cet exercice, que ces jeunes filles attaquoient les jeunes gens par des railleries, souvent par des épigrammes. D'autres donnoient

des éloges à ceux qui leur plaisoient, récitoient des chansons en leur honneur; ce qui enflammoit leur courage, et excitoit la jalousie de leurs camarades.

Après la lutte, ces jeunes filles se préparèrent pour la course à pied. Vingt d'entr'elles se rangèrent sur la même ligne que formoit une corde tendue. Des instrumens de musique donnent le signal; la corde tombe, et nos héroïnes se précipitent dans la lice; la poussière s'élève, elles volent. Phanor, ravi, extasié, suivoit des yeux la légère Aspasie; il fait des vœux ardens pour elle : ses vœux sont exaucés. Déjà elle devance ses rivales : aussi légère qu'Atalante, ses pieds laissent à peine leur empreinte sur le sable; elle s'élance, atteint le but la première, et de bruyans applaudissemens célèbrent sa victoire. Un des éphores s'avance, lui met sur la tête une couronne d'olivier sauvage. Nous vîmes alors les joues fraîches de cette belle Aspasie se colorer du plus vif incarnat, la plus belle des couleurs, quand c'est la pudeur qui la fait naître.

Ces jeux gymniques troublèrent la tête de Phanor: il en perdit le sommeil; il eut toute la nuit devant les yeux la taille, la légéreté, les appas de la superbe Aspasie; il m'avoua qu'il l'aimoit déjà éperdument. Je lui rappelai alors la belle Théano d'Athènes, la charmante Théophanie

Théophanie de Milet. — « Oh! s'écria-t-il, Théophanie et Théano n'ont pas les belles formes de cette Spartiate »! Quelques jours après, Démonax obtint la permission de dîner avec nous, et de nous mener ensuite à un des repas publics, nommés *phidities*. « Rois, éphores, citoyens, nous dit-il, mangent en communauté. Chacun apporte, par mois, un boisseau de farine, dix-huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de monnoie de fer, pour acheter de la viande : cette portion est une partie de notre revenu ». Les repas se font dans de grandes salles, où sont dressées des tables de quinze couverts. A l'entrée de la salle, nous trouvâmes un Spartiate : c'étoit le plus âgé ; il avertissoit les convives que rien de ce qu'ils alloient entendre ne devoit sortir par là, en désignant la porte.

Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre ; on n'y peut être admis que de leur consentement ; le refus d'un seul suffit pour donner l'exclusion (3). Nous vîmes entrer un jeune homme boiteux ; j'en fus étonné. Démonax me dit : « Il est seul, dans le pays, ainsi conformé ; il a été blessé dans un combat ; et sa mère, pour le consoler, lui dit : « Mon fils, tu ne peux faire un pas sans te ressouvenir de ta valeur ». A ces repas, les Spartiates,

contre l'usage des autres peuples, sont assis sur des bancs de bois; on leur sert du brouet noir (4), du porc bouilli, coupé en portions égales. Phanor me dit tout bas : « Voilà un méchant dîner. — Mais il est assaisonné par l'appétit; voyez comme les morceaux se succèdent ». Nous demandâmes à Démonax si c'étoit leur nourriture ordinaire — « Oui : cependant on nous donne parfois, du gibier et du poisson (5) ». Au défaut de la bonne chère, le banquet étoit animé par la plaisanterie et la gaieté. Comme j'en félicitois Démonax, il me montra, au milieu de la salle, une statue consacrée au dieu du Rire : « Lycurgue l'a placée ici, pour faire aux convives un précepte de l'enjouement ».

Je lui demandai si les Spartiates ne pouvoient jamais manger chez eux ? — « Dans deux occasions; lorsqu'ils reviennent de la chasse trop tard, et quand ils sacrifient aux dieux dans leurs maisons : alors, ils peuvent envoyer aux convives de leur table une pièce de gibier de leur chasse, ou les prémices de leurs sacrifices. Le roi Agis, arrivant victorieux de l'armée, envoya demander sa portion pour souper chez lui avec sa femme : les polémarques la lui refusèrent. Agis, piqué, ne fit point, le lendemain, le sacrifice accoutumé à l'issue d'une guerre heureuse : les polémarques le condamnèrent à l'amende ».

Dans ce moment, on introduisit deux ilotes : on leur apporta de grandes coupes de vin ; lorsqu'ils en eurent bu une certaine quantité, ils repoussèrent les coupes ; mais les anciens de la table les forcèrent à boire. Leur projet étoit de les enivrer, et ils y réussirent. Lorsque ces malheureux furent échauffés des vapeurs de la boisson, que leurs pieds chanceloient, que l'absurdité et l'extravagance de leurs propos annonçoient le trouble de leur raison, on les promena autour de la salle. On leur ordonna de chanter des scholies obscènes ; on leur défendoit d'en dire d'autres : ensuite on les fit danser et prendre, en dansant, des attitudes indécentes. Ce spectacle, loin de nous amuser, excitoit notre commisération. J'en parlai à Démonax. « Nous donnons, me dit-il, de temps en temps, cette représentation à nos jeunes gens, pour leur montrer la laideur et les tristes suites de l'ivresse. — Par Bacchus ! s'écria Phanor, buvez, enivrez-vous ; vous en serez plus compatissans » !

De jeunes élèves assistoient debout comme simples spectateurs. — « Ils viennent prendre leçon, nous dit Démonax, de plaisanterie et de sagesse ». Pendant qu'il parloit ainsi, Phanor aperçut l'un d'eux qui déroboit subtilement des fruits qu'il mettoit dans son sein. — « Voyez, me dit-il, comme ce petit fripon

profite des exemples de sagesse. — Taisez-vous; il ne faut pas le déshonorer et le perdre ». Il s'aperçoit alors qu'on lui avoit volé dans la poche deux excellentes perdrix qu'il avoit achetées pour notre souper ; car il n'aimoit ni le brouet noir ni le porc bouilli. Peu de jours auparavant, on lui avoit escamoté, au Gymnase, un levraut qu'il avoit tué à la chasse, et qu'il portoit sous son manteau. Dans le premier mouvement de dépit que lui causa la perte de ses perdrix, il s'en plaignit à Démonax, disant qu'il ne concevoit pas que, dans une assemblée de gens aussi graves, aussi sages, il fallût garder ses poches et se méfier de ses voisins. Démonax, à ce propos, éclata de rire, en s'écriant qu'il embrasseroit de bon cœur l'auteur du vol des perdrix ; qu'il gageroit que c'étoit le même qui lui avoit si adroitement enlevé le levraut.—« Vous le connoissez donc ? répliqua Phanor. — Beaucoup. N'avez-vous pas vu ce grand jeune homme qui s'est placé entre vous et moi ? c'est mon ami, garçon leste, adroit : il a régalé sa maîtresse de votre levraut, et vos perdrix, probablement, auront le même sort. — Et vous regardez cela comme une gentillesse ? Par Junon ! je vous plains d'avoir un tel ami. — Comment donc ? j'en fais gloire : c'est un brave et digne Spartiate, estimé de tout le monde. Vous ignorez

peut-être que ces sortes de larcins sont autorisés par une loi de Lycurgue, et qu'il est permis à nos jeunes gens, soit à la ville, soit dans la campagne lorsqu'ils vont à la chasse, d'enlever tout ce qui peut leur convenir ? — Nous sommes donc ici au milieu d'un bois ? Par Hercule ! je prendrai ma revanche, et je volerai aussi ! — Je vous conseille de dérober avec subtilité ; car, lorsqu'on vous prend sur le fait, on punit la mal-adresse — Au surplus, que peut-on vous voler ? des écuelles de bois, des sandales, quelques oboles de fer. — Vous ne devez pas être surpris du principe de cette loi ; cela forme les jeunes gens. — A la maraude, au brigandage. — Point du tout ; à la vigilance et aux ruses de guerre. — « Mon ami, me dit Phanor, lorsque nous fûmes seuls, cette superbe Sparte est un triste pays ; on y fait très-mauvaise chère, on est fort mal logé, on nous vole tout vifs ; l'ennui, le déœuvrement l'habitent : les arts, les sciences en sont exilés ; leur idiome est aussi âpre, aussi dur que leurs mœurs. Ces grands badauds se promènent tout le jour sur la place, sans penser à rien ou plutôt ne s'occupant que de projets, de domination et de guerre. Il n'y a que les belles formes des jeunes filles qui méritent l'attention des voyageurs : mais je n'aime point à être dupe ; et si je puis me venger de ce grand ami de Démonax,

qui mange mon gibier, je n'en laisserai pas échapper l'occasion. »

## CHAPITRE II.

*Accident dans le Temple de Diane. Exercices des Jeunes Gens. Accouchement. Fameux Sauts. Anecdotes.*

Un événement désastreux où nous faillîmes à périr, accrut la mauvaise humeur de Phanor. Un jour de grande solennité, nous étions dans le temple de Diane; tout à-coup le feu y éclate, se propage, et l'on voit trois femmes qui, la torche à la main, attisent l'incendie. Le peuple épouvanté se précipite en foule vers la porte: on crie, on se presse, on s'étouffe. Les cris des enfans, les clameurs des femmes augmentent le désordre et la terreur. On me sépare de Phanor, on m'entraîne; je me trouve sur le parvis, froissé, moulu, déchiré. Cependant les éphores donnent des ordres. On arrête les trois Euménides qui, toujours furieuses, portoient le feu d'un bout du temple à l'autre. Je rejoignis Pha-

nor qui, plus maltraité que moi, maudissoit la fête et le pays. Cependant on arrête l'activité des flammes, et l'on amène sur la place les trois incendiaires. C'étoit une mère et ses deux filles: celles-ci paroissoient charmantes, malgré le désordre de leur habillement et de leur coiffure.

La mère, nommée Démocrita, les yeux pleins d'audace, exhortoit ses deux filles à la constance, au mépris des supplices. Un des éphores lui ayant reproché son crime : — « Non, s'écria-t-elle, je venge Alcipe, mon époux, et le père de mes filles ! Vous l'avez exilé sans aucun motif; vous nous avez défendu de le suivre; nous avons été condamnées à la honte, à la misère; je me venge de votre injustice et de votre barbarie : mon seul regret est de ne pouvoir tous vous écraser sous les voûtes du temple. Allez, barbares, je n'ai pas le cœur assez bas pour vous demander la vie ». A ces mots, elle s'arme d'un poignard; ses filles l'imitent; et toutes les trois se frappent aux yeux de l'assemblée immobile d'étonnement. Elles tombèrent, inondées de sang, dans les bras les unes des autres. Démocrita, en expirant, évoqua Némésis, Até (6); elle voua sa patrie à Pluton, aux Furies, aux dieux punisseurs, s'il en existoit. Cette scène d'horreur jeta la consternation dans la ville. On admira cependant la fermeté, l'énergie de ces trois femmes.

Démonax nous avoit annoncé un combat au Plataniste, entre les jeunes gens. « Hier, dit-il, séparés en deux troupes, ils sacrifièrent au dieu Mars un petit chien, comme l'animal domestique le plus courageux; ensuite, ils firent combattre deux sangliers apprivoisés, l'un contre l'autre. Chaque troupe s'intéresse pour le sien. Dans la nuit, ils ont tiré au sort pour savoir par quel pont chaque troupe entreroit au Plataniste. Il est midi, c'est l'heure du combat : allons le voir ». Nous arrivâmes au moment du signal. Aussitôt les deux partis s'élancent l'un sur l'autre; ils se battent à coups de poings, de pieds; tantôt corps à corps, tantôt par pelotons; ils se mordent de toute leur force : chaque troupe fait tous ses efforts pour faire reculer l'autre, et la précipiter dans l'Euripe. Dans cette mêlée, un jeune homme d'une figure pleine de douceur et d'intérêt, en succombant sous son vainqueur, se cassa la cuisse : cet accident ne produisit aucune sensation. On emporta le blessé, et les jeux continuèrent. Phanor, indigné de ce calme féroce, me dit : « Sortons, ces gens-là sont plus sauvages que les Thraces : d'ailleurs, ce spectacle n'est pas aussi agréable que celui des jeunes filles; je n'y vois point les belles formes d'Aspasie. Mon cher ami, je n'en dors pas; je les ai toujours devant les yeux. Ce matin elle passoit en jupe courte avec son

chapeau de jonc. Dieux ! qu'elle étoit belle ! je l'ai suivie. Je cherchois à lui parler, mais je crois qu'elle a prévu mon dessein ; elle m'a échappé avec la légéreté d'une biche. Par Pollux ! je l'épouserois volontiers. — On ne vous l'accorderoit pas ; vous n'avez pas l'honneur d'être Spartiate, et de plus, vous ne pouvez épouser toutes celles que vous aimez. — Vous avez raison ».

Le lendemain, nous allâmes visiter le logement des enfans. Ils sont dans des dortoirs, couchés sur des lits de roseaux, que l'on couvre, pendant l'hiver, d'une espèce de duvet que produit le chardon. Démonax nous apprit qu'à l'âge de sept ans, ils quittoient la maison paternelle pour entrer dans ces casernes ; qu'à cinq ans, ils commençoient à apprendre la pyrrhique ou la danse militaire. — « A Athènes, lui dis-je, les enfans de sept ans commencent à lire Homère ».

La femme de Démonax approchoit du terme de sa grossesse : c'étoit une Spartiate altière, impérieuse. Un jour son mari lui demanda avec instance la grâce d'un ilote qu'elle vouloit châtier : elle refusa avec hauteur. Un peu surpris de ce ton, je lui dis que les femmes de Sparte étoient les seules qui commandassent aux hommes : « Aussi, répondit-elle, nous sommes les seules qui fassions des hommes ».

Enfin Démonax, ivre de joie, vint nous annoncer, au milieu de la nuit, que sa femme avoit les douleurs de l'enfantement; et nous inviter à voir les cérémonies d'usage. On mit l'accouchée sur un bouclier; on lui donna un javelot. Dès que l'enfant fut né, comme il étoit mâle, les parens le placèrent sur le bouclier, en criant: *Ou sur lui, ou avec lui* (7). Au jour, le père radieux le porta au Leschez (*a*), où huit des plus anciens de sa tribu s'étoient rendus pour vérifier sa complexion. La nourrice mit du vin dans un baquet, y plongea son nourrisson, lui lava le corps, et le laissa quelque temps dans ce bain (8). Elle le présenta ensuite aux vieillards. Cette immersion dangereuse avoit fatigué cet être naissant; il se trouva mal, eut des convulsions. D'après cet examen, les juges déclarèrent qu'il ne pourroit jamais devenir un homme vigoureux, et que ce seroit un individu inutile à la république. Phanor leur représenta que cette épreuve étoit incertaine; que d'ailleurs ce défaut de forces physiques pouvoit être avantageusement compensé par les talens de l'esprit, et des qualités morales. Mais ces graves personnages lui imposè-

(*a*) Dans toutes les grandes villes de la Grèce, il y avoit des Leschez; c'étoit le rendez-vous des gens oisifs, à l'instar de nos cafés. Sparte avoit deux Leschez, mais destinés à d'autres usages.

rent silence par un regard sévére et dédaigneux ; et pour réponse, d'une voix unanime, ils prononcèrent la sentence de mort du nouveau-né. A cet arrêt barbare, je jetai les yeux sur le père qui, sans sourciller, ordonna tranquillement à un esclave de porter son fils sur le mont Taygète. Nous suivîmes avec les juges, et il fut précipité aux Apothètes, gouffre destiné à cet usage (9). « Quels hommes ! me disoit Phanor ; quelle barbarie ! Ah ! sans les belles formes des jeunes filles, il faudroit détruire cette ville » !

Nous n'osions parler à Démonax de la perte de son fils et de la loi barbare qui le sacrifioit. Cependant je hasardai quelques regrets. — « C'est une loi très-sage, répondit-il froidement. Les enfans ne naissent pas pour nous, mais pour la patrie ; elle ne doit admettre que des sujets sains et robustes ; les autres lui seroient à charge. Aussi, la république ordonne que les enfans passent tous les dix jours en revue, tout nus, devant les éphores qui examinent leur constitution : ceux qui sont trop gras sons châtiés et condamnés à l'amende. Mon ami, qui est aujourd'hui d'une taille assez dégagée, a jeûné, a été fouetté plusd'une fois dans son enfance, pour arrêter sa disposition à l'obésité. Au reste, ce n'est pas ma faute si ma femme est accouchée d'un fruit si

frêle et si délicat. J'avois tapissé sa chambre des portraits d'Apollon, de Castor, d'Hercule, d'Hyacinthe, de Narcisse et d'Adonis ».

Phanor me ramenoit souvent au Gymnase des jeunes filles pour y voir sa chère Aspasie : il la dévoroit des yeux quand elle jetoit un disque, ou s'exerçoit au saut, à la lutte, à la course : elle brilloit dans tous ces jeux. Elle défioit même les hommes, et souvent leur ravissoit la palme. Mais un jour elle fut vaincue par un jeune Lacédémonien qui, fier de son triomphe, la railla un peu trop vivement. Un Thessalien qui étoit présent, voulut la venger, et proposa de sauter une fois aussi loin que le Spartiate, qui avoit franchi vingt-trois pieds. Celui-ci accepta le défi avec ironie. Le Thessalien, plus animé, dédaigna de sauter un fossé, et voulut franchir l'Eurotas. Pour le dissuader, on lui représenta le péril de l'entreprise, d'autant que cette rivière étoit enflée et rapide : il persista. On se rendit en foule au bord du fleuve, qui avoit, en cet endroit, quarante-sept pieds de largeur. Le Thessalien quitte ses vêtemens, s'élance et tombe sur la rive opposée. Ce saut de quarante-sept pieds devint célèbre dans la Grèce, et n'a point trouvé d'imitateurs.

---

CHAPITRE

## CHAPITRE III.

*Voyage dans la Laconie. Rencontre qu'ils font. Statue de la Pudeur.*

DÉMONAX nous proposa de parcourir la Laconie, pour en examiner les aspects, les cultures et les sites très-pittoresque. Nous acceptâmes. — « J'aurai, dit-il, une voiture ». Nous lui répondîmes que cette dépense étoit superflue, que nous ne craignions pas la fatigue. — « Que parlez-vous de dépense ? Il ne m'en coûtera pas une obole : vous verrez : suivez-moi ». Il nous mène dans une maison au bout de la rue, va droit à l'écurie, prend deux chevaux qu'il attelle à une voiture. Surpris, je lui demande si le maître des chevaux étoit son frère ? — « Non, nous ne sommes point parens ; mais ici tout est commun. Un Spartiate peut disposer des biens d'un autre Spartiate. — Cet usage, dit Phanor, et celui des jupes courtes, sont ce qu'il y a de mieux dans ce pays ».

Démonax s'étoit chargé, pour les frais de la

route, d'un sac fort lourd, rempli de pièces de fer; ce qui égaya beaucoup Phanor. « On fait rougir, dit notre hôte, cette monnoie au feu; on la trempe ensuite dans le vinaigre, pour que le fer, devenu, par cette trempe, aigre et cassant, ne puisse être employé à nul autre usage ».

On trouve, au sortir de la ville, le tombeau appelé *Scismatia ;* c'est-à-dire le tombeau de ceux qui ont été écrasés par un tremblement de terre. « Cet événement fut affreux, nous dit Démonax; plusieurs abîmes s'ouvrirent; des hameaux furent engloutis (*a*). Le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusque dans leurs fondemens; plusieurs de leurs sommets s'écroulèrent; toute la ville fut renversée, excepté cinq maisons. Un peu avant cette terrible explosion, des jeunes gens qui s'exerçoient dans le portique, virent passer un lièvre; quelques-uns des moins âgés, tout nus, frottés et huilés, le poursuivirent : à peine sortis, le portique s'écroule, et écrase tous les autres. Dans cette désolation épouvantable, le roi Archidamus conserva sa tête et son courage. Comme il vit les citoyens se hâter, courir, emporter leurs effets les plus précieux, il fit sonner les trompettes pour donner l'alarme, comme si l'ennemi

(*a*) Selon Diodore de Sicile, il périt plus de vingt mille hommes.

étoit aux portes de la ville. Cette présence d'esprit sauva Sparte ; car les ilotes accouroient déjà de toute part pour achever de détruire ceux que le tremblement avoit épargnés ; mais les voyant rangés en bataille, ils se retirèrent dans les villes voisines ».

Démonax nous montra ensuite le gouffre appelé *Laceada*, où l'on précipite les criminels condamnés à mort pour de grands crimes. — « C'est dans ce précipice, nous dit-il, que fut jeté le célèbre Aristomène, l'ennemi juré de Sparte, la gloire et le bouclier de Messène sa patrie. Il fut surpris par nos braves soldats, à la tête d'un détachement très-inférieur au nôtre: il se battit en lion désespéré; mais un coup de pierre le renversa, et lui fit perdre connoissance. Il fut précipité vivant dans ce gouffre avec cinquante des siens. Vous en voyez la profondeur. — Elle est effrayante. — Eh bien, par un miracle unique, Aristomène, seul de ses compagnons, arriva au fond sans être brisé ni blessé dangereusement. On attribue son salut à son armure, car on l'avoit jeté tout armé. Enseveli au fond de cet abîme, il attendit la mort pendant deux jours avec une constance héroïque. Le troisième jour, il entend du bruit, regarde de tout côté; et à la faveur d'une foible clarté, il entrevoit un renard qui cherchoit les cadavres. Il l'attend, sans remuer; et dès qu'il

le voit à sa portée, il le saisit d'une main, et de l'autre, toutes les fois que l'animal se tourne pour le mordre, Aristomène lui présente son habit. Il le suit ainsi sans lâcher prise; et dans les endroits où le passage est plus étroit, ce héros se laisse traîner. Il parvient jusqu'à une ouverture un peu plus éclairée, mais qui n'avoit de largeur que pour laisser passer le renard : cet aspect ranime son courage; il lâche l'animal qui grimpe, et se sauve par cette issue. Aristomène, à son exemple, ramasse toutes ses forces, travaille, l'élargit, et sort enfin du précipice. Les Messéniens, qui pleuroient sa mort, le revirent avec une joie inexprimable ».

Nous arrivâmes à Gythium. C'est le port et l'arsenal de la république, situés à quelques stades de cette ville, à l'embouchure de l'Eurotas. Nous déjeûnâmes avec son excellent fromage, bien supérieur à celui de la bonne mère Théodora, quoique nous eussions mangé celui-ci avec plus de plaisir. De Gythium nous traversâmes l'Eurotas pour nous rendre au mont Taygète. Toute cette partie de la campagne est couverte de vignobles, de collines. Près du sommet de la montagne est le bois d'Enoras, où l'on trouve une quantité prodigieuse de bêtes fauves, de chèvres sauvages, d'ours, de sangliers; c'est le rendez-vous de chasse de la jeunesse de Sparte. Nous montâmes jusqu'au

sommet appelé *Teleton*, où tous les ans on immole un cheval au soleil. En descendant la montagne, nous fûmes assaillis par un orage : la violence de la pluie nous obligea de chercher un abri sous un rocher. Démonax ne voulut jamais s'y réfugier, disant qu'un Spartiate doit braver l'intempérie des saisons, et qu'il rougiroit de se cacher. Il continua sa route, recevant des torrens d'eau sur sa tête.

Lorsque la pluie eut cessé, en allant le rejoindre, nous vîmes venir à nous un homme dont la figure et l'habillement nous parurent extraordinaires : il étoit sans manteau, pieds nus, défiguré par une barbe noire et épaisse, et le hâle de dix étés ; sa maigreur inspiroit la pitié. Il avoit les yeux enfoncés, le regard sombre. Après nous avoir observés quelque temps, il nous aborda, en nous demandant si nous venions de Sparte. Sur notre réponse, il nous fit plusieurs questions relatives aux affaires de la ville. Nous lui dîmes que nous étions étrangers ; mais que Démonax, citoyen de Sparte, qui voyageoit avec nous, lui donneroit de plus grands éclaircissemens. A ces mots, il nous quitta d'une manière brusque. Nous le crûmes atteint de folie. Nous fîmes part à notre hôte de la bizarrerie de ce sauvage, qui s'étoit enfui en l'entendant nommer. — « C'est que nous nous connoisssons. Il y a dix ans que ce

malheureux végète dans une caverne ; il a pourtant une femme et des enfans. — C'est donc un Timon, un ennemi du genre humain ? — Au contraire, il aimoit beaucoup la société et les plaisirs ; mais il s'est déshonoré par sa lâcheté, et il est condamné à vieillir dans l'ignominie. Qui le croiroit ! un Spartiate manquer de courage ! Dans un combat il jeta son bouclier et se sauva. Sa femme, qui le vit revenir sans cette armure, refusa de le voir. La république défendit à ses enfans de le fréquenter. Ici les lâches et les fuyards sont exclus de toutes les charges : ce seroit une honte d'épouser leur fille ou de s'allier avec eux. Tous ceux qui les rencontrent peuvent les frapper. Ils sont obligés de porter des robes sales et rapiécées de lambeaux de différentes couleurs. Il faut qu'ils se fassent la moitié de la barbe, et qu'ils entretiennent l'autre moitié. Quelque vil et déhonté qu'il soit, il n'a pu supporter tant d'opprobre, et il est venu cacher dans ces montagnes sa turpitude et sa vie. Le lâche ! il ne sait pas mourir » ! Nous convînmes en effet que la mort étoit préférable à une pareille existence.

A trente stades de la ville, nous vîmes une statue de la Pudeur. — « Elle est antique, nous dit Démonax ; elle a été placée là par Icarius, père de Pénélope ; en voici la raison ;

« Après l'hymen de sa fille avec Ulysse, il pressa son gendre de fixer son séjour à Sparte; mais, ne pouvant le fléchir, il s'adressa à Pénélope, la conjura de ne point l'abandonner, d'avoir pitié de ses vieux jours. Pénélope fut attendrie, mais répondit qu'elle ne pouvoit se séparer de son époux. Au moment de leur départ, Icarius redoubla ses instances, et suivit le char les yeux mouillés de larmes. Ulysse, voyant les pleurs et les regrets du père et de la fille, dit à celle-ci qu'il la laissoit maîtresse d'opter entre son père et son mari, de le suivre à Itaque, ou de rester à Sparte. Pénélope rougit, et, pour réponse, se couvrit la tête d'un voile. Icarius comprit cet emblème et cessa ses prières; mais, touché de la douleur et de l'embarras d'une fille si chère, il consacra une statue à la Pudeur, dans l'endroit même où s'étoit passée cette scène ».

Nous étions alors devant un temple de Minerve: « Ce temple, dit notre hôte, est d'airain, c'est tout son mérite: mais il est renommé par la mort d'un roi de Sparte, du traître Pausanias. — Voyons-le, lui-dis-je; ensuite nous vous prierons de nous raconter le crime et le supplice de ce célèbre personnage. — Très-volontiers; entrons, et, après avoir déjeûné, je vous ferai ce récit ».

Au sortir du temple, nous vînmes nous as-

seoir sous des saules qui baignoient leurs pieds dans un joli ruisseau. Démonax tira d'un sac du pain dur, un morceau de porc bouilli; et après un repas sain et léger, il commença l'histoire de Pausanias.

## CHAPITRE IV.

*Trahison et Mort de Pausanias. Fête de Diane. Flagellation des Enfans. Bonne Fortune d'Antenor. Vains efforts de Phanor pour en avoir.*

« Ce roi, aussi grand capitaine qu'habile politique, qui s'étoit immortalisé à Platée par ses victoires sur les Perses, osa aspirer à la tyrannie; la mort fut le prix de sa trahison. Les dieux, sans doute, le précipitèrent à sa perte, pour venger le sang innocent qu'il venoit de verser aux bords de l'Hellespont, où il commandoit notre armée navale. Il méditoit de trahir sa patrie, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune fille de Byzance, nommée Cléonice. Il donna ordre qu'on l'amenât dans sa chambre

à l'entrée de la nuit. L'ordre fut exécuté; mais Pausanias s'étoit endormi. Cléonice, en s'approchant doucement de son lit, renversa par mégarde une lampe allumée. Le bruit éveilla Pausanias qui, agité des craintes et des terreurs qui poursuivent les traîtres, se lève, prend son cimeterre, frappe l'infortunée Cléonice, et la jette morte à ses pieds. Troublé par ses remords, il a voulu être purifié de son crime; mais il a été repoussé de tous les temples et par tous les dieux, et sa mort seule a satisfait leur vengeance. En voici les détails. Pour entretenir ses intelligences avec le roi de Perse, il envoyoit ses lettres par des émissaires qui ne reparoissoient plus. Le dernier qu'il fit partir, étoit un jeune Thessalien qui lui avoit prostitué sa pudeur: celui-ci, qui n'avoit jamais vu revenir aucun de ses prédécesseurs, se méfiant du message, rompit les liens et le cachet de la lettre, vit le plan d'une conjuration, et sa perte certaine s'il eût rempli sa mission. Épouvanté de cette découverte, il court à Sparte, et remet la lettre aux éphores. Je dois ici louer la justice et la prudence de ces graves magistrats; ils ne voulurent point faire arrêter leur roi sans avoir entendu de sa bouche, l'aveu de son crime.

» Il y a, au promontoire de Ténare, un temple de Neptune, regardé par les Grecs comme

un asile inviolable. Les éphores ordonnèrent au Thessalien de s'y réfugier; ils firent creuser un souterrain auprès de l'autel, d'où l'on pouvoit entendre tout ce qu'on disoit : trois d'entr'eux s'y renfermèrent. Dès que Pausanias apprit que son émissaire étoit dans ce temple, il y courut tout troublé: il voit ce jeune homme qui embrassoit l'autel d'un air suppliant et effrayé. Il lui demande quelle cause, quel crime l'amènent dans cet asile? Le Thessalien avoue qu'il avoit ouvert sa lettre. A cet aveu, ce roi, frappé de terreur, le conjure de ne point divulguer son secret; et lui promet des trésors, si, au lieu de le dénoncer, il l'aide à se tirer d'affaire.

» Les éphores, ayant tout entendu, reprirent le chemin de Sparte, décidés à faire arrêter le coupable. Il retournoit, rassuré par la promesse du Thessalien; il rencontre les éphores auprès de ce temple de Minerve. Un d'eux, qui vouloit le sauver, l'avertit par des signes du péril où il étoit; Pausanias, qui les comprit, s'y réfugia soudain. Les éphores aussitôt en firent découvrir les toits et murer les portes. On dit que sa mère, quoique chargée d'un grand âge, apportoit des pierres et aidoit les ouvriers. Après quelques jours de cruelles souffrances, ce malheureux, prêt à expirer, fut traîné hors de l'enceinte, et finit sa déplorable vie. Ainsi

ce roi, grand par son courage et ses talens, flétrit sa gloire et ses lauriers par son ambition et une mort honteuse ».

Nous rentrâmes à Sparte pour assister le lendemain à la fête annuelle de Diane Orthia. Son temple est dans la rue Limnée ; la statue de la déesse nous parut bien chétive. — « Il est vrai, nous dit Démonax, elle n'est que de bois et de petite taille ; mais c'est la même qu'Oreste, un de nos rois, et Iphigénie sa sœur, enlevèrent dans la Tauride. Oreste l'apporta ici, et nous en fit présent. Long-temps, sur la foi d'un oracle, on a arrosé son autel de sang humain ; mais Lycurgue a substitué à cette barbare coutume la flagellation des enfans ». Phanor chercha dans le temple la belle Aspasie, et eut le bonheur de se trouver vis-à-vis d'elle.

Les prêtres s'avancèrent auprès de l'autel ; un des ministres cria : « Faisons les libations, et prions ». Un autre dit ensuite : « Qui sont ceux qui composent cette assemblée » ? Nous répondîmes tous de concert : « Des gens honnêtes. — Faites donc silence ». Alors, on récita la prière d'usage, qui est dans le style laconique ; ils demandent aux dieux de pouvoir unir la gloire à la vertu (*a*). C'est là tout ce qu'ils attendent de la bonté céleste, et en deux mots toute la morale des philosophes grecs. La

(*a*) Ut pulchra bonis adderent.

prière finie, on amena les victimes ; c'étoient deux bœufs et deux cerfs : les prêtres mirent sur leurs fronts un gâteau pétri avec de la farine d'orge et du sel ; ils répandirent du vin sur leur tête. On brûla sur l'autel du bois de figuier et de myrte ; on arracha le poil du front des victimes, on le jeta dans le feu, et elles tombèrent sous le couteau sacré ; ensuite on en brûla les cuisses avec du bois fendu. Les victimes furent partagées entre les dieux, les prêtres et ceux qui les avoient présentées : la portion des dieux fut consumée par les flammes.

Après cette cérémonie, on fit avancer les enfans, qui étoient les héros et les victimes de la fête ; ils étoient au nombre de vingt, tout nus, âgés d'environ sept ans ; vingt esclaves les suivoient armés de verges. Cette troupe se plaça au milieu du temple. Une prêtresse s'en approcha, tenant dans ses mains la statue de Diane : elle l'éleva le plus haut qu'elle put. A ce signal, les exécuteurs frappent les enfans de leurs verges ; les coups multipliés tomboient avec force. Ces petits êtres intéressans les recevoient sans sourciller, sans le moindre murmure ; les parens, par des signes, des menaces, des paroles, les exhortoient à la constance, à se laisser déchirer sans se plaindre. Le sang ruisseloit, les coups redoubloient, les spectateurs, hommes et femmes, graves et immobiles, jouissoient de cette

cette barbarie comme d'un spectacle agréable. Phanor, quoique distrait par les beaux yeux d'Aspasie, gémissoit, s'attendrissoit; il me dit tout bas : « Qu'ont donc fait ces petits malheureux pour être ainsi déchirés? Ils appellent ceci une fête ? c'est la fête des Euménides » ! Quoiqu'aussi ému que lui, je le priai de se taire, et même d'applaudir (10).

Cependant l'ardeur des bourreaux commençoit à se ralentir : la prêtresse qui s'en aperçut, s'écria qu'elle ne pouvoit plus soutenir la statue. A ce cri, qui étoit un cri de reproche aux esclaves, de leur tiédeur et de leur mollesse, ils se raniment ; les coups se succèdent plus forts et plus pressés. Nous voyons ces tendres et innocentes victimes, le corps déchiré, tout sanglant, qui affectoient de mépriser la douleur, et de sourire à chaque lambeau de chair que la verge leur emportoit. — « Ah ! s'écria Phanor à haute voix, voilà un enfant qui expire » ! Il avoit en effet succombé, et presque mourant, il s'étoit couché par terre: on l'enleva soudain. Mais l'exclamation de Phanor fit murmurer les Spartiates, qui jetèrent sur nous des regards foudroyans ; nous baissâmes les yeux, et gardâmes un profond silence.

En sortant, je demandai à Démonax quel crime avoit mérité à ces enfans un si cruel châtiment ? — « Ils sont très-innocens ; mais nous

voulons les accoutumer à la peine et à la douleur. — Pourquoi ne leur cassez-vous pas une jambe, pour les habituer à marcher avec une seule? — Je conviens que l'épreuve est un peu rude; mais aussi nous avons une jeunesse intrépide, qui s'expose hardiment à tous les dangers. — Je serois bien étonné que vos jeunes gens craignissent la mort, attendu l'insipidité et la tristesse de leur vie ».

Le soir de cette journée, je me promenois seul au Plataniste. Un homme d'environ soixante ans, qui m'observoit depuis quelque temps, m'aborda d'un air affectueux, en me disant qu'il venoit me demander un service important pour la république et pour lui. — « S'il dépend de moi, je suis trop heureux; veuillez vous expliquer. — Vous êtes jeune, grand, bienfait, plein de vigueur; et moi j'entre dans la vieillesse; je décline sensiblement ». J'attendois avec impatience la péroraison de ce discours. — « J'ai reçu un affront que vous pouvez faire cesser. Hier, lorsque j'entrai dans notre assemblée, tous les jeunes gens se levèrent; un seul ne daigna pas faire cet honneur à mon âge. Je lui en demandai la raison: « Parce que, me répondit-il, tu n'as point engendré d'enfant qui puisse m'honorer à mon tour dans ma vieillesse ». Je suis désespéré! j'ai épousé, il y a quatre ans, une femme jeune et belle. — Je

vous en félicite; vous devez-être fort heureux? — Oui, je le suis. Mais le vase d'amertume est souvent auprès de celui du plaisir. J'ai la plus grande envie de donner un citoyen à ma patrie; mais les dieux trompent mes vœux, et c'est à vous que je m'adresse. Je veux vous prêter ma femme pour une nuit, très-persuadé que vous enrichirez la république d'un petit Hercule (11)». J'étois si étonné, si confondu de la proposition, que je ne savois que répondre. Voyant mon silence, il ajouta: « Peut-être vous avez appris qu'une des principales peines pour un Spartiate flétri par la loi, est de ne pouvoir prêter sa femme, ni posséder celle d'un autre, et de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges; mais je n'ai point démérité de ma patrie, et je puis disposer de ma femme à mon gré. — Je n'en doute pas, lui dis-je, revenu de ma surprise; aussi n'est-il rien que je ne fasse pour vous et pour la ville de Sparte.—Pouvez-vous me donner cette nuit? — Ordonnez; déjà je suis impatient de vous obliger. — En ce cas, suivez-moi; vous souperez avec nous». Dans ce moment j'aperçus Phanor; je courus à lui pour lui dire que je ne rentrerois pas cette nuit au logis; que la république avoit besoin de mes talens, et que j'allois lui consacrer mes veilles. — « Je ne vous comprend pas, expliquez-vous mieux. — Dormez en paix, et jouis-

sez d'un repos dont certainement je serai privé. Adieu, je suis pressé ».

« Le moment où je parle est déjà loin de moi ».

Je rejoignis Antiphon, ainsi se nommoit cet honnête mari. Il me conduisit à l'appartement de sa femme, et m'y présenta en lui disant : « Voici un jeune homme de bonne mine, qui sera votre époux pour cette nuit, et qui, plus heureux que moi, sans doute, vous rendra mère. Voyez si vous vous convenez ». A ces mots, il lui enleva son voile, et me découvrit une beauté piquante qui, en rougissant, baissa deux grands yeux noirs, ornés de longs cils et de deux sourcils bien arqués : sa figure me ravit, et mes sens, séduits par l'espérance, s'enflammèrent aussitôt. Je voulus louer ses attraits; mais mon trouble dut lui paroître plus flatteur que mes expressions. Cependant, après avoir jeté un regard furtif sur moi, elle répondit à son mari : « Que lui et la patrie pouvoient tout exiger de son zèle et de son civisme ». Je dissimulai la joie que me causoit cette réponse; je voulois avoir l'air d'accorder une faveur, et non de la recevoir. Nous allâmes souper; c'est alors que je connus tout le prix de ma bonne fortune : cette beauté déploya, en se levant, une taille majestueuse, une démarche noble et décente. Pendant le repas, elle parla peu, ha-

sarda de temps en temps quelques regards modestes sur moi, et quand ses yeux rencontroient les miens, son front se coloroit d'un vermillon charmant. Pour moi, mes regards étoient rares, et je couvrois la vivacité de mes désirs d'un voile de modestie. Antiphon étoit radieux. Il paroissoit se féliciter de sa bonne fortune. Il soupoit de bonne grâce, et m'engageoit à l'imiter. — « Un bon athlète, me disoit-il, doit prendre des forces avant d'entrer dans le stade ». Je souriois modestement à ses plaisanteries; et j'y répondis par l'activité de mon appétit, quoique mon cher hôte ne m'eût donné qu'un souper d'ami, c'est-à-dire, du brouet noir et du porc bouilli.

A la fin du repas, Thargélie disparut, et son mari m'annonça qu'elle alloit m'attendre. — « Comment la trouvez-vous? — Très-belle; son aimable modestie relève encore l'éclat de sa beauté. — Je pense que le sacrifice qu'elle va vous faire lui coûtera peu : elle aime beaucoup sa patrie, et elle doit se flatter d'avoir de vous un enfant fortement constitué ». Je l'assurois du desir que j'avois de répondre à leur confiance et à leurs éloges. Il me conduisit alors dans la chambre de la belle Thargélie qui, comme une victime, attendoit déjà dans son lit l'instant du sacrifice : il l'embrassa en nous souhaitant une bonne nuit. Je fus bientôt dans

la couche nuptiale, où l'hymen et l'amour m'enivrèrent à l'envi de leurs faveurs. J'aurois voulu, comme Jupiter, arrêter la marche du soleil, et prolonger cette nuit fortunée; mais l'aurore, peu sensible à mes vœux, ouvrit bientôt les portes du jour.

A peine il commençoit à poindre, que le vigilant Antiphon vint m'annoncer l'heure de la retraite. Je trouvai ce mari bien matineux, et ce congé très-dur. Épris de ma nouvelle épouse, j'hésitois à la quitter; mais elle s'échappa de mes bras, et les amours et les plaisirs s'enfuirent avec elle. Antiphon, en me reconduisant, me fit ses remercîmens. Je lui offris de revenir, s'il doutoit du succès de cette première épreuve. — « Je vous rends grâces. J'espère qu'avec un homme tel que vous, un rendez-vous suffira ». Nous nous séparâmes ainsi, enchantés l'un de l'autre. Depuis, ce zélé citoyen me fit de vives amitiés, mais sans m'inviter à la même fête. A l'égard de sa femme, quand je la rencontrois, elle baissoit les yeux, et ne daignoit pas même m'honorer d'un regard (12).

Phanor étoit loin de soupçonner cette douce aventure. Mon absence, au contraire, l'inquiétoit beaucoup, et sa tendre amitié ne fut rassurée qu'à mon retour. Mais quel fut son étonnement, quand je lui racontai le service im-

portant que je venois de rendre à la ville de Sparte, pendant que lui, grand inutile, s'abandonnoit à l'oisiveté et au sommeil ! Pour jeter plus d'intérêt dans mon récit, je n'omis aucun détail. Je lui peignis avec feu les attraits de ma Vénus, et les plaisirs enivrans que j'avois goûtés dans ses bras. Il s'écrioit à chaque coup de pinceau : « Cela n'est pas croyable ! que vous êtes heureux ! Cependant ce pays a du bon. Il vaut mieux prêter sa femme, étaler les formes des jeunes filles, que de déchirer les enfans avec des verges, les précipiter dans un gouffre, ou voler dans les poches. Si la république daigne mettre en œuvre mes talens, je lui pardonne le vol de mon gibier, et je promets de l'enrichir d'un superbe citoyen.» Le même jour, dans l'espoir d'être employé, Phanor, affublé d'un large manteau, marchant sur la pointe des pieds pour rehausser sa taille qui étoit médiocre, se promena sur la place, au Portique des Perses, au Plataniste. Il affectoit une voix forte, abordoit les vieillards, leur vantoit son admiration et son attachement pour Sparte. Il répéta ce manége pendant quinze jours ; mais aucun Spartiate n'eut l'honnêteté de lui offrir sa femme, pour avoir de lui une belle progéniture : il étoit outré.

Démonax nous invita à une cérémonie, « qui vous amusera, dit-il ; mais vous la

trouverez bizarre; car ce qui n'est pas dans nos mœurs, ce que l'habitude n'a pas familiarisé à nos yeux, nous étonne toujours ». Nous entrions alors dans le temple de Junon. Nous vîmes devant l'autel un grand homme de quarante ans, tout nu, entouré de cinq à six femmes qui le gardoient. Tout-à-coup cet homme se mit à courir autour de l'autel. Les femmes le poursuivoient avec des verges, et le frappoient de toutes leurs forces. Phanor et moi riions de tout notre cœur. Lorsque le patient eut fait un certain nombre de tours, il s'arrêta, et la flagellation finit. Je demandai alors à Démonax l'explication d'une pareille scène. — « C'est un juste châtiment qu'on inflige aux célibataires. Le mariage est un devoir chez nous; et les infracteurs à cette loi sont punis par des verges, dont les frappent des femmes mariées. Les hommes même qui se marient trop tard sont soumis à des peines ».

Deux jours après, il y eut une fête publique. Les Spartiates formèrent trois troupes pour la danse : celle des vieillards, celle des hommes et celle des enfans. Chacune de ces troupes, en dansant, chantoit alternativement. Les vieillards commencèrent par ces paroles :

« Nous avons été jadis
« Jeunes, vaillans et hardis ».

Les hommes suivoient et chantoient :

« Nous le sommes maintenant,
» A l'épreuve à tout venant ».

Les enfans venoient après, et répondoient :

« Et nous un jour le serons,
» Qui bien vous surpasserons ».

## CHAPITRE V.

### *Lettre de Lasthénie. Maladie d'Aristippe. Cantate de Narcisse.*

Ce fut alors qu'une lettre de ma chère Lasthénie m'apprit la mort d'Aristippe. « Il y a quinze jours, me disoit-elle, que ce digne ami, cet aimable philosophe, a cessé de penser et de vivre. Je vous envoie une relation de sa mort, que j'ai rédigée dès que la douleur me l'a permis. Ce passage de la vie à l'inexistence excite la curiosité et l'attention des hommes, quand c'est un grand personnage qui le franchit. Lorsqu'Aristippe se crut frappé du coup mortel, il somma son médecin de lui déclarer, sans détour, le terme de sa vie. Celui-ci, qui vit sa fermeté, lui dit que, dans quelques jours, il seroit mort ou guéri. — « J'entends. Je vais donc rejoindre

mon maître Socrate, et cette Laïs, dont la beauté et l'esprit ont enflammé tant de cœurs et tourné tant de têtes, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une froide poussière. C'est une belle et grande idée que celle de notre réexistence : elle flatte l'amour-propre, nous soutient dans nos afflictions et adoucit la route pénible qui nous mène à la mort. » Son Esculape lui conseilla de ne point s'arrêter à des pensées si lugubres. — « Ne craignez pas, lui dit-il, que je sois tourmenté des terreurs de la mort ; je sais apprécier la vie. Selon Pindare, *c'est le rêve d'une ombre*. Ma chère amie, ajouta-t-il, en s'adressant à moi, je t'ai appris à vivre ; je veux t'apprendre à mourir. J'ignore ce que nous venons faire sur ce globe; mais pendant que Caron apprête sa barque pour me passer, je veux y sauter d'un pied léger, et que la fin de mon voyage devienne le soir d'un beau jour ».

» Il mit ordre à ses affaires avec une présence d'esprit admirable, se fit ensuite transporter dans son jardin, aux portes de la ville, fit placer son lit vis-à-vis de la fenêtre, pour jouir, disoit-il, autant qu'il le pourroit, de l'aspect de la campagne et du charme de la verdure. Sa chambre fut ornée de feuillages et de vases de fleurs. Il défendit que, selon un ridicule usage, l'obscurité attristât son appartement : le jour,

il étoit éclairé par un soleil brillant ; la nuit, la lumière réfléchie de quantité de flambeaux, suppléoit la clarté du jour. Comme il s'aperçut de ma douleur : — « Pourquoi vous affliger ? me dit-il ; savez-vous si la mort est un mal ou un bien ? Le temps qui sépare celui qui meurt de celui qui survit, est trop court pour qu'il doive exciter nos regrets. Il n'y a que la première mort, ainsi que la première nuit, qui aient dû causer de l'étonnement et de la tristesse. On doit envisager le flux et le reflux des générations d'un œil aussi tranquille, que la succession des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que des individus paroissent ou disparoissent ? La terre est un théâtre où les acteurs et les décorations ne sont que des ombres fugitives, des tableaux mouvans. L'agrégation des atomes qui forment mon individu, va se décomposer ; ils vont modifier d'autres corps ; mais ce ne sera plus moi, mon identité est détruite. J'ai joui de tout, tout vu, tout épuisé ; rien ne seroit plus nouveau pour moi : et qui sait, si je vivois plus long-temps, quelle serait ma destinée ! Je veux cependant terminer ma vie en digne chef de ma secte (15). J'ai demandé des chanteuses ; qu'on les fasse entrer ». Alors a commencé un petit concert. Une des musiciennes chanta, en s'accompagnant sur sa lyre, la passion du beau

Narcisse pour lui-même. « Il avoit repoussé toutes les nymphes. Echo, la jeune Echo, n'étoit point aimée ; ses attraits, ses tendres regards, ses douces prières, son amour ne pouvoient échauffer son indifférence. Désespérée de ses mépris, elle alla cacher dans les bois sa douleur et sa honte ; mais l'amour poursuivit sa proie, s'y attacha plus fortement. L'infortunée se consume ; bientôt la maigreur dessèche son corps : ses contours moelleux, ses formes élégantes disparoissent ; il ne reste que des ossemens qui sont changés en pierres. Echo n'est plus qu'un son : elle habite les rochers, les montagnes ; tout le monde l'entend, personne ne la voit. Ainsi la beauté de Narcisse faisoit le malheur des plus aimables nymphes. Un jour, quand le soleil à son zénith versoit des torrens de feux, il revenoit de la chasse, épuisé de fatigue et de chaleur ; il vit une fontaine, que des peupliers touffus couronnoient de leur ombre bienfaisante ; une herbe épaisse offroit tout à l'entour des lits de repos. Narcisse, attiré par l'aménité et la fraîcheur de cet asile, s'y reposa, s'étendit sur les bords : la limpidité de l'eau l'invite à étancher sa soif ; il s'incline pour boire, et soudain le crystal pur et mobile lui réfléchit ses traits. Il voit sur la surface de l'onde une figure charmante ; il ne se reconnoît pas ; il s'admire lui-même ;

son

son cœur s'enflamme, il devient épris de cette vaine image. Le corps penché, il la contemple; il regarde la douce langueur de ses yeux, ses cheveux semblables à ceux d'Apollon, ce visage charmant, où le doux incarnat de la rose se mêle à la blancheur des lis; il brûle, il est l'objet de ses désirs; il veut donner des baisers à cette figure trompeuse, la presser dans ses bras; il embrasse l'onde fugitive. Insensé! ce que tu désires est l'ombre de toi-même! Mais rien ne peut l'arracher de ces lieux; ni l'attrait du repos, ni le besoin de la nourriture. Abandonné sur l'herbe, il repaît ses yeux avides de cette image adorée. Il se soulève; et tendant les bras vers les arbres qui l'entourent: « Bois chéris, dit-il, qui fut plus malheureux que moi, plus cruellement déchiré par l'amour? vous le savez, vous qui vivez depuis tant de siècles »! Il laisse tomber ces mots et se tait. Il périt, se consume; son teint se décolore, sa beauté s'efface. Il se fond, comme dans l'automne les perles liquides du matin se fondent aux premiers rayons du soleil. Il déchire ses habits, frappe et meurtrit son sein, qui rougit et devient semblable à une pomme dont la blancheur est colorée par la maturité. La nymphe Echo, triste témoin de ses peines, oublie ses rigueurs et son ingratitude; elle s'afflige avec lui. Chaque fois que l'infortuné Narcisse

soupire, et dit *hélas !* elle répond *hélas !* et lorsqu'au moment d'expirer, il dit à son image, d'une voix foible, *adieu ! adieu !* Echo, d'une voix plus foible encore, répète, *adieu ! adieu!* Les Naïades, ses sœurs, le pleurèrent, déposèrent leurs cheveux sur son corps : elles préparoient le bûcher, le cercueil, les torches funèbres ; mais le cadavre n'existoit plus. Elles trouvèrent à sa place une fleur jaune, dont le centre est entouré de petits pétales blancs; elle fut nommée *narcisse* ».

» Après cette cantate, le médecin entra, et Aristippe nous engagea à souper auprès de son lit. L'Esculape lui ordonna une décoction d'herbes. « Ah ! s'écria le malade, plus de remèdes ! rien d'amer et de désagréable ! Je boirai avec vous du vin de Lesbos ». Il ajouta en souriant : « Croyez-vous que si je sacrifiois un coq, une brebis noire au dieu d'Epidaure, il me rendroit la santé ? — Tout est possible aux dieux. — D'accord ; mais je suis trop modeste pour exiger d'eux qu'ils dérangent l'économie de l'univers, leur plan immuable, pour un petit atome comme moi (14). J'invoquerai seulement le dieu Mercure, conducteur des ames, pour qu'il donne un bon gîte à la mienne ».

» Nous lui demandâmes s'il vouloit être enterré à Cyrène, sa patrie ? — « Non, le chemin qui mène aux enfers n'est pas plus près d'un

lieu que d'un autre. Mais j'ai découvert, il y a plus de trois ans, sur le mont Parnès, non loin de l'autel où l'on va sacrifier tantôt à Jupiter pluvieux, tantôt à Jupiter le bon, une grotte entourée de rochers et tapissée de lierre; c'est là que je veux que mon squelette repose. J'y ai passé souvent des heures entières à méditer sur l'orgueil et le néant de l'homme, sur la cause finale, si incompréhensible, de notre existence éphémère, et sur l'auteur impénétrable de cette immensité de soleils, de planètes, errans dans une étendue sans bornes. Ce lieu est pittoresque; c'est l'ouvrage de la nature: des chênes brisés de vétusté, des ormeaux pleins de vigueur, des pins et des oliviers sauvages en varient l'aspect. Dès que je le vis, je le choisis pour mon dernier séjour (15). Au moins si, comme on le dit, mon ombre erre autour de mon tombeau, elle y sera au frais, et les ennuyeux que je redoutois tant dans ce monde, n'y viendront pas troubler mon repos ».

## CHAPITRE VI.

*Visite de deux Philosophes. Culte des Dieux de l'Égypte. Mœurs des Égyptiens.*

» Notre souper finissoit, quand nous vîmes entrer Eudoxe et Anaximandre, deux philosophes, amis d'Aristippe. Le premier étoit à la fois astronome, médecin et législateur; et le second un disciple du Lycée : ils venoient veiller Aristippe. Ils étoient dignes de sa société et de son amitié; car, à l'étendue des connoissances, ils joignoient un esprit de critique et une philosophie peu commune. Aristippe voulut m'engager à me retirer; mais je le priai de me laisser profiter de leurs entretiens, plutôt que d'aller chercher un sommeil qui me fuyoit. Entre trois philosophes aimables et savans, la conversation devoit être intéressante et instructive (16). Elle tourna sur la religion: leurs traits gais et piquans tombèrent sur les oracles, les prodiges, la crédulité et la sottise du peuple. On rit des flammes que roule le Phlégéton, de la théogonie des prêtres, de

leur système qui, après la mort de l'homme, le sépare en quatre parties : le corps, qui devient poussière ; l'ame, qui passe au Tartare et aux Champs-Élysées, selon ses mérites; l'ombre, qui erre autour des sépulcres ; enfin, le simulacre ou le fantôme, qui habite le vestibule des enfers.

» Eudoxe, qui avoit demeuré quatorze mois en Egypte, nous conta qu'il étoit à Memphis (17) lorsque le bœuf Apis devoit cesser de vivre. Je lui demandai ce que c'étoit que ce dieu Apis, et par quel aveuglement les Egyptiens avoient pu abrutir leur raison jusqu'à adorer un bœuf? « En voici la cause : Osiris, leur roi, époux d'Isis sa sœur, fut tué par Typhon son frère. Isis, ayant trouvé son corps, lui fit donner la sépulture. Un bœuf parut près du tombeau, et l'on crut qu'Osiris revenoit sous cette forme. L'attachement et la reconnoissance du peuple le déifièrent. Ce sont les prêtres qui fixent le terme des jours de ce dieu-bœuf. A mon arrivée, ils prononcèrent l'arrêt de mort de celui qui vivoit alors : ils le conduisirent sur le bord du Nil, se prosternèrent devant lui, l'encensèrent et le noyèrent. Ensuite on le retira, on l'embauma, on lui fit des obsèques magnifiques. Les prêtres prirent un habillement noir. La consternation et le deuil régnèrent dans la ville.

» Cette affliction dura jusqu'à ce qu'on eût retrouvé un autre dieu-bœuf. Il doit avoir une marque blanche et carrée sur le front, la figure d'un aigle sur le dos, un croissant blanc sur le côté droit. Les prêtres assurent que son origine est céleste. « La lune, disent-ils, répand une lumière féconde; et aussitôt que la vache en est frappée, elle conçoit Apis ». Dès que le fait est constaté, les ministres sacrés examinent le veau à sa naissance; et s'ils lui découvrent les marques requises, Apis est reconnu, et son existence annoncée au peuple. Ils le trouvèrent au bout de trois mois. Soudain la ville changea de face : la joie, la jubilation dissipèrent les nuages de la tristesse; mais cette nouvelle divinité ne devoit arriver à Memphis que dans quarante jours. Elle demeure, jusqu'alors, dans la ville du Nil; ce sont des femmes vêtues d'habits lestes et galans, qui ont le droit de la servir. On m'a assuré qu'elles ne pouvoient se présenter devant ce dieu, qu'après s'être rasées et dans une attitude indécente.

» On lui prépara une barque dans laquelle étoit une niche magnifiquement dorée. Les quarante jours expirés, on embarqua le dieu sur le fleuve, et il descendit à Memphis. A son arrivée, les prêtres, habillés de robes de lin, la tête rase et couronnée de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un trépied où brûloit

l'encens, les autres un sistre, allèrent au-devant de lui, suivis d'une troupe de jeunes gens vêtus de lin, qui dansoient et chantoient des cantiques; d'un grand nombre de joueurs de flûtes, et d'autres personnes qui portoient à manger au dieu dans des corbeilles. Dès qu'Apis fut descendu au rivage, les prêtres l'environnèrent, le couvrirent de parfums et de fleurs. On ne permit qu'aux enfans de l'approcher; ils reçurent son haleine, et obtinrent aussitôt le don de prophétie. Le dieu, toujours froid et stupide, paroissoit fort peu touché des honneurs qu'on lui prodiguoit. Quand il eut été assez exposé aux regards et à la vénération de la multitude, les prêtres le conduisirent en processions au temple d'Osiris, où il avoit pour logement deux magnifiques étables. C'est là qu'il reste caché aux regards des profanes. On ne le montre que très-rarement. Pendant mon séjour en Égypte, je ne l'ai vu sortir qu'une seule fois. On le promena dans la ville; les rues étoient jonchées de fleurs: il étoit entouré de nombreux officiers qui écartoient la cohue, et d'une troupe d'enfans qui chantoient ses louanges.

» Les sept premiers jours de son arrivée furent des jours de fêtes et de réjouissances. Les Égyptiens se félicitoient entr'eux de cet heureux événement, dans les temples, dans les

rues, dans les maisons ; moi-même je courois chez toutes mes connoissances pour porter mes félicitations. J'allai avec la foule consulter le dieu ; je lui présentai un gâteau d'orge qu'il avala de très-bonne grâce, et l'un des prêtres m'apprit que c'étoit pour moi un heureux présage. On me dit ensuite d'approcher ma bouche de son oreille, en fermant les miennes avec les doigts. Après être resté quelque temps dans cette attitude, je sortis, tenant toujours mes oreilles bouchées : on m'avoit prévenu de ne les ouvrir que dehors le temple, et d'écouter alors la première personne que j'entendrois parler. Lorsque je fus sur le parvis, deux hommes passèrent auprès de moi, et l'un disoit à l'autre : « J'ai une méchante femme, je voudrois bien la voir dans les trois gueules de Cerbère ». Le sens de cet oracle m'a toujours paru obscur. Je ne sais si je serai dévoré par les trois gueules de Cerbère, ou si j'aurai une méchante femme, ce qui est encore pis. Chaque année les prêtres de Memphis célèbrent la naissance d'Apis pendant sept jours. Ils lui offrent des sacrifices ; ils lui immolent même des bœufs. On dit que, pendant cette solennité, les crocodiles se dépouillent de leur férocité, et ne font de mal à personne. — « Rien n'est plus croyable, dit Aristippe..... Mais j'ai besoin de repos. Demain, si Lachésis

tourne encore son fuseau pour moi, venez voir l'ombre d'Aristippe, qui, dans un our ou deux, doit aller changer d'air dans son pays natal ».

## CHAPITRE VII.

### *Anecdote galante d'Aristippe. Députation du Lycée.*

« Le lendemain, sa vie sembla se ranimer. Invité par la sérénité du ciel, il voulut être transporté dan le jardin, sous un berceau de myrte et de lilas. « Je veux jouir, disoit-il, de ce dernier rayon de lumière ». Je lui tins compagnie. Il me parla des divers événemens de sa jeunesse. Je lui demandai si, en recommençant sa carière, il mettroit le souverain bien dans la volupté ? — « Oui. — En quoi la feriez-vous consister ? — Dans la réunion des plaisirs de l'esprit et des sens, et dans les douces affections du cœur. Les plaisirs des sens lassent bientôt les organes. Le souverain bien de Platon et d'autres philosophes qui se sont égarés dans leurs abstractions, est une vérita-

ble chimère. Il n'y a pas plus de souverain bien que de souveraine beauté : pour jouir d'une félicité constante, il faudroit éprouver continuellement des sensations agréables, entretenir la vivacité de ses goûts, et les satisfaire sans interruption. Mais un bon repas est suivi de l'embarras pénible de la digestion ; les plaisirs de l'amour, de la lassitude ; et chez les femmes, des douleurs de l'enfantement. Pour goûter le repos, il faut avoir essuyé quelque fatigue. On ne peut donc avoir un bonheur permanent, une continuité de sensations délicieuses. L'homme le plus heureux est celui qui unit aux jouissances rapides des sens, les douceurs et les charmes de l'étude. Elle est la source la plus assurée contre l'ennui, ce mal indéfinissable, attaché à l'homme. Elle fait mes délassemens et ma consolation ; je ne connois rien de si fâcheux qu'elle n'adoucisse : elle orne l'esprit de vérités, élève l'ame, apprend à connoître les hommes : elle nous rend plus humains, plus généreux, plus éclairés sur nos devoirs, et plus agréables à la société ».

» Eudoxe et Anaximandre étant survenus vers le déclin du jour, nous rentrâmes : on soupa. Anaximandre ayant conseillé, en plaisantant, à Aristippe de faire des libations à Junon pour se réconcilier avec elle : — « J'aimerois

mieux, dit-il, me réconcilier avec l'appétit ». Il ajouta : « Pour égayer votre souper, j'ai envie de vous conter une petite aventure galante qui m'est arrivée dans les jours brillans de ma jeunesse : le beau songe !

» J'avois environ trente ans, lorsque le desir de l'instruction ou la curiosité m'amenèrent à Corinthe. Mon penchant pour les plaisirs et la galanterie voyageoient avec moi. Je fus bientôt épris des charmes de la jeune Libyssa. Laïs, à qui j'étois attaché, informée de cette infidélité, part aussitôt d'Athènes, revêtue d'un habit d'homme, arrive à Corinthe, se fait présenter chez Libyssa, cherche à lui plaire, l'enveloppe dans des filets de fleurs, et prépare son ame à l'inconstance. Vous savez que rien n'étoit plus aimable et plus séduisant que cette belle Sicilienne. Malheureusement je fus obligé de faire un voyage de huit jours à Mégare : elle sut employer ce temps. Libyssa lui avoua les engagemens qu'elle avoit avec moi. « Qu'importe, lui dit-elle, ce goût passager ? l'inconstance est le besoin de l'ame, une loi de la nature : les saisons varient l'année ; le printemps fait éclore les fleurs ; l'été dore les épis ; le riche automne lève sa tête couverte de fruits et des dons de Bacchus. L'hiver arrive, change la scène ; les arbres sont dépouillés : ces vergers si verts, si rians, glacent l'ima-

gination et attristent l'ame ». Sans doute la persuasion couloit de ses lèvres; car, dès que Libyssa apprit mon retour, elle me fit prier de passer chez elle. Je lui trouvai l'air contraint et embarrassé : je lui en demandai la cause. Elle hésita, rougit, baissa les yeux, me dit enfin : « Mon cher Aristippe, vous êtes philosophe, par conséquent enclin à l'indulgence. — J'ai trop besoin de celle des autres pour leur refuser la mienne. Ainsi, parlez avec confiance à l'amitié qui vous écoute. — Je vous ai aimé. — Je m'en suis flatté quelquefois; mais quoi ! votre amour penche-t-il à son déclin? — Oui, c'est un aveu que vous doit ma franchise. — Je ne m'y attendois pas, du moins si promptement. Ai-je un rival plus aimable, plus fortuné que moi? — Plus aimable, non sans doute; plus fortuné, oui, si c'est un bonheur d'avoir surpris ma tendresse. — Votre sincérité doit du moins faire pardonner votre inconstance : mais daignez me nommer cet heureux rival. — Il est de vos amis, il se nomme Amyclès. — Amyclès ! oui, j'ai connu un athénien de ce nom, petit, borgne, le nez épaté, de grosses lèvres, les cheveux crépus; enfin, presque semblable à un satyre. Est-ce ce digne rival qui l'emporte sur moi? Je vous en félicite ». Dans ce moment une porte s'ouvre; un jeune homme paroît et me dit : « Voyez,

Aristippe

Aristippe, si ma figure répond à votre portrait, et si j'ai l'air d'un satyre ». Jugez de ma surprise! celui qui me parloit étoit aussi beau que Narcisse. Comme je gardois le silence, il ajouta: « Quoi! l'aimable Aristippe ne reconnoît pas un ami avec lequel il a fait des parties agréables » ! Je reconnus enfin, non sans étonnement, que mon rival étoit Laïs elle-même, qui m'assura que Libyssa n'attendoit que mon aveu pour lui accorder sa main. — « J'y consens, si la chose est possible, dis-je, en souriant à mon infidelle; mais Amyclès m'est suspect; je crois qu'un obstacle dirimant s'oppose à votre bonheur mutuel. — Quel est-il? répond Libyssa étonnée; je n'en vois point; son cœur m'est assuré. — D'accord; mais le cœur ne suffit pas en ménage. Au reste, le voilà; qu'il s'explique lui-même » ! Alors Laïs, après quelques feintes excuses, lui déclara l'inutilité, le vide de son amour, et enfin son sexe. A ces mots, la confusion, la colère, éclatèrent sur le visage de Libyssa. Elle nous quitta, en nous jetant des regards foudroyans, et sans proférer une parole ».

» Dans ce moment, on annonça des députés du Lycée et de l'Académie, qui venoient s'informer de la santé d'Aristippe. Il les fit entrer. Après leur avoir témoigné sa reconnoissance, il ajouta: « Mon voyage est arrêté dans le

grand livre des destinées ; je pars au premier jour de ce petit globe sublunaire ; rapportez à mes confrères que si, après ma mort, je puis aborder les vieilles Parques, je les prierai de filer lentement la trame de leur vie, et de ne pas y épargner l'or et la soie ».

» Lorsqu'ils furent sortir, il nous invita à boire à la santé de Pluton et de Proserpine : on rit, on chanta, et Aristippe, sur le lit de la mort, sembloit se préparer à une fête.

» Anaximandre nous apprit la mort d'Anitus, l'ennemi, le persécuteur de Socrate. « Après la condamnation de ce grand homme, ce scélérat s'est réfugié à Héraclée, où il a reçu le juste châtiment de ses crimes ; on l'a assommé à coups de pierres ». -- Croyez-vous, dit Aristippe, que l'espèce humaine aille toujours en se dégradant, que les vices et la méchanceté des hommes s'accroissent d'âge en âge ? -- Selon moi, dit Anaximandre, le cœur, le caractère des hommes ne varient non plus que leur conformation physique : nous avons toujours les mêmes organes. Notre vue, notre ouïe ne sont ni pires, ni meilleures que celles de nos ancêtres. Des circonstances, il est vrai, telles qu'un roi juste et éclairé, de bonnes loix, un gouvernement sage, peuvent modifier une génération, développer ses vertus, comprimer ses vices ; mais c'est une eau

qui reprend bien vîte son cours, lorsque la digue qui la contenoit est renversée — Je suis fâché, dit Aristippe, de votre assertion ; car, je me rappelle quatre vers que j'ai faits jadis sur cette opinion reçue, que le monde en vieillissant portoit des fruits plus amers, c'est-à-dire des hommes plus méchans.

« Le temps accroît toujours les crimes de la terre ;
Nos pères valoient moins déjà que leurs parens ;
De leurs fils malheureux la race dégénère,
Et nous sommes meilleurs encor que nos enfans (*a*) ».

» Une pensée m'a souvent occupé; c'est l'inconséquence et la bizarrerie de la nature, qui a si fort diversifié l'instinct et le caractère des hommes, et qui s'est assujétie à un plan uniforme pour chaque espèce d'animaux. Chacune a son type moral, aussi invariable que l'instinct des végétaux. Le tigre est toujours cruel, sanguinaire; le lion, courageux, fier et féroce. Le caractère de la colombe est la douceur et la timidité. L'espèce humaine seule réunit l'instinct et les mœurs de tous les animaux. Tel homme a la cruauté du tigre; tel autre, la douceur de la colombe. Achille est animé du courage du lion, et Thersite est aussi pusillanime que le lièvre fugitif. La nature pouvoit nous faire généra-

(*a*) *Ætas parentum pejor avis tulit*
*Nos nequiores daturos*
*Progeniem vitiosiorem.*

ment bons ou méchans : tous bons, le bonheur seroit le partage de tous : méchans, les bons ne seroient pas leurs victimes..... Mais qu'on me fasse passer la coupe; je veux boire au grand Zeus (Jupiter), pour le remercier de m'avoir fait goûter de la vie humaine pendant environ soixante ans. Le pourquoi? je n'en sais rien ; mais j'espère qu'il me fera cette confidence après ma mort. Momus n'a pas tort de dire : « Que les dieux étoient pleins de nectar lorsqu'ils firent les hommes, et qu'ils ne purent regarder leur ouvrage sans rire ». Lorsqu'Aristippe eut bu, il se reposa, et nous parlâmes d'autres choses à voix basse, parce que nous croyions qu'il sommeilloit. Mais tout-à-coup il s'écria : « Ecoutez, je vous prie, mes dernières volontés :

» Je veux qu'à mon convoi on chante des scholies d'amour, des chansons de Datis (*a*), au lieu des hymnes de la patrie (*b*), parce qu'un mort n'a plus de patrie. Je ne veux pas que, selon un usage ridicule, vous exposiez mon corps devant la maison, avec un vase d'eau lustrale, pour que les passans viennent l'asperger

(*a*) Les chanteurs de Datis rouloient sur des événemens agréables : c'étoient en général des chansons joyeuses.

(*b*) A Athènes, on chantoit dans les funérailles les hymnes de la patrie, où l'on rappeloit les événemens importans des grands hommes.

et me regarder sous le nez, ce qui me déplairoit. Au lieu de garder mon corps pendant sept jours (*a*), vous le ferez porter, le lendemain de ma mort, au lieu de la sépulture; et lorsqu'on m'étendra sur le bûcher, qu'on tourne ma face à l'orient et non à l'occident, comme cela se pratique, parce que j'ai toujours aimé le soleil naissant. Je prie Lasthénie de prendre un habit blanc, au lieu d'un habit noir, vêtement de deuil; attendu que, selon Pythagore, mourir, c'est s'échapper de sa prison. Il seroit inutile de faire évoquer mon ame ou mon ombre par les Psychagogues (*b*): le chemin est trop long pour qu'elle soit tentée de revenir. Je veux que sur mon urne, au lieu d'une inscription sépulcrale, on grave un livre, un compas et des fleurs, avec ces mots: *Ci-gît qui vous attend.* » A l'instant une vieille esclave éternua à sa gauche (signe défavorable). «Voilà, s'écria-t-il, la Sybille qui m'annonce la mort;

(*a*) Les funérailles se faisoient neuf jours après la mort: on gardoit le corps sept jours; on le brûloit le huitième, et on enterroit les cendres le neuvième. On éteignoit ensuite le bûcher, et on faisoit des aspersions sur le tombeau avec du vin.

(*b*) C'étoient les prêtres des Manes; leurs fonctions étoient d'évoquer les ombres. Leur institution avoit quelque chose de respectable: ils devoient être irréprochables dans leurs mœurs, n'avoir jamais eu de commerce avec les femmes, ni touché aucun corps mort. Ils habitoient des lieux souterrains.

couronnez-la d'un chapeau de fleurs (*a*) ». Le souper étoit fini, la nuit avancée ; Aristippe commença à s'assoupir ; Eudoxe et Anaximandre se retirèrent doucement, et promirent de revenir le lendemain.

## CHAPITRE VIII.

*Entretien d'Aristippe avec Lasthénie. des Psylles. Pélerinage de Bubaste. Du Chat qu'on y révère. Mort d'Aristippe.*

» Lorsqu'Aristippe fut éveillé, il me fit prier de passer dans sa chambre. Je lui demandai comment il se trouvoit ? — « Très-bien pour un mourant, dit-il, en me tendant la main ; je suis presqu'assuré de vivre encore aujourd'hui ; et plus d'un homme qui se porte bien dans ce moment, passera encore la barque avant moi ». Il me remercia avec sensibilité des soins que je lui donnois. « Votre présence,

(*a*) On couronnoit d'un chapeau de fleurs ceux qui apportoient de bonnes nouvelles ; coutume venue de Delphes, où ceux qui avoient reçu de l'oracle une réponse favorable, mettoient une couronne de laurier sur leur tête, et s'en retournoient ainsi chez eux.

dit-il, dissipe les ombres de mes derniers jours: hier au soir je m'endormis auprès de vous avec ce plaisir, ce calme heureux que goûte un voyageur fatigué, qui s'endort sur les bords rians d'un ruisseau, au doux murmure de son cours. Ma chère Lasthénie, je vous ai toujours aimée; votre amitié a répandu sur ma vie le charme le plus doux. Quel bienfait précieux que l'amitié d'une femme qui pare les attraits les plus séduisans, du charme de l'esprit et de la sensibilité! Souvenez-vous de moi, non pour vous affliger, mais pour jouir par la pensée de nos plaisirs passés. Imaginez que mon ombre vous écoute, vous répond. Ne songez qu'à vous rendre heureuse, à embellir votre existence; vous avez tout ce qu'il faut pour cela: des goûts modérés et divers, une imagination riante et sage, un cœur sensible, cette probité sévère qui ne laisse entrer dans la conscience aucun sentiment pénible; ces lumières, délices de l'esprit, qui l'éclairent sur les moyens de bonheur, et cette philosophie qui nous fortifie contre les traits de l'adversité, et nous apprend à cultiver quelques fleurs au milieu des épines de la vie ». En parlant ainsi, il tenoit toujours ma main. Il la baisa deux fois: il s'aperçut que je versois des larmes; changeant aussitôt de discours, il me demanda ce que pensoient les Athéniens de sa mort? — Vous êtes généralement regretté. —

Oui, ces regrets dureront jusqu'à ce qu'une comédie nouvelle, ou le moindre événement politique, aient plongé mon nom et ma mémoire dans les eaux du Léthé ».

» Les deux philosophes qui entrèrent interrompirent cet entretien. Aristippe leur dit : « Je me sens affoibli ; je ne pourrai fournir à la conversation. Mais Eudoxe voudra bien nous conter quelque chose sur l'Egypte. Je suis encore avide d'instruction : c'est la force de l'habitude. — Volontiers, répondit ce philosophe. Je vais commencer par vous parler des Psylles ; après quoi je vous ferai le récit d'un voyage charmant que j'ai fait à Bubaste, pour y voir célébrer la fête de Diane. Les Psylles sont une espèce d'hommes forcenés qui jouent avec les serpens. Je les vis défiler dans une procession, les bras nus, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens qui formoient des replis autour de leur corps. Ces Psylles, les empoignant fortement auprès du cou, évitoient leurs morsures, et, malgré leurs sifflemens horribles, les déchiroient avec les dents, et les mangeoient tout vivans. Le sang couloit de leurs bouches impures. Ils se battoient entr'eux pour s'arracher leur proie et pour la dévorer. On prétend qu'ils ont un secret pour se garantir du venin du serpent.

» La fête de Diane offre des scènes plus

agréables; elle se célèbre à Bubaste, où l'on se rend de toutes les parties de l'Egypte: j'y allai en nombreuse compagnie. Nous nous embarquâmes sur le Nil. En avançant, nous voyions une multitude de bateaux qui couvroient le fleuve. Dans chaque barque des musiciennes accompagnoient leurs voix avec des cymbales et des tambours de basque; des hommes jouoient de la flûte; des femmes sur le rivage s'abandonnoient à l'ivresse de la joie, agaçoient les voyageurs par les propos les plus libres, par des chansons, des danses, des attitudes qui blessoient la pudeur. Cependant des troupeaux de bœufs mugissoient dans la prairie. Les laboureurs arrosoient leurs moissons; les filles venoient sur les bords du fleuve laver leur linge et puiser de l'eau. Elles se frottoient le corps avec le limon du Nil, s'y précipitoient, et se jouoient au sein des ondes. Plusieurs venoient à la nage autour de notre bateau; nous croyions voir des Néréides. Elles nagent avec beaucoup de grâce; leurs cheveux tressés flottent sur leurs épaules; elles ont la peau brune, le teint hâlé; mais la plupart sont très-bien faites. Dans notre navigation, nous rencontrions des îles couvertes d'une herbe épaisse; on y menoit paître des buffles. Un berger, assis sur le cou du premier du troupeau, descend dans le fleuve, fait claquer son fouet, et

dirige la marche : tous les buffles suivent à la file, et nagent en meuglant. Je trouvai à Bubaste un concours de sept cent mille personnes. On immola, pendant la solennité, un nombre prodigieux de victimes. Pendant la nuit on alluma, à chaque mât des bateaux, plusieurs lampes de verre, dont la lumière répétée formoit, sur les eaux, des étoiles innombrables. Les tentes qui bordent le rivage, sont pareillement éclairées. Cette illumination, d'une lieue d'étendue, produit, sur la verdure et sur les eaux, des effets admirables. — Je pardonne, dit Aristippe, une superstition qui amène des fêtes si agréables. C'est par le plaisir et non par l'austérité et les rigueurs, que l'on doit rapprocher l'homme de la divinité. — C'est dans le temple magnifique de Bubaste, que les prêtres nourrissent d'alimens sacrés un chat superbe : lorsqu'il meurt, ils l'embaument et le portent en pompe à son tombeau. — Ne nourrissent-ils pas aussi des crocodiles ? demanda Aristippe — Oui, dans la Haute-Egypte, cet animal amphibie est révéré et regardé comme sacré. Les prêtres en conservent un dans un lac particulier : ils lui donnent de la chair, du fruit et du vin ; j'en ai été le témoin. Mon hôte, personnage respectable, me conduisit une après-dînée à ce lac ; il portoit de petits gâteaux, de la viande rôtie

et un vase rempli de vin. Le crocodile reposoit sur le rivage. Les prêtres s'approchèrent; un d'eux lui ouvrit la gueule; un autre y introduisit les gâteaux, la chair et le vin. Après ce repas, le monstre descendit tranquillement dans l'eau, et nagea vers l'autre rive. — C'est le délire le plus étonnant de la raison humaine, lui dis-je alors, que ce culte rendu à cet animal informe. — Cette superstition est née de la peur. Les Egyptiens, regardant Typhon comme le mauvais principe, lui ont consacré le crocodile, l'âne, et l'hippopotame, à cause de sa couleur rousse que les Egyptiens haïssent. On les nourrit dans des enceintes sacrées, et l'on croit adoucir, par des sacrifices, la méchanceté de ce mauvais génie. — Dans votre navigation à Bubaste, ne redoutiez-vous pas la rencontre des crocodiles, demanda Aristippe? — Non; ils descendent rarement dans la Basse-Egypte, et jamais au-dessous de Memphis : ces animaux, quoique couverts d'écailles presqu'impénétrables, fuient les lieux fréquentés. On les trouve depuis Thèbes jusqu'à Syène. On les voit étendus sur des îles sablonneuses; ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très-léger : à l'approche des bateaux, ils se précipitent dans l'eau. Cependant cet animal si révéré a des ennemis redoutables dans les habitans de Tentyra : ils l'abhorrent,

et lui font une guerre cruelle. Tout autre homme pâlit d'effroi à leur aspect; les Tentyrates seuls les recherchent et les tuent. Ils plongent et nagent audacieusement au milieu du Nil, vont droit à cet animal formidable; et lorsqu'il ouvre sa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de sapin, à laquelle tient une corde. Le crocodile, en fermant ses mâchoires, y attache tellement ses dents aiguës, qu'il ne peut les retirer. Alors l'Egyptien, tenant d'une main la corde, regagne le rivage où, secondé de plusieurs hommes, il amène le monstre et lui donne la mort. Si le nageur manque d'adresse, il est dévoré sur-le-champ ».

» La nuit s'avançoit, m'écrivoit Lasthénie, et j'avois besoin de repos. Aristippe me pria instamment d'aller me jeter sur mon lit. Les philosophes ne se retirèrent qu'à la pointe du jour. J'avois donné ordre qu'on m'avertît de leur départ. Je retournai aussitôt auprès d'Aristippe; je le trouvai très-accablé. Cependant il se faisoit lire les idylles de Théocrite: il discontinua sa lecture pour converser avec moi. Comme sa maladie n'étoit que le dépérissement d'une plante privée de sa sève, il mouroit lentement et sans douleur, avec toute sa présence d'esprit. On annonça un de ses amis; je voulus le refuser. « Non, me dit-il, laissez entrer tout le monde. Je veux finir joyeusement et en bonne

bonne compagnie. Que l'on cause, que l'on s'entretienne sans bruit et avec gaieté, comme si je partois pour aller à Syracuse donner des leçons de bonne chère et de philosophie à Denis le tyran ». Tout le jour sa chambre fut remplie de philosophes, de sophistes, de poètes, d'artistes; je prévenois ceux qui entroient de ne point affecter de tristesse, de lui parler comme à l'ordinaire. On s'entretint de nouvelles publiques, de pièces de théâtre; Aristippe écoutoit, mais se mêloit peu de la conversation. Cependant quelqu'un dit que Denis le tyran craignoit les dieux. A ces mots il parut se ranimer. « Quelle erreur! dit-il avec vivacité; je vous réponds que c'étoit un impie. Il enleva à Jupiter un manteau d'or massif, en disant: *Qu'il étoit bien lourd en été et bien froid en hiver*, et lui en fit mettre un de laine, sous prétexte qu'il seroit bon pour toutes les saisons. Il prit à Esculape sa barbe d'or, alléguant qu'il n'étoit pas juste que le fils eût de la barbe, lorsqu'Apollon son père n'en avoit pas. Une autre fois il trouva des tables d'argent dans un temple, avec cette inscription: *Aux dieux bons.* « Profitons, dit-il, de leur bonté »; et il s'en empara (18)». Nous soupâmes dans sa chambre. Il demanda les musiciennes. Il nous dit: « Votre repas ressemble à ces banquets des Egyptiens, où l'on présente un cadavre aux

convives ». Ensuite, après quelque temps de silence, il s'écria : « Je songe à Nicomaque, ce sage qui vit la mort d'un œil si philosophique, et qui disoit que craindre la mort, c'étoit feindre de savoir ce que tout le monde ignore. Il fut très-injustement arrêté et traduit devant les tribunaux. Sollicité par ses amis de se justifier pour sauver sa vie, il dit aux juges : « Si je vous prie, citoyens, de ne point me faire mourir, j'ai peur d'obtenir une grâce à mon désavantage. Ceux qui craignent la mort la connoissent sans doute; quant à moi, j'ignore ce que c'est, et ce que l'on fait en l'autre monde. Les choses que je sais être mauvaises, comme offenser son prochain, je les évite; celles que je ne connois point, comme la mort, je ne les préviens pas ; je m'en remets à vous; vous en ordonnerez à votre gré. — Je pense de même, continua Aristippe ; j'abandonne à la messagère Iris le soin de mes jours ; elle peut venir, quand bon lui semblera, couper le cheveu qui m'attache à la vie ». La conversation s'égaya. On plaisanta sur le vautour de Prométhée, sur le crime et le supplice d'Ixion. On parla des signes que les prêtres font paroître sur le foie des victimes, pour en tirer des augures heureux ou malheureux. « Ils tracent, dit Anaximandre, des figures sur leur main, pressent ensuite le foie encore chaud et tendre,

et y laissent cette empreinte ». Aristippe recommanda de ne pas oublier de lui mettre de l'argent sous la langue, pour payer le passage de la barque ; et un gâteau de farine et de miel, pour apaiser Cerbère. C'est parmi ce mélange de propos gais et philosophiques, que la nuit s'écoula. Au point du jour, je m'aperçus qu'Aristippe déclinoit sensiblement ; il étoit assoupi, il parloit rarement. Son médecin arriva, et dit, en lui tâtant le pouls : « Je crois que la fièvre s'en va. — Dites plutôt que c'est le malade », répond Aristippe ; et il ajouta :

« Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
» Vont tous également des douleurs à la mort ».

» Une heure après, je lui demandai s'il n'avoit besoin de rien ? — « Je voudrois me retourner ; mais je me sens si foible, que je rendrai l'ame si je remue ». Son Esculape l'assura qu'il avoit encore plus de forces qu'il ne croyoit. — « Voulez-vous, répondit-il, en avoir le plaisir » ? En disant ces mots, il fit un effort pour se retourner, et il expira sur-le-champ.

» Jugez, mon cher Antenor, de la tristesse profonde que me cause cette perte ! combien la privation d'un ami auquel je suis attachée depuis douze ans, laisse de vide dans mon

ame et dans ma vie ! Si vous étiez auprès de moi, vous adouciriez mes peines ; mais la destinée m'enlève tous mes appuis, toutes mes consolations ; il ne me reste que la philosophie : je vais me jeter dans ses bras, me retirer à la campagne, et partager mon loisir entre les Muses et les travaux champêtres. Eudoxe et Anaximandre m'ont promis de venir souper avec moi, le peu de jours que je resterai à la ville pour mes affaires et celles de mon ami qui n'est plus. Eudoxe nous lira, chaque soir, quelques chapitres d'un Mémoire qu'il a fait sur l'Egypte. Je vous en ferai part. Portez-vous bien, soyez heureux ».

La mort d'Aristippe, et la douleur de ma chère Lasthénie m'affectèrent vivement. Je lui répondis aussitôt, et lui offris d'aller partager ses sollicitudes, les peines de sa vie, et embellir la mienne par le charme d'une société délicieuse.

# CHAPITRE IX.

*Culte des dieux de l'Egypte. Mœurs des Egyptiens. Histoire de Nycias. De l'Anneau de Polycrate.*

## Iere SOIRÉE.

« EUDOXE et Anaximandre m'ont tenu parole, m'écrivoit Lasthénie, ils sont venus pendant trois jours souper avec moi. Ma porte étoit fermée à tout le monde; et l'après-soupée, Eudoxe nous racontoit quelque chose sur l'Egypte. Je vous transcris ses récits, comme il nous les faisoit, soirée par soirée.

« Je vous ai déjà parlé, nous dit-il, du dieu Apis; je vais maintenant vous parler des trois grandes divinités de ce pays : Anubis, Osiris et Isis.

» Anubis a une tête de chien. On nourrit dans son temple des chiens sacrés, devant lesquels on se prosterne. Le grand Osiris est le père et l'époux d'Isis. Ils furent amoureux l'un de l'autre dans le ventre de leur mère, et en-

gendrèrent le dieu Horus. Osiris est le Phébus de l'Egypte (*a*); Isis est notre Phébé. Les habits du dieu sont couleur de feu : on les garde précieusement, et on ne les expose qu'une fois l'année aux yeux de la nation. Osiris est représenté avec la tête d'un épervier et le corps d'un homme ; on l'emmaillotte comme les momies : il porte sur sa tête le phallus et deux cornes. Les prêtres même portent le phallus sur leur habit sacerdotal. Osiris tient d'une main le bâton augural d'un pontife ; et de l'autre un fouet, comme dieu du soleil ».

» L'histoire de ces dieux de fabrique égyptienne, nous fit rire aux dépens de la sottise humaine. « Ce n'est pas encore tout, s'écria Eudoxe; je ne vous ai point parlé du dieu Sérapis et de son magnifique temple nommé *Sérapion*, que l'on voit à Canope. Ce coin de terre est le jardin le plus riant de l'Egypte ; l'industrie de ses prêtres en fait un des plus fameux pélerinages. Le temple est pour ainsi dire suspendu dans les airs ; c'est un vaste bâtiment carré, où l'on monte par plus de cent marches. Il est soutenu par des voûtes divisées en plusieurs appartemens : dans l'intérieur règnent des portiques, sur lesquels s'élève l'édifice orné de colonnes ; les murs sont revêtus de marbre.

(*a*) Hérodote dit que c'est aussi le dieu Bacchus.

Sérapis, premier dieu de l'Egypte, est représenté un boisseau sur la tête, une couronne rayonnée, avec des cornes de bélier; il a derrière la tête un sceptre à trois pointes, entortillé d'un serpent. Ce temple est très-fréquenté. Les plaisirs, plus encore que la religion, y conduisent les adorateurs du dieu; cependant il guérit les malades. Les jeunes gens sur-tout y courent en foule, pour obtenir la grâce de trouver des femmes douces et faciles. Aux fêtes de Sérapis, l'affluence est prodigieuse. On se rend à Canope par un canal du Nil, couvert de bateaux remplis d'hommes et de femmes, dont les chants et la danse offrent l'image d'une joie insensée et d'une extrême licence. Les prêtres sont autant consultés comme médecins, que comme interprètes de l'oracle. Habiles à rétablir les organes affoiblis de leurs malades par des bains parfumés, à réparer le délabrement de leur estomac par une nourriture adoucissante, pleine de sucs et mêlée d'aromates, à échauffer leur imagination par des peintures voluptueuses, ils parviennent à rendre des sens à ceux qui les avoient perdus. Ces cures, dont ils attribuent l'honneur à Sérapis, sont écrites dans un registre qui, exposé aux yeux du peuple, donne au dieu une célébrité étonnante (19) ».

» Nous priâmes Eudoxe de nous parler des

mœurs et des usages des Egyptiens, et de leurs prêtres.

« Les femmes en Grèce, nous dit-il, ne sortent point ; c'est l'opposé en Egypte. C'est sur elles que roule tout le détail extérieur. Les hommes restent dans la maison, occupés à faire de la toile. Elles ont plus d'autorité que leurs maris ; et il est stipulé dans les contrats de mariage qu'elles seront les maîtresses, et qu'ils obéiront. Cependant elles sont exclues du sacerdoce, réservé aux hommes.

» Les Egyptiens peuvent épouser plusieurs femmes ; les prêtres n'en peuvent avoir qu'une. Ce peuple ne baiseroit pas un Grec à la bouche, ne voudroit pas se servir de ses meubles, ou manger de la chair d'un animal coupé avec son couteau. En Grèce, nos prêtres portent leurs cheveux ; en Egypte, prêtres et peuple se rasent la tête et le corps entier tous les trois jours, excepté pendant le deuil ; alors ils laissent croître leurs cheveux. Lorsque les Egyptiens se rencontrent, ils se saluent sans parler, en baissant la main jusqu'au genou. Leurs habits sont de lin ; ils mettent par-dessus un manteau de laine blanche.

» Les prêtres sont très-religieux, et plus attachés à leur culte que ceux des autres peuples. Ils se font circoncire par principe de propreté, dont ils font plus de cas que de la

beauté même. Ils ne peuvent avoir d'autres habits qu'une robe de lin, et pour chaussure des souliers de biblus (20). Ils se lavent le corps deux fois par jour, et autant de fois la nuit; d'autres m'ont dit trois fois par jour, avec de l'infusion d'hysope; savoir au sortir du lit, avant le repas, et immédiatement avant de se coucher.

» Lorsqu'ils veulent faire quelqu'acte de religion, sept jours avant ils s'abstiennent des animaux, des légumes et des herbages, et gardent la chasteté. Leur lit est tissu de branches de palmier : un demi-cylindre de bois leur sert de chevet. Ils s'exercent à supporter la soif, la faim, et à vivre de peu. Ils ne mangent d'aucune sorte de poisson. Le neuvième du premier mois, tandis que le peuple mange devant sa porte du poisson cuit, les prêtres en brûlent devant la leur. — D'où leur vient cette haine pour le poisson? — Les uns disent que c'est par aversion pour la mer; et moi, je pense que c'est parce que, la chair des poissons sans écaille épaississant la lymphe, diminuant la transpiration, ils veulent éviter une maladie endémique, qu'on nomme l'*éléphantiase*. Cette nation a aussi de l'horreur pour les féves; les prêtres même n'en peuvent supporter la vue : ils imaginent que ce légume est impur.

» Au reste, les prêtres ont de grands avan-

tages : ils possèdent le tiers des biens de la nation ; ils sont les juges en matière de droit civil ; ils composent une classe à part, qui seule peut exercer les fonctions sacerdotales. Les enfans succèdent à leur père. Voici les cérémonies qui s'observent dans les sacrifices. Un bœuf, pour être immolé, doit être monde, c'est-à-dire, il ne doit pas avoir un seul poil noir. Quand il est reconnu tel, on le mène au temple, on allume du feu, on répand ensuite du vin sur l'autel, et l'on égorge la victime en invoquant le dieu. On en coupe la tête, on la charge d'imprécations (*a*), et on la porte ensuite au marché pour la vendre à des Grecs, ou bien on la jette dans la rivière ; car les Egyptiens ne mangent jamais la tête d'aucun animal.

» Je me suis trouvé à un sacrifice de la déesse Isis : la fête est magnifique ; les prêtres s'y préparent par des jeûnes et des prières. Ils immolèrent un bœuf ; on le dépouilla aussitôt ; on lui arracha les intestins ; on coupa les cuisses, les épaules et le cou. On le remplit ensuite de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres substances odoriférantes ; après quoi on le

(*a*) Par leurs imprécations, ils prient les dieux de détourner les malheurs qui pourroient arriver à l'Égypte et à eux-mêmes, et de les faire tomber sur cette tête.

brûla, en versant de l'huile sur le feu. Pendant ce temps, les prêtres se frappoient avec force. La cérémonie achevée, on leur servit les restes du sacrifice.

» Les Égyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde; si quelqu'un en touche, ne fût-ce que légérement, il va se plonger dans la rivière avec ses habits. Aussi les gardeurs de pourceaux, quoiqu'Égyptiens de naissance, ne peuvent entrer dans aucun temple; ils se marient entr'eux, car personne ne voudroit de leur alliance. Cependant les Égyptiens (*a*) sacrifient et mangent un cochon une fois l'année, à la fête de la pleine lune et de Bacchus. Le jour de la fête de ce dieu, qui est le même qu'Osiris, chacun immole un pourceau devant sa porte, à l'heure du repas. Ils font ensuite une procession, où l'on porte des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde; le phallus de ces figures est aussi grand que le reste du corps. Les femmes les promènent dans les bourgs et les villages, en l'agitant. Un joueur de flûte marche à leur tête. Elles suivent, en chantant les louanges de Bacchus.

(*a*) Les Juifs ont, comme les Égyptiens, le cochon en horreur. Cet animal, enveloppé de graisse, transpire peu, et porte avec lui le principe de la lèpre. Voilà, dit-on, la cause de cette aversion.

Mais pour varier l'entretien, je vais vous conter l'histoire de l'astronome Nycias, malheureuse victime des préjugés superstitieux. Elle nous prouve combien ils dénaturent l'âme, et lui impriment de férocité. Je vais la prendre dès l'origine : la naissance, la fortune, le caractère de cet astronome méritent d'être connus.

» Nycias étoit un vrai philosophe-pratique, d'un esprit piquant et original, cachant beaucoup d'érudition sous le charme de l'enjouement et de la simplicité : sa douceur, sa franchise, le rendoient encore plus aimable : comme Démocrite, il aimoit à rire des actions des hommes. Il étoit né dans l'île de Samos, d'un potier indigent (*a*). A l'age de treize ans il perdit son père, et se trouva sans pain et sans asile. Il partit au milieu d'un hiver très-rigoureux pour se rendre à Samos, capitale de l'île, qu'on lui avoit désignée à l'occident. A l'approche de la nuit, exténué de fatigue et de besoin, transi de froid, assailli d'une fièvre ardente, il demanda l'hospitalité à un pâtre, habitant d'une hutte chétive : celui-ci le logea dans son étable, le fit coucher dans un tas de fumier, et lui donna pour toute nourriture du pain durci, que Nycias faisoit dégeler dans ce

(*a*) Les Samiens passoient pour les inventeurs de la poterie, et pour exceller dans cette composition.

fumier.

fumier. Les moutons, dont il partageoit l'asile, sembloient touchés de ses maux, le léchoient et le réchauffoient de leur haleine. Sa jeunesse et une heureuse complexion, l'empêchèrent de succomber. Le pâtre, sensible à sa misère, lui donna ses moutons à garder. C'est à cette époque, que, toujours placé sous l'aspect du ciel, son goût pour l'astronomie se développa. Entraîné par son instinct, et éclairé de ses seules réflexions, il commença à observer le lever et le coucher du soleil, et les diverses phases de la lune. Un jour il trouva un livre; il fut au désespoir de ne pouvoir le lire: cependant il le portoit toujours avec lui, ne cessoit d'y attacher ses regards. En conduisant son troupeau, il aperçut un homme qui lisoit au pied d'un arbre; il envia son bonheur et ses talens. Tourmenté de son ignorance, il l'aborde, et le prie, sans détour, de lui enseigner cet art magique de deviner la pensée par de petits caractères tracés sur des feuilles de papyrus. « Tenez, ajouta-il, j'ai trouvé ce livre; je donnerois beaucoup pour savoir ce qu'il contient. Je n'ai rien; toute ma richesse est ce manteau déchiré; mais je gagne quelques oboles, je vous les donnerai pour votre peine. — Et comment vivras-tu? — Avec du pain et de l'eau. — Que veux-tu faire de la lecture? — Apprendre l'astronomie. Il y a neuf mois

que je me casse la tête à savoir pourquoi le soleil tantôt parcourt un grand cercle, tantôt un autre beaucoup plus petit. Où va-t-il? où se couche-t-il? j'enrage de n'y rien comprendre ». L'étranger, étonné de la sagacité et de l'activité du génie de ce berger, lui dit de venir le trouver tous les soirs, et qu'il lui apprendroit à lire. Il demeuroit à vingt stades de l'habitation du pâtre. Nycias, à l'entrée de la nuit, couroit chez son maître; il étudioit avec tant d'ardeur, que, dans trois semaines, il n'eut plus besoin de leçons: pour écrire, il traçoit des lettres sur le sable, ou sur l'écorce des arbres; l'astronomie étoit toujours le but de ses études. Il s'arrangea un observatoire au sommet d'un grand chêne. Il y passoit une partie de ses nuits; mais, dénué d'argent, il ne pouvoit acheter des livres et des cartes de géographie. Il imagina de faire de petites Junons, des Pénates d'argile, qu'il vendoit aux bonnes femmes; et du produit, il forma les élémens de sa bibliothèque. Un jour, il étoit au milieu de ses moutons, un livre à la main, entouré de cartes géographiques, lorsqu'un homme de bonne mine, surpris de cet appareil, qui contrastoit si fort avec l'état et le vêtement du jeune pâtre, l'aborde, et lui demande ce qu'il fait là? « J'étudie l'astronomie. — Est-ce que tu y entends quelque chose? — Très-peu; mais, par Jupi-

ter ! un jour j'en saurai davantage. Je sais déjà que la lune tourne autour de la terre en vingt-sept jours (21). — C'est beaucoup ; et comment as-tu fait pour connaître sa marche ? — D'abord je la contemplai long temps : je vis qu'elle s'abaissoit, et sembloit descendre derrière une forêt ; plusieurs fois j'y courus pour l'approcher, mais je fus très-étonné de la voir encore bien éloignée. Je suivis son cours, et ma surprise augmenta quand je la vis se lever et se coucher à des heures différentes. J'ai étudié ainsi pendant deux saisons. — Et quel étoit ton maître ? — Mes yeux. Je me suis aperçu que les étoiles ne changent jamais de position ; mais celle de Vénus fixa mes regards ; elle me parut avoir un cours particulier comme la lune. Elle disparut assez long-temps ; je la revis enfin devenir l'étoile du matin, au lieu de l'étoile du soir. J'ai suivi également la route du soleil, dont le lever et le coucher varient aussi tous les jours : j'ai marqué l'un et l'autre avec deux piquets. — Tu me parois un garçon d'esprit, et je veux faire ta fortune. — Je vous remercie, je n'ai besoin de rien. — Ha, ha ! combien gagnes-tu donc par jour ? — Autant que Polycrate, tyran de Samos. — Vraiment, c'est beaucoup ; et comment cela ? — Il gagne sa vie, et moi je gagne la mienne ». Dans ce moment, le personnage inconnu fut entouré d'un

nombreux et brillant cortége qui l'aborda d'un air respectueux, en lui baisant la main. Nycias, à cet aspect, se lève, mais avec assurance, sans montrer ni crainte, ni embarras. Alors le tyran de Samos (car c'étoit Polycrate lui-même) se fait connaître au jeune berger, et lui propose de le suivre dans sa capitale, où il se chargeroit du soin de le faire étudier, et de l'envoyer ensuite finir ses études à Memphis, ou dans Athènes. Nycias hésita long-temps sur cette proposition ; il brûloit d'acquérir des connoissances, mais la liberté lui étoit encore plus chère que la science. Polycrate promit de la lui conserver, et Nycias accepta à ces conditions. Dès qu'il fut à Samos, il se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie et des autres sciences. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de quatre ans, Polycrate le fit voyager en Chaldée, en Egypte et dans la Grèce. A son retour, il le nomma son astronome, le logea dans son palais et lui assigna un traitement très-honorable. Mais ni l'air de la cour, ni la mollesse et l'attrait du luxe n'altérèrent les mœurs de ce philosophe rustique : sa frugalité fut toujours la même. Une planche lui servoit de lit. Il n'avoit point d'heure fixe pour ses repas ; il mangeoit, en se promenant, du fromage, du lait, des légumes ; il ne put s'accoutumer à la viande. Mais voici quel étoit Polycrate. La na-

ture l'avoit doué de grands talens et d'une ambition excessive. Il séduisit ses deux frères et conspira avec eux contre sa patrie. Le jour de la fête de Junon, à la tête des conjurés, ils tombèrent sur les Samiens assemblés autour du temple de la déesse, en massacrèrent un grand nombre, dispersèrent le reste, et s'emparèrent de la citadelle. Les trois frères se partagèrent ensuite le gouvernement de l'île : mais Polycrate se défit bientôt de tous les deux. L'un fut puni de mort, et l'autre condamné à l'exil.

» Ce tyran gouverna les Samiens avec beaucoup d'adresse et de politique, s'assura d'abord des troupes, toujours vendues au despote qui les paie. Il amusa le peuple par des fêtes et des spectacles. Il s'empara des revenus de l'état, sans respecter même les propriétés. Le mensonge à la bouche, il parloit de probité : il vantoit au peuple sa liberté en le chargeant de chaînes, le corrompoit et l'avilissoit en préconisant la vertu.

» Cependant Polycrate avoit des qualités brillantes : il cultivoit les lettres et les arts, et les protégeoit autant par goût que par ostentation ; il rechercha les grands hommes et leurs productions : les ouvrages de génie trouvoient un asile dans sa bibliothèque. Pythagore, Anacréon, ensuite Nycias, séduits par les grâces de son esprit, lui pardonnèrent sa ty-

rannie, et logèrent la philosophie dans son palais.

» Ce tyran, qui aimoit beaucoup la conversation de son philosophe des bois, c'est ainsi qu'il appeloit Nycias, un jour se félicitoit avec lui de sa prospérité, de la faveur constante des dieux. Nycias lui représenta que c'étoit un motif de redouter les caprices de la fortune, qui exigeoit tôt ou tard un tribut de tous les hommes, et il lui conseilla de se procurer spontanément quelque malheur pour contenter cette maligne déesse. Ce prince le crut. Il estimoit infiniment une émeraude attachée à son anneau, sur-tout à cause de la réputation et de l'habileté de l'artiste qui l'avoit gravée. Il alla se promener sur une galère, et jeta cette bague dans la mer. Peu de jours après, des pêcheurs prirent un poisson d'une grosseur extraordinaire, et le portèrent aux cuisines du prince. On trouva cette même émeraude; Polycrate transporté de joie et de surprise, s'écria : — « Je suis l'enfant gâté de la fortune; elle veut m'exempter de la loi générale ». Mais le sage Nycias, loin de se réjouir de cette espèce de prodige, commença à trembler sur la destinée de ce prince; il songea à réaliser ses économies, et les fit passer à Memphis, où il projetoit de se retirer en cas de naufrage.

» L'événement justifia sa prévoyance. Six

mois après, Orétès, l'un des Satrapes de Cambyse, qui commandoit à Sardes, voulant s'emparer de l'île de Samos, fit dire à Polycrate, que, mécontent du gouvernement, il désiroit se retirer auprès de lui avec ses trésors, se proposant de lui en céder la moitié, s'il lui accordoit un asile; il l'invitoit à venir le voir pour en conférer ensemble. L'appât de l'or tenta l'avarice de Polycrate; mais, trop habile pour être sans méfiance, il envoya un député à Orétès, qui avoit ordre de tout observer, et de chercher à pénétrer l'ame du satrape qui, aussi rusé que le tyran, fit embarquer devant ce député des tonnes qu'il disoit renfermer ses richesses; mais elles ne contenoient qu'une vile matière, dont une couche d'or couvroit la superficie (*a*). Le député, trompé, rassura Polycrate. Il s'embarqua malgré les prières de sa fille, à qui il dit, dans un mouvement de vivacité, que s'il revenoit sain et sauf, il ne la marieroit pas. — « Je souhaite, répondit-elle, que vos menaces aient leur effet; et j'aime mieux rester toujours vierge, que d'être privée de mon père ». Dès que le cruel Orétès l'eut en sa puissance, il le fit arrêter et mettre en

(*a*) Annibal se servit d'une pareille ruse pour tromper l'avidité des Gortiniens. Il remplit de plomb des amphores, en fit couvrir la superficie d'or et d'argent, et les déposa dans le temple de Diane.

croix. Ainsi, ce prince, fameux par sa fortune et ses talens, termina, par un honteux supplice, une vie comblée de prospérités.

» A la nouvelle de cette horrible catastrophe, Nycias partit de Samos, et se rendit à Memphis, ville superbe, qui a près de vingt-une stades de circonférence, et qui renferme les plus beaux édifices. Nycias y vécut en sage, retiré dans son cabinet, tout entier à l'astronomie et à la géométrie, qui florissoient alors dans cette capitale. Ses connoissances et ses découvertes en astronomie lui firent une grande réputation. Il détermina les différentes hauteurs du pôle par l'ombre du soleil : il vit que, plus on avançoit vers le nord, plus ces ombres, mesurées le même jour, augmentoient en longueur. Il en conclut que la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon étoit devenue plus petite, et que l'observateur situé vers le nord, n'étoit pas sur le même plan que celui situé vers le midi; par conséquent que la terre étoit arrondie. Il s'assura encore plus de sa courbure et de sa rondeur par les éclipses de lune, vu qu'alors l'ombre de la terre paroît toujours ronde; et par la marche des vaisseaux, qui ne disparoissent que peu à peu. Il calcula que Vénus revenoit en conjonction avec le soleil, tous les dix neuf mois, et qu'étant alors à sa plus grande proximité de la terre, elle brilloit,

soir et matin, d'un éclat extraordinaire, trente-six jours avant, et trente-six jours après la conjonction.

» A l'approche du solstice d'été, il fit un voyage à Syène, ville située verticalement sous le tropique du cancer, pour voir le fameux puits, sur lequel le soleil passe perpendiculairement le jour du solstice. En effet, ce jour-là à midi, il vit l'image toute entière de cet astre au fond de l'eau, et nulle trace d'ombre dans la ville, ce qui lui confirma sa position directe sous le tropique. Cependant ce philosophe agreste qui, jusqu'alors couvert de l'égide de Minerve, avoit repoussé les traits de l'amour et de la beauté, céda enfin à leur puissance. Une après-dînée, il se promenoit dans la campagne, occupé du lever des Pléïades ou de Jupiter, lorsque des chants et des voix de femmes rappelèrent son esprit sur la terre : il regarde; il voit non loin de lui des jeunes filles qui lavoient des robes sur un des petits canaux du Nil. Il s'arrête pour les écouter; elles s'en aperçurent; et, soit timidité ou malice, les chants cessèrent. D'abord toutes ces filles lui parurent autant de nymphes charmantes; mais de près, il n'en distingua qu'une seule : c'étoit Galathée au milieu des Néréides; de longs cils, de grands yeux noirs, chargés de cette humidité qui donne au regard une expression si voluptueuse; des

cheveux superbes, et une taille moyenne, mais légère et svelte, tel étoit le portrait de celle qui devoit ouvrir le cœur de Nycias à l'amour. L'impression fut d'autant plus vive, qu'en général les Egyptiennes n'ont pas reçu le don de la beauté (22). Il lui adressa la parole, et fut satisfait de ses réponses. Elle lui dit qu'elle ne lavoit que les robes de son père et les siennes; qu'ils demeuroient dans le voisinage; qu'elle avoit fini et qu'elle le conduiroit chez son père, si cela pouvoit lui être agréable. Nycias, qui connoissoit son Homère, se rappela soudain la princesse Nausicaa, qui lavoit les robes d'Alcinoüs. Son imagination transforma celle-ci en fille de roi, ou en nymphe de la cour de Diane. Il accepta la proposition, et aida même l'aimable blanchisseuse à porter une partie de son fardeau. Il lui demanda si elle étoit mariée? « Non: il est vrai que j'ai quinze ans, mais rien ne presse: cependant ma sœur aînée s'est mariée à l'âge de douze ans, et ma cousine, dont la noce s'est faite il y a huit jours, atteignoit à peine sa onzième année ». Elle lui apprit ensuite qu'elle se nommoit Déiphile, et son père Bocchoris. Ils le trouvèrent dans un petit jardin orné de sycomores et de palmiers. Cet Égyptien, au nom de Nycias, déjà fameux dans l'Egypte, se félicita beaucoup de la visite de ce grand astronome. Il étoit un des plus zé-

les adorateurs d'Apis et d'Anubis ; il avoit une profonde vénération pour les crocodiles, les chats, les ibis. Il fit voir à Nycias un coin de terre de son jardin, consacré à ses chats. « Je les nourris, lui dit-il, avec du pain émietté dans du lait; quelquefois je leur donne du poisson du Nil ». Ensuite, il lui parla du grand Osiris, de son frère Typhon. Nycias l'interrompit souvent pour adresser la parole à Déiphile. Cependant Bocchoris le pria à souper pour le lendemain. « Je vous donnerai, dit-il, du cochon; car c'est demain pleine lune, et vous savez que c'est le seul jour où il nous soit permis d'en manger. Nycias passa une soirée charmante. Rentré chez lui, tous ses désirs, toutes ses pensées se fixèrent sur l'aimable Egyptienne. Il auroit volontiers abandonné Vénus, Mars, la grande et la petite Ourse, pour passer la nuit à contempler le phénomène qu'il avoit découvert sur la terre. Cette situation, nouvelle pour lui, le priva du sommeil. Comme il ignoroit l'art de manier ces traits fins et délicats qui pénètrent le cœur des belles, il ne vit pour son amour d'autre asile que le mariage. Mais un philosophe, un astronome, encore à moitié sauvage, devoit-il courber sa tête sous un joug aussi pesant, lui sur-tout qui, jusqu'à cette époque, avoit vécu dans une indépendance absolue? Ces réflexions l'agitoient; les plaisirs, les

douceurs de l'hymen d'un côté; ses soucis, ses chaînes de l'autre.

» Dans cette anxiété, il sortit pour aller promener son inquiétude dans la campagne et méditer le parti auquel il s'attacheroit. Il rencontra un de ses amis qui, sans lever l'étendard de la philosophie, avoit un jugement sain et un esprit juste. Il lui confia son amour et ses irrésolutions, et lui demanda son opinion sur le mariage. « Si vous entrepreniez, lui dit-il, un voyage un peu long, aimeriez-vous mieux être seul ou accompagné d'un ami? — Belle demande! rien de si triste que de voyager seul! Si l'on court quelque danger, si l'on essuie des peines, des travaux, ils sont adoucis par la présence d'un ami; si, au lever d'un beau jour, en respirant l'air pur et frais du matin, on traverse une belle campagne, une vallée agréable, on double son plaisir en le communiquant. — Eh bien, mon cher, voilà la solution de votre problème! La vie est une route pénible et tortueuse, hérissée de rochers, couvertes de landes, où se trouvent, par-ci, par-là, quelques vallons fertiles et rians. Il faut traverser ce chemin pour arriver au terme. Une compagne partage avec nous les plaisirs et les travaux du voyage». Dans ce moment ils virent un homme et une femme qui se disputoient avec chaleur: l'homme, usant du droit du plus fort, battit

son

son antagoniste. Ils coururent à son secours, et demandèrent au paysan la cause d'une colère si brutale? « C'est ma femme, dit-il, que je veux corriger ! elle est méchante, capricieuse, fainéante, emportée, turbulente, tracassière; enfin je suis las de la supporter ». La femme, interrogée à son tour, répondit avec la même aigreur, « que son mari étoit jaloux, brutal, ivrogne, avare, et qu'elle ne pouvoit plus vivre avec lui ». L'ami de Nycias leur proposa de se séparer à l'amiable; à quoi l'un et l'autre consentit avec plaisir. Nycias dit alors à son ami : « Vous voyez qu'il vaut encore mieux voyager seul que de prendre une compagne pour se quereller et se battre en chemin. — Attendez à demain pour asseoir votre jugement ». Nycias passa la nuit toujours agité, toujours indécis entre l'amour et la philosophie. Dès son lever, il courut chez son ami. Il y trouva le paysan qui le supplioit d'engager sa femme à revenir auprès de lui, protestant qu'il l'aimoit malgré ses défauts, et qu'il ne vouloit pas vivre solitaire comme un hibou. L'ami de Nycias envoya aussitôt chercher la femme, et lui demanda, le mari écoutant sans être vu, si elle persistoit dans son projet de séparation? A cette question, elle pleura, avoua qu'elle avoit passé une mauvaise nuit; et bien que son mari eût des défauts et des torts, elle ne pouvoit sup-

porter son absence. A cet aveu, le mari paroît, l'embrasse, et les deux époux s'en retournent pleins de joie et de tendresse. « Eh bien, que pensez-vous maintenant, dit l'Egyptien à Nycias, de l'hymen et de ses orages? — Qu'il ressemble au climat de la Grèce, qui a des brouillards, des nuages, des tempêtes, mais des jours sereins qui en rendent le séjour agréable..... Me voilà décidé, j'épouse Déiphile ». Il se rendit aussitôt chez Bocchoris; c'étoit le jour de la pleine lune. On mangea le cochon sous des palmiers. Après le souper, Bocchoris et Nycias se promenant dans le jardin, Bocchoris lui demanda s'il avoit passé la nuit à contempler les astres? — « Non, dit-il; j'ai été occupé de votre aimable fille. Je me suis promené avec elle sur les bords du Nil; et à mon réveil, j'ai cru qu'après une promenade nocturne et solitaire avec une jeune personne, je ne pouvois me dispenser de vous la demander en mariage ». Bocchoris y consentit avec joie. — « Mais il me faut l'aveu de la charmante Déiphile, lui dit le philosophe. — Je ne doute pas que vous ne l'obteniez; la voilà qui rêve; allez vous expliquer avec elle ». Nycias l'aborda; ils gardèrent d'abord le silence. Cet astronome, très-neuf dans cette carrière, ne savoit par où débuter. Enfin il s'enhardit: « Je n'entends rien au langage d'amour; mais au premier coup-d'œil, vous

avez troublé ma raison. Le lever du plus beau soleil, l'aspect brillant du printemps, l'éclat de l'étoile de Vénus, ne m'ont jamais fait une impression aussi vive, aussi douce que la vue de vos jeunes attraits. Depuis ce jour, votre image est empreinte dans mon cœur, comme la douceur et la sensibilité sont empreintes dans vos regards. Étonné de cette situation, j'ai vu que je vous aimois; ou tous les calculs sont faux, ou votre possession doit faire le bonheur de ma vie : j'ai déjà l'agrément de votre père, mais il est nul sans le vôtre. Parlez; si votre cœur me rejette, je renonce à l'amour, et retourne vers les astres; si je vous plais, prononcez mon bonheur avant que la lune qui se lève soit au-dessus de l'horizon ». Déiphile réfléchit un instant; ensuite, s'éloignant de quelques pas, elle lui dit : « Je vais vous faire ma réponse ». Alors, avec une baguette, elle traça des mots sur le sable, après quoi elle s'enfuit. Nycias s'approcha, et lut avec une joie extrême : « Oui, le sage et savant Nycias me plaît ».

» Il se retira le plus heureux des hommes; mais, dans la nuit, il fut attaqué d'une violente indigestion. Pour complaire à Bocchoris et à l'aimable Déiphile, il avoit mangé du cochon, lui qui s'abstenoit toujours de viande. Il eut des coliques, des maux de tête et la fièvre. Aussitôt il

fut entouré de trois médecins; il n'en vouloit qu'un seul; mais on lui fit entendre qu'il en falloit absolument trois, un pour le traiter de la colique, l'autre du mal de tête, et le troisième de la fièvre; que c'étoit l'usage en Egypte, où un médecin ne pouvoit s'attacher qu'à la connoissance d'une seule maladie. Chacun de ces Esculapes ordonna ses remèdes. Nycias se conduisit à sa guise, et guérit (*a*).

» Il retourna aussitôt auprès de Déiphile, pressa son mariage, qui fut arrêté pour le second jour de la nouvelle lune. Nycias l'attendit avec toute l'impatience d'un amant qui voit le terme devant lui. Mais un événement désastreux recula son bonheur. Le jour fixé pour l'hymen, Nycias, radieux comme Titon rajeuni par l'Aurore, arriva chez son beau-père. Le deuil et la consternation étoient dans la maison. Bocchoris, et sa fille se rasoient les sourcils, poussoient des gémissemens, des cris lamentables, se frappoient la poitrine. Nycias, alarmé, demanda la cause de cette vive douleur. On lui dit qu'un des chats de la maison venoit de mourir d'une mort imprévue. On connoît la vénération des Egyptiens pour cet animal. Ny-

(*a*) Les médecins étoient du collége des prêtres. Ils étoient obligés de suivre les règles qui leur étoient prescrites; s'ils s'en écartoient, ils répondoient sur leur tête de la vie du malade.

cias s'affligea avec sa nouvelle famille. Cependant on enveloppa le défunt dans un linge, et on l'envoya aux Tarichées, qui devoient l'embaumer et l'enterrer ensuite dans les monumens sacrés.

» Il fallut attendre la fin du deuil pour célébrer la noce. Enfin, le temps que rien n'arrête, amena cet heureux jour. Bocchoris donna un grand festin. Au milieu du repas, lorsque la joie animoit tous les convives, on apporta, selon l'usage, un cercueil avec une figure en bois, représentant un mort. Le porteur de cette figure la montra tour-à-tour à chaque convive, en lui disant: *Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort: buvez donc maintenant, et vous divertissez.*

» Cet usage n'est point une vaine cérémonie; il renferme un conseil très-philosophique: qu'il ne faut pas seulement profiter de la brièveté de la vie pour en goûter les douceurs, mais conserver cette cordialité, cette union qui en font le charme, et ne chercher son bonheur particulier que dans la félicité commune.

---

## CHAPITRE X.

*Suite de l'Histoire de Nycias. De l'initiation en Egypte. Histoire d'Orphée.*

## IIe. SOIRÉE.

» NYCIAS trouva sa femme nourrie dans la superstition, et chargée d'amulettes et de talismans. Sa philosophie, bien supérieure à ces préjugés populaires, la débarrassa de tous ces hochets : il lui fit entendre que c'étoit par des mœurs pures, par la bienfaisance, par le respect pour les dieux, qu'on peut s'élever au-dessus de la crainte et des terreurs vulgaires, et mériter l'indulgence de la divinité. Leur vie fut long-temps douce et paisible : il est vrai que Nycias ne trouva point dans sa femme les lumieres et les connoissances qui eussent établi plus de rapport entr'eux, et rendu leur union plus intéressante; mais en véritable philosophe, il eut pour elle l'indulgence que l'on doit à l'ignorance modeste et à la foiblesse, sur-tout quand ce sommeil de l'esprit est suppléé par les qualités du cœur. Cependant elle pressoit continuellement Nycias de se faire recevoir au

nombre des initiés, comme un moyen assuré de gloire et de bonheur dans ce monde et après leur mort.

» Bocchoris, infatué des mêmes préjugés, initié lui-même, sollicitoit sans cesse son gendre de se soumettre à cet acte de religion qui lui donneroit un nouvel être. « Il faut du courage, lui disoit-il, pour subir cette épreuve; les préparations qu'on exigera de vous sont terribles et périlleuses, mais le danger n'est que dans l'imagination : osez le braver, et une palme glorieuse sera le prix de votre fermeté ». Nycias étoit un vrai sceptique; mais la curiosité, le désir de connoître des mystères si célèbres dans la Grèce, le décidèrent à tenter une aventure qui effrayoit la plupart des hommes. Je vous ai apporté le manuscrit où lui-même raconte les diverses épreuves de l'initiation. C'est ce manuscrit que j'ai eu avec bien de la peine, qui lui a coûté la vie.

» Avant de partir pour le temple de Memphis où se fait l'initiation, mon beau-père, disoit Nycias, me rappela les travaux, les dangers que j'allois essuyer, sur-tout si le courage me manquoit. Je lui répondis qus j'étois décidé, et qu'il pouvoit compter sur moi. Nous partîmes pour la pyramide, munis d'une lampe et de tout ce qu'il falloit pour la rallumer : nous y arrivâmes à la nuit. Nous montâmes seize mar-

ches de la pyramide, et nous trouvâmes une fenêtre de trois pieds carrés : là, s'ouvroit une allée où nous ne pûmes pénétrer qu'en rampant. Je marchai le premier, la lampe allumée à la main : après beaucoup de détours, nous parvînmes à un puits fort large : j'y plongeai mes regards, à la foible lueur de ma lampe : je ne vis qu'un abîme et une nuit profonde. Son aspect glaçoit d'épouvante, et arrêtoit souvent l'audace de l'aspirant. Bocchoris, pour deviner ma contenance, me regarda quelque temps sans mot dire : lorsqu'il vit qu'elle étoit ferme, il prit la lampe, la mit sur sa tête, passa une jambe dans le puits, posa le pied sur un échelon de fer que l'ombre me cachoit, entra tout entier dans l'ouverture, descendit, sans parler, un second échelon, ensuite un autre. Je le suivois. Parvenu au soixantième échelon, nous trouvâmes une fenêtre qui conduisoit dans un chemin creusé dans le roc, et qui descendoit en ligne spirale l'espace de cent vingt-quatre pieds. Nous le prîmes, et arrivâmes à une porte grillée, à deux battans d'airain : nous l'ouvrîmes sans effort et sans bruit ; mais les battans, en se refermant, rendirent un son éclatant qui se propagea dans tout l'édifice. Nous étions alors au fond du puits, à cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis cette porte, il y en avoit une autre fermée d'une

grille dormante, dont les barreaux étoient de fer. A travers ces barreaux, j'aperçus, à perte de vue, une allée bordée, à gauche, d'une longue suite d'arcades éclairées par quantité de lampes et de torches : j'entendis une musique harmonieuse, mêlée de voix d'hommes et de femmes. « Cette allée, me dit Bocchoris, passe au-dessous des autres pyramides qui servent de tombeaux, et les arcades conduisent à un temple souterrain, où les prêtres et les prêtresses dont vous entendez la voix, font toutes les nuits des sacrifices et des cérémonies que je ne puis encore vous révéler. Mais il est temps de nous reposer, de réfléchir sur votre projet». Nous nous assîmes sur un banc de pierre. Je considérai alors la grandeur et la magnificence de ces vastes souterrains, impénétrables à la foule des humains, excepté aux prêtres et aux initiés. Je demandai à Bocchoris si c'étoit l'ouvrage des hommes ou des dieux ? — « C'est celui de nos rois ; mais il a été arrosé des sueurs et du sang de leurs sujets. Que d'hommes ont péri en élevant ces masses énormes » ! Après quelques momens de repos, Bocchoris me dit: « Choisissez. Voilà la porte du nord par laquelle nous sommes entrés, et celle de l'orient qui mène dans une route parallèle aux arcades, qui sont encore fermées pour vous. — Marchons, lui dis-je » ; et j'entrai dans un chemin

de six pieds de large. Je lus, en passant, sur le fronton de l'une des arcades, cette inscription gravée en caractères noirs, sur un marbre très-blanc : *Tout mortel qui marchera seul et sans frayeur dans cette enceinte ténébreuse, reverra la lumière, sera purifié par le feu, l'air et l'eau, et sera initié dans les mystères sacrés de la déesse Isis.*

» Ici Bocchoris me prévint qu'il lui étoit défendu de m'accompagner plus loin, que c'étoit le moment décisif, que je pouvois encore revenir sur mes pas. Je lui répondis que j'aurois la même intrépidité que tant d'autres. Je pris alors la lampe, et lui fis mes adieux. Il m'embrassa, en m'invitant de joindre l'adresse à la fermeté. Cependant, à mon insu, il me suivit de loin ; c'étoit la règle, parce que, dans le cas où l'aspirant se trouvoit mal, ou manquoit de courage, son guide le ramenoit dehors, lui ordonnoit le silence sur cette aventure, et lui défendoit, au nom d'Isis, de se présenter désormais à aucun des douze temples de l'Égypte. Je marchai, à la lueur de ma lampe, dans une route de plus de trois stades. La nuit, le silence, la terreur m'environnoient. A chaque pas je croyois voir des spectres : j'approchois, et ils se dissipoient. Je trouvai enfin une porte de fer devant laquelle étoient trois hommes qui paroissoient gigantesques, armés d'un casque

chargé de la tête d'Anubis (*a*). Je m'arrêtai en frissonnant ; mais, bientôt rassuré, je fixe mes regards sur eux. Alors l'un des trois me dit : « Tu peux encore retourner ; mais tu es perdu, si, en poursuivant ta route, tu recules ou tournes la tête ». J'avançai sans répondre ; ils m'ouvrirent le passage. Ici Bocchoris m'abandonna tout-à-fait, comme il m'a dit depuis. En avançant, je vis, à l'extrémité du chemin, des flammes vives et ondoyantes. Je me hâte, et j'arrive à une chambre de cent pieds de haut et de large. Elle étoit intérieurement entourée d'arbres enflammés, enveloppés de branches de baume arabique, d'épine d'Egypte et de tamarin. La fumée s'échappoit par de longs tuyaux. Cette chambre ressembloit à une fournaise ardente. Je vis à terre, dans l'espace que laissoient les arbres, une grille de fer rougie au feu, qui, faite en losange, ne laissoit qu'une place nécessaire pour poser le pied ; c'étoit le seul passage. Je n'hésite pas : je place un pied dans un de ces intervalles, ensuite un autre ; j'avance ainsi deux pas, timide et chancelant (*b*). Sorti sain et sauf de cette épreuve, je trouvai devant moi un fleuve qui rouloit ses

(*a*) Ces trois hommes ont fait imaginer à Orphée les trois têtes de Cerbère.

(*b*) La plupart des épreuves dont nous parlent nos histoires, ne sont autre chose que celles-là.

eaux avec fracas; et ce bruit, accru de celui des flammes, redoubloit la terreur. Au-delà de ce fleuve, j'aperçus, sous une arcade, des marches qui se perdoient dans les ténèbres, et de chaque côté deux balustrades de fer qui les accompagnoient. Je vis bien que c'étoit le chemin qu'il me falloit prendre. De crainte que la lumière affoiblie du bûcher ne cessât de m'éclairer, je rallumai ma lampe, que la raréfaction de l'air avait éteinte au milieu des flammes. Je me dépouillai de mes habits, que j'attachai sur ma tête avec ma ceinture, et je traversai la rivière à la nage, tenant toujours ma lampe à la main. Promptement rhabillé, je montai les marches de l'arcade, et me trouvai sur un palier de six pieds de long et de trois de large. Le plancher étoit mobile; les murs d'airain servoient d'appui aux moyeux de deux grandes roues de même matière, l'une à droite, l'autre à gauche. La partie supérieure de ces roues étoit chargée de grosses chaînes. Je voyois, sur ma tête, trois grandes concavités ténébreuses; et devant moi, une porte couverte de l'ivoire le plus blanc: j'essayai plusieurs fois de l'ouvrir, mais vainement; j'étois fort embarrassé.

» Enfin, j'aperçois au haut de la porte deux anneaux très-brillans. J'y porte les mains pour voir si, en les tirant, la porte s'ouvriroit; c'étoit la dernière épreuve, mais la plus terrible.

Au

Au premier mouvement des anneaux, les roues tournèrent avec un bruit terrible : je croyois entendre les mugissemens des enfers, ou le fracas des mondes qui s'écrouloient. Frappé de terreur, je demeure immobile et glacé ; bientôt je me sens vivement secoué par des oscillations du plancher qui s'élevoit, et un vent impétueux occasionné par la rapidité du mouvement des roues. Je me rappelle toute ma fermeté ; je m'attache fortement aux anneaux. Ma lampe glisse et s'éteint : je reste dans une nuit profonde, suspendu aux anneaux. Le bruit étoit toujours plus horrible. Je craignois que tout cet édifice dissous ne m'écrasât sous ses ruines. Enfin, peu à peu le bruit s'apaisa : je sentis que je descendois ; et lorsque la porte eut repris sa première position, les deux battans s'ouvrirent, et me découvrirent un lieu éclairé d'une immense quantité de lumières.

» J'y arrivai au lever du soleil ; j'aperçus le bœuf Apis à travers les barreaux de son étable, et je reconnus avec surprise que je sortois de dessous le piédestal de la triple statue d'Osiris, d'Iisis et d'Horus. Là, je fus reçu par les prêtres qui formoient deux haies derrière le sanctuaire. Ils avoient la tête rase, excepté quelques-uns qui portoient des bonnets semés d'un grand nombre d'yeux. J'appris que c'étoient les prêtres d'Osiris, dieu du soleil ; ces yeux repré-

sentent les rayons que darde cet astre lumineux.

» Je voyois des jeunes prêtres qui n'avoient d'autre habillement qu'un caleçon qui ne passoit pas le genou ; ces prêtres sont d'un rang inférieur : les caleçons de ceux d'un ordre plus élevé descendoient jusqu'aux pieds. Les ceintures de ces caleçons étoient ornées de caractères hiéroglyphiques. L'habit des prêtres d'un rang supérieur, étroitement serré, alloit jusqu'aux pieds ; celui des grands-prêtres et des prophètes étoit fort ample, et les couvroit jusqu'aux mains.

» Tous les prêtres avoient, comme leurs dieux, des colliers différens, suivant la diversité de leurs grades.

» Lorsque je me vis au milieu d'eux, je commençai à respirer. Je me jetai aux pieds du grand-prêtre, qui m'embrassa et me félicita sur mon courage et mon heureux succès. Il me présenta une coupe pleine d'eau en me disant : « C'est un breuvage du Léthé, qui vous fera oublier toutes les fausses maximes du monde ». Ensuite il m'ordonna de me prosterner devant la triple statue, et il prononça sur moi, en appuyant sa main sur ma tête, cette prière d'usage : « O grande déesse des Égyptiens ! éclaire de tes lumières celui qui a surmonté tant de périls et de travaux, et rends-le victorieux dans les épreuves de l'ame, afin qu'il mérite d'être admis à tes mystères ». Tous les

prêtres répétèrent les mêmes paroles, en se frappant la poitrine ; après quoi nous nous relevâmes ; et le grand-prêtre me fit boire de l'eau de Mnémosyne, qui me rappelleroit, disoit-il, les leçons de sagesse que j'allois recevoir. Ces cérémonies furent suivies d'une musique harmonieuse ; de jeunes prêtres chantèrent des hymnes en l'honneur d'Isis ; et les chants finis, je fus conduit dans un appartement, d'où je ne devois sortir qu'après mon initiation.

» J'ai su depuis que si, après avoir passé la petite porte, pressé par la peur, j'étois revenu sur mes pas, les trois hommes, qui étoient des officiers du second ordre, m'auroient saisi et mené dans les temples souterrains, où j'aurois été enfermé pour le reste de ma vie. On ne veut pas que les aspirans puissent révéler la nature des épreuves.

» On traitoit de même ceux qui s'arrêtoient au bord du fleuve : s'ils couroient quelque risque, s'ils se trouvoient mal, les officiers alloient à leurs secours, mais on les enfermoit aussi. D'ailleurs, leur prison n'étoit pas austère : on les faisoit, avec leur consentement, officiers du second ordre dans les temples souterrains, et ils pouvoient épouser les filles de ces officiers (25). Mais on les obligeoit d'écrire ce billet à leurs parens : « Les dieux justes et

miséricordieux ont puni notre témérité. Recevez nos adieux éternels : nous sommes pour jamais séparés du monde ; mais notre retraite est douce et tranquille. Craignez et respectez les dieux ». Alors, ils passoient pour morts, et ils ne parloient plus à aucun profane. A l'égard de la dernière des épreuves, elle offroit véritablement l'image de la mort. Le fracas des roues avertissoit les prêtres qui attendoient l'aspirant dans le sanctuaire. Alors ils couvroient toutes les ouvertures ; et le peuple, s'il y en avoit dans le temple, croyoit que c'étoit le tonnerre qui annonçoit aux prêtres la présence prochaine des dieux. Ce fut cette dernière épreuve qu'Orphée n'osa tenter, son courage lui faillit ; cependant on lui accorda l'initiation en faveur de sa tendresse et du charme de sa lyre ». Je priai alors Eudoxe de nous raconter cette partie de l'histoire de cet homme, si célèbre par ses amours et ses talens qui embrassoient la poésie, la musique et la philosophie. — « Je vais vous obéir. Vous apprendrez avec surprise, que nos historiens grecs, peu fidèles ou mal instruits, nous ont trompés sur la cause de la mort d'Eurydice. Ils prétendent que cette nymphe, fuyant Aristée qui la poursuivoit, fut piquée par un serpent, et qu'elle mourut de cette piqûre. Vous allez voir qu'Aristée n'est point coupable de cette mort,

et n'en fut pas puni par la perte de ses abeilles. Vous verrez également ce qui a donné lieu à la fable de la descente d'Orphée aux enfers, qui n'est due qu'à l'imagination de nos poètes.

» Ce fameux Grec, qui passoit pour fils d'Apollon, parce qu'il avoit reçu de lui le don brillant des vers et de la lyre, avoit épousé, en Thessalie, la belle Eurydice, aussi célèbre par son amour pour son mari que par sa beauté. Quelque temps après son mariage, Orphée, avide de science, entendant parler tous les jours des connoissances profondes des prêtres de l'Egypte, de leurs mystères étonnans, conçut le dessein d'aller se faire initier, persuadé qu'il enrichiroit sa poésie de nouvelles notions de morale et de vertu. Il confia son projet à sa femme, qui voulut absolument le suivre. Ils débarquèrent au port de Canope, et de là, par un canal, arrivèrent à Memphis. Comme le jour finissoit, ils s'arrêtèrent, hors de la ville, dans une hôtellerie. En y allant, Eurydice avoit senti une blessure légère au talon, et n'y avoit donné aucune attention. Mais à peine rendue dans sa chambre, elle tomba dans un grand assoupissement, et dit à son mari qu'elle avoit besoin de repos. Au bout d'une demi-heure, il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente : il s'approche, il voit son visage enflé et livide. Il veut l'éveiller, elle reste assoupie.

Effrayé, il appelle son hôte à grands cris. Celui-ci eut à peine jeté un coup-d'œil sur la malade, qu'il dit à Orphée : « Votre femme a été piquée par une bête venimeuse ; il n'y a plus de remède. On auroit dû vous prévenir qu'il ne faut point marcher en Egypte, sans être muni d'un baume spécifique, infaillible pour la guérison; mais un délai de quelques minutes rend le mal incurable. — Ah ! s'écria Orphée, j'avois ce baume, mais l'infortunée Eurydice ne m'a point averti de son malheur »! Elle mourut bientôt ; et, comme Orphée étoit inconnu, elle fut portée sans pompe dans les catacombes des momies, tombeau des étrangers qui sont hors de la ville. On voit à leur entrée le lac Achérusia, sur le bord duquel on juge les Egyptiens morts ; mais les étrangers n'étoient ni jugés, ni embaumés. Cependant Orphée, allant tous les jours aux environs des catacombes, pleurer sa chère Eurydice, entendit dire à des Egyptiens qu'il y avoit une communication souterraine entre les catacombes et les pyramides; que les ames des morts se promenoient dans cet espace, et que ceux qui avoient eu le courage d'y pénétrer, avoient entendu les voix et les chants des ombres heureuses. Orphée, à ce récit, s'abandonnant à la douce illusion de revoir l'ombre de sa chère Eurydice, et peut-être de la ramener au séjour de la lumière, prit

une lampe, et sa lyre oisive depuis long temps, et, à la nuit, il entra dans ces voûtes sombres qu'il fit retentir du nom d'Eurydice. Après des détours effrayans, il trouva le puits et y descendit.

» Alors il entendit, à travers la grille dormante, une musique mélodieuse; et parmi la voix de plusieurs femmes, il crut distinguer celle d'Eurydice : il tressaillit ; il appelle jusqu'à trois fois Eurydice, sa chère Eurydice ! reprend sa lyre et lui fait répéter ses chants de douleur : il cesse, prête une oreille attentive ; hélas ! il n'entend plus rien. Il lut l'inscription de l'arcade, et comprit qu'il étoit dans la route de l'initiation, l'objet de son voyage ; il crut qu'elle le conduiroit au séjour des ames bienheureuses. Ainsi, animé par l'amour et par le désir d'être initié, il subit courageusement les épreuves du feu et de l'eau : mais au bruit des roues, aux secousses du pont-levis, au lieu de s'attacher aux anneaux, il recula jusque sur les marches de l'arcade. Il reconnut sa faute : aussi, dès qu'il aperçut la porte du piédestal ouverte, il prit sa lyre, et, résolu à la mort, il s'avança vers le sanctuaire, en chantant des vers remplis du nom des dieux et d'Eurydice, et s'accompagnant de sa lyre, d'une manière si mélodieuse, si tendre, qu'il ravit tous les prêtres au milieu desquels il étoit. Lorsqu'il

eut fini de chanter, il se mit à genoux pour écouter sa sentence. Le grand-prêtre le fit relever, et lui dit : « Vous ne pouvez être que le fameux Orphée; nous voyons par vos chants et la sublimité de vos accords, que vous aimez les dieux et qu'ils vous chérissent. Isis, notre déesse, vous pardonne, en faveur de votre piété, votre foiblesse, à la dernière de vos épreuves ; mais, en réparation de votre faute, elle exige que vous portiez son culte dans la Grèce ». Orphée ne répondit que par des larmes de reconnoissance et de joie, et le grand-prêtre lui promit de l'admettre au nombre des initiés, après qu'il auroit passé par les dernières épreuves (24).

» On dit que le tombeau de ce favori des Muses, qui a enseigné aux hommes les cérémonies de la religion, est en Thrace, et que les rossignols qui ont leurs nids autour de ce tombeau, chantent avec plus de force et de mélodie ».

# CHAPITRE XI.

## *Suite de l'Initiation. Mort et Jugement de Bocchoris.*

### IIIe ET DERNIÈRE SOIRÉE.

» EUDOXE, le lendemain, recommença à lire sa narration. « On me laissa reposer vingt-quatre heures, disoit Nycias, mais avec défense de sortir de mon appartement. Le lendemain, les prêtres vinrent m'avertir que j'allois commencer un jeûne de quatre-vingt-un jours pendant lequel je ne boirois que de l'eau. Les deux premiers mois, j'avois du pain à discrétion et des fruits crus et séchés au soleil. Les douze jours suivans, j'eus la même quantité de pain, mais seulement trois onces de fruits. Les neuf derniers jours, le jeûne fut très-rigoureux : dix huit onces de pain étoient ma seule nourriture. Les soixante-douze premiers jours, je faisois mes repas seul et à l'heure que je voulois; mon sommeil n'étoit que de six heures, sur un lit découvert; mais à midi je

pouvois dormir une heure assis. Voilà pour ce qui regarde la purification du corps, et la première des trois parties de l'initiation. Les deux autres sont la purification de l'ame et la manifestation.

» La purification de l'ame consiste dans l'instruction et l'invocation : celle-ci se réduit à assiter une heure, matin et soir, aux sacrifice ; mais l'aspirant est placé de façon qu'il ne peut voir ni être vu. Dans l'instruction, on me parloit principalement des devoirs de ma condition. J'assistois à deux conférences par jour : dans celle du matin, un prêtre m'expliquoit, pendant une heure, la notion d'un dieu unique qui, par la seule pensée, donna le mouvement à la vie et à la matière; qui peut, à sa volonté, détruire le monde et ramener le chaos. Son immensité échappe à notre vue ; mais pour se prêter à notre foiblesse, il se montre à nos yeux sous l'image du soleil, sous celle des planètes : c'est lui qui, le printemps, sous le nom d'Isis, étend sur la terre le magnifique tapis des fleurs et de la verdure; sous celui de Cérès, il fait éclore les riches moissons : à sa voix le tonnerre gronde, éclate ; les vents, les tempêtes mugissent ou s'apaisent. Il reçoit nos vœux et nos encens sous le nom d'Osiris, de Jupiter ou de Mercure. On me parla ensuite des dieux subalternes, employés par le dieu su-

prême dans le gouvernement de l'univers; et de Typhon, et des mauvais Génies, perturbateurs de la nature. La conférence du soir est d'une heure et demie; on y traite la morale. L'aspirant a la liberté, pendant quarante-deux jours, d'entrer dans les cabinets des prêtres destinés aux instructions sacrées; car tout le collége s'occupe d'un seul aspirant, étudie ses mœurs et son caractère. Leurs femmes, appelées par honneur, les prêtresses, mais sans fonctions sacerdotales, logent dans la même enceinte: elles peuvent entrer chez leurs maris, mais non dans leurs cabinets, ni dans les pièces communes de la maison, excepté dans les corridors, lieux de passage. Il est défendu à l'aspirant de leur parler, et même de les saluer. Cette observance me paroissoit d'autant plus pénible, que ces prêtresses, la plupart douées d'une grande beauté, ne manquoient jamais de me faire, en passant, des révérences très-respectueuses, qu'il ne m'étoit pas permis de rendre par le moindre signe: c'est pour nous apprendre à braver les charmes du sexe, et à nous priver même des choses licites, lorsque le devoir l'exige.

» Le soir du quarante-deuxième jour, on m'avertit que j'allois entrer pendant dix-huit jours dans le silence le plus profond; que tout signe, même pour représenter ma pensée,

m'étoit défendu, excepté en cas de maladie, que j'indiquerois en mettant la main sur le cœur : alors l'aspirant étoit traité avec le plus grand soin par les prêtres – médecins ; mais après la guérison, il falloit qu'il recommençât la purification à quelqu'époque des trois mois prescrits qu'il fût tombé malade. On me donna des livres, des tablettes, et un stylet pour écrire ce que je voudrois. Cependant mes autres exercices furent les mêmes : il falloit seulement me rendre à mes deux conférences sans que l'on m'avertît. On avoit soin de m'éveiller le matin et l'après-midi. Les jardins m'étoient toujours ouverts ; mais je ne devois prendre garde à personne, ni hommes, ni femmes, et chacun en faisoit autant à mon égard. Le prêtre qui m'annonça ce silence de dix-huit jours, me dit qu'il me seroit imposé avec la plus grande rigidité, que jusqu'alors on me pardonneroit quelques légères inobservations, mais que la moindre violation des règles qu'on venoit de me prescrire, me coûteroit la liberté pour le reste de ma vie. Le lendemain après mon lever, je vis entrer trois prêtres avec un visage austère ; ils me reprochèrent les petites fautes que j'avois commises depuis le commencement de ma préparation ; que j'avois salué une femme d'un signe de tête, ce qui étoit vrai : ils me citèrent ensuite plusieurs actions de ma vie passée,

passée, entr'autres que je n'avois pas voulu laisser embaumer un chat qui étoit mort dans ma maison. Leurs reproches m'étonnèrent d'abord; mais depuis, ma surprise a cessé (25). Vers le soir du dernier jour du silence, les trois prêtres revinrent chez moi avec un visage serein : l'un d'eux me dit que j'allois être admis dans un corps que le mérite seul avoit formé, et qui occupoit la première place dans l'estime des hommes; que les droits de la naissance faisoient les prêtres, au lieu que les initiés participoient au sacerdoce par des vertus rigoureusement éprouvées. Il ajouta que le lendemain on me rendroit l'usage de la parole, et qu'on me donnoit douze jours pour recueillir, par écrit ou dans ma mémoire, ce que j'avois appris dans mes conférences ou dans mes lectures; qu'on régleroit les heures et la longueur de mes prières, selon ma piété et mon choix; que je pouvois désormais m'entretenir avec les prêtres et saluer leurs femmes, pourvu que je ne leur parlasse point.

» Le lendemain de ces douze jours, le grand-prêtre, suivi de plusieurs autres prêtres, vint dans ma chambre : « Mon fils, me dit-il, voici les trois questions auxquelles vous devez répondre dans neuf jours. Jusqu'alors toutes les conversations, toutes les lectures vous sont défendues; c'est aux dieux seuls que vous de-

mander les lumières dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ce temps dans le sanctuaire, derrière les statues des trois divinités, afin que la déesse Isis vous instruise dans vos songes même : on lui fera tous les jours un sacrifice avant l'ouverture des portes, pour la prier de verser la sagesse dans votre ame. D'ailleurs, vous pouvez aller méditer vos réponses dans le jardin ; et pour adoucir votre solitude, deux fois par jour vous mangerez avec nous, mais vous garderez le silence et le régime prescrit ». Ce régime étoit neuf onces de pain et un peu d'eau. En me rendant au temple, je m'aperçus qu'un vaste silence régnoit dans la maison : ce qui dura pendant neuf jours. Les prêtres, les prêtresses même se taisoient en ma présence, et loin de moi ne se parloient qu'à l'oreille. Auparavant ils se promenoient et causoient ensemble dans les jardins ; et pendant ces neuf jours, je n'y vis que les prêtres qui gardoient tour-à-tour le bœuf Apis : ce dieu paissoit majestueusement dans un parc enclavé au milieu du jardin. Comme on ne recevoit les gens de la ville que dans les salles extérieures, personne ne savoit qu'il y eût un aspirant dans le temple, et le secret étoit bien gardé. A l'heure du repas, je vis avec surprise que les prêtres s'imposoient le même jeûne qui m'étoit ordonné. Les neuf jours

expirés, je parus devant le collége des prêtres pour répondre aux trois questions qu'on m'avoit données à résoudre, et qu'ils me redirent».

— « L'existence de Dieu est-elle prouvée?

— Oui, comme la lumière prouve l'existence du soleil, et notre pensée prouve que nous existons.

— Faut-il une religion à l'homme?

— Oui, l'homme est né méchant : en vain la morale et les loix veulent l'enchaîner; il est mille crimes secrets qu'elles ne peuvent atteindre. De plus, il est investi par le malheur, comme la terre est environnée par l'Océan. Quelle douceur pour lui, quelle consolation, lorsque, sur le bord de la vie, chargé d'infirmités, il peut se livrer à l'espérance, et voir un Dieu qui l'attend pour terminer ses maux, et le récompenser par une vie éternellement heureuse!

— En quoi consiste la liberté?

— A se rendre maître de soi, à ne pas craindre les hommes, mais sa conscience ».

» Les prêtres furent contens de mes réponses.

» Vinrent enfin les douze jours de la manifestation, troisième et dernière partie de l'initiation, qui étoit moins un exercice que la récompense de tous ceux qui avoient précédé. Je rompis mon jeûne, et on me servit du vin et

des viandes succulentes; mais comme j'en avois été privé pendant trois mois, les prêtres-médecins présidoient à mes repas pour régler ma nourriture.

» Pour la manifestation, on ouvre le souterrain aux aspirans; on voyage, pour ainsi dire, dans un autre monde.

» Dès l'aurore du premier de ces douze jours, on me mena devant la triple statue : je fléchis les genoux, et le grand-prêtre me consacra à Isis, au nom de la sagesse; à Osiris, bienfaiteur des hommes; à Horus, le dieu du silence et du secret : après quoi, un flambeau à la main, je prononçai ce serment : « Je jure de ne jamais révéler à aucun profane rien de ce que je verrai dans les temples souterrains; et si je me parjure, j'appelle sur ma tête la vengeance des divinités du ciel, de la terre et des enfers, et la mort la plus terrible ». Après ce serment, on m'ouvrit les souterrains, qui ont quatre mille pas carrés; on me donna pour conducteur, suivant la coutume, le dernier égyptien initié qui se trouvoit dans la maison. A l'entrée, j'entendis des vagissemens, des cris d'enfans (*a*); c'étoient les enfans des prêtres, dont les mères accouchoient dans ce lieu.

(*a*) Orphée supposa que c'étoient les vagissemens des enfans morts à la mamelle, qui occupoient le vestibule des enfers.

On avoit deux motifs de cette retraite : le premier étoit pour accoutumer les enfans à l'obscurité de ces demeures, où ils devoient passer la plus grande partie de leur vie ; l'autre motif étoit pour qu'aucun bruit ne détournât les prêtres de leurs méditations et de leurs études. Mon guide ne me permit de voir ce logement que de la porte, et un seul instant.

» Les officiers du second ordre forment, avec leurs femmes, un peuple nombreux de ministres subalternes, pour les cérémonies de la religion; de domestiques, pour les prêtres supérieurs ou pour les prêtresses; et enfin, d'ouvriers de toute espèce, pour tous les besoins de la maison et du temple, car aucun étranger n'y est admis. Les prêtresses sont distinguées des femmes du monde, par une tunique de lin de la couleur de celle de leurs maris. Tous les arts mécaniques, renfermés dans les souterrains, fournissent une longue suite de curiosités. Depuis peu on avoit pratiqué sous ces voûtes obscures, non pour les éclairer, mais pour leur donner de l'air, des ouvertures qui répondoient dans les cours ou dans les jardins des maisons sacerdotales. Comme je ne pouvois parcourir cette vaste enceinte dans un seul jour, je remontois, par ces trous, dans les maisons supérieures. Le quatrième jour, j'arrivai au champ des larmes; c'est un espace de

trois arpens de large, sur neuf de longueur. On punit là, sur le jugement de trois prêtres, les fautes des officiers du second ordre. Les uns rouloient un cylindre de pierre, plus ou moins gros, sur une espèce de colline, et, le cylindre tombant de l'autre côté, il falloit qu'ils le fissent remonter. Des femmes puisoient de l'eau dans un puits profond, pour la verser dans un canal d'eau courante (*a*). Les deux sexes étoient nus jusqu'à la ceinture. Lorsqu'il s'agissoit de fautes scandaleuses qui avoient pu troubler l'ordre de la maison, on condamnoit les coupables à passer dans ces souterrains plusieurs années dans le silence. Je vis là des prêtres et des prêtresses vêtus de noir, et privés de la tunique sacerdotale; ils se promenoient en se cachant le visage; chacun d'eux occupoit une cellule, et n'avoit pour ressources que les livres qu'on ne leur refusoit pas. Quant à ceux qui avoient violé le secret, prêtres ou autres, on leur ouvroit la poitrine; on leur arrachoit le cœur, que l'on donnoit à dévorer à des oiseaux de proie : mais des siècles entiers s'écouloient sans fournir un pareil exemple.

» En avançant toujours, je me trouvai dans un lieu enchanté, appelé l'*Elysée*; c'est un jardin de deux stades de longueur, sur huit

(*a*) On reconnoît là l'origine du rocher de Sisyphe et du tonneau des Danaïdes, dans Orphée.

cents pas de large: on entre dans l'Elysée par huit grandes allées parallèles, ornées des deux côtés de grands vases de fleurs et d'arbrisseaux odoriférans. Les prêtres ont embelli ce jardin de tout ce que l'imagination poétique peut inventer. Ces huit allées aboutissent à un espace non cultivé, qui sert d'arène ou de cirque. J'y vis des enfans des deux sexes, tout nus, qui s'exerçoient à la course, au palet et au saut.

« C'est dans ces jeux, me dit mon guide, qu'ils acquièrent cette grâce, cette agilité qui les distinguent dans les exercices de la religion; et quoique la modestie et la décence dans le maintien soient particulièrement affectées aux prêtres et aux prêtresses, cependant ils l'emportent sur les gens du monde, par la facilité et la grâce dans les manières ».

» Après les avoir considérés quelque temps, nous entrâmes dans un grand labyrinthe, dont les routes tortueuses et obscurcies par l'ombre, conduisoient à des berceaux, à des bosquets, à des salles de verdure ou à des chapelles de marbre. Tantôt nous rencontrions, au bout d'une allée, un petit parc où paissoient quelques génisses d'une blancheur éclatante, tantôt des volières remplies des oiseaux les plus rares. Ici, je voyois des tourterelles, des pigeons éblouissans par la blancheur ou la variété des couleurs de leur plumage; là, nous trouvions

des bassins remplis de poissons qui nageoient sur la surface de l'eau : je ne pouvois me lasser de parcourir et d'admirer ce séjour enchanté. Au sortir du labyrinthe, nous trouvâmes un large canal ; son eau lente et paisible étoit l'image de l'existence du sage, dont les jours s'écoulent au sein de tranquillité et de l'innocence.

» Au-delà de ce canal, se déployoit à nos yeux un vaste parc formé par des arbres superbes, parmi lesquels on avoit entremêlé des lauriers, des myrtes, des grenadiers, des orangers, dont le parfum délicieux embaumoit tous les lieux d'alentour. Ce parc étoit peuplé d'une infinité de statues, toutes de marbre blanc. « Ces statues, me dit mon guide, sont celles de nos rois, de nos pontifes-rois, et des dieux qui nous gouvernoient il y a environ trente-quatre mille ans. — Le monde est donc bien vieux? m'écriai-je. — Nous le croyons au contraire très-jeune. Que sont quarante ou cinquante mille ans, auprès de la sucession rapide des siècles? c'est une poignée de sable comparée aux sables de la Lybie. Après le règne de nos dieux, vint celui des pontifes. Les Egyptiens se lassèrent d'être gouvernés par des prêtres, et nommèrent des rois : nous en comptons quatre cent soixante-dix indigènes, qui ont régné quatorze mille ans. Le premier, dont

vous voyez la statue à la tête des autres, est Manès, qui introduisit en Egypte le luxe et les arts : Mœris le suit immédiatement ; c'est à son génie et à son zèle que nous devons la construction du lac Mœris. Viennent ensuite Mendès, Nécos, qui essaya de joindre, par un canal, la Méditerranée avec la mer Rouge ; plus loin est Sésostris, fameux par ses conquêtes : vous voyez après, les statues de Psammis, d'Apriès, d'Amasis. — Mais, lui dis-je, ne pouvons-nous entrer dans cette enceinte ? je vois un pont sur le canal. — D'accord ; mais il est gardé par deux lions, et l'on ne peut les approcher qu'avec le prêtre qui les nourrit : d'ailleurs, c'est l'asile des ames bienheureuses, et il ne vous est pas encore permis d'y pénétrer ».

» Ce parc est en effet l'image des Champs-Élysées. Le soleil affoibli par l'épaisseur des ombres que projettent des feuillages touffus, ne répand qu'un jour doux, semblable à un beau clair de lune. De plus, comme ce jardin est à cent quarante pieds de profondeur, le soleil n'y paroît que vers le milieu de sa course, et on ne montre ce jardin aux nouveaux initiés que le matin ou à la chute du jour. Ce qui achève de compléter l'illusion, c'est la vue de toutes ces statues d'albâtre et de grandeur humaine qui paroissent les ombres des morts, et

celles des prêtres et des prêtresses, tous vêtus de blanc, qui se promènent sous ces allées mystérieuses.

» Voici les moyens dont les ministres du temple se servent pour répondre aux questions qu'on leur fait sur les choses futures ou cachées. Ils imaginent des scènes théâtrales ; ils font attendre souvent les consultans des mois entiers; et pendant ce temps, ils tâchent de savoir d'eux et par d'autres voies, tout ce qui peut les regarder, sur-tout sur l'objet de leur consultation : là-dessus ils arrangent leur réponse en vers, et les décorations de leurs scènes. Ils reçoivent ensuite les consultans dans des chambres secrètes où on ne les nourrit, pendant plusieurs jours, que de viandes légères et de liqueurs délicieuses, dans lesquelles il entre des assoupissans : de plus, on les admet dans le temple à nombre de cérémonies qui se font à huis clos. Ils montent ensuite, entre un prêtre et une femme, dans un char ouvert, dont les roues sont cachées. Souvent on leur donne une femme pour conseil et pour compagnie. Ce char, poussé légèrement par derrière, descend par une pente douce dans les allées où commence l'Elysée. Des officiers du second ordre, relevés ensuite par d'autres, poussent le char avec une vîtesse toujours égale jusqu'à l'Élysée, à l'entrée duquel les consultans descendent du

char. Là, le prêtre et la prêtresse, sans leur permettre de s'éloigner d'eux, leur font parcourir le labyrinthe, et les mènent ensuite au bord du canal, où on leur montre les ombres bienheureuses qui se promènent dans l'Élysée: au sortir de ce lieu, on les conduit au temple de la divination. Dès l'entrée, un escalier superbe se présente à eux; mais à travers les marches, ils aperçoivent, comme dans un vaste souterrain, des flammes qu'allument, dans un canal, des eaux sulfureuses et spiritueuses: ce canal, quoiqu'assez étroit, leur paroît, par un effet d'optique, un fleuve enflammé (*a*). Au travers et au-delà des flammes, on voit des hommes et des femmes qui semblent nus; des figures d'Euménides les frappent; les voûtes retentissent de coups redoublés qui ne font aucun mal. On fait remarquer ces objets aux consultans; on leur dit même les crimes des condamnés; on les mène ensuite devant le théâtre, où le prêtre et la prêtresse s'assèyent auprès d'eux; on exécute des chœurs d'une excellente musique, et on représente des scènes théâtrales.

» A côté de l'Élysée est le Panthéon; on y entre par plusieurs arcades très-profondes: la voûte de ce vaste temple n'a que trente pieds de hauteur, sur une largeur de quarante; il a une longueur extraordinaire. Il n'en faut

(*a*) Orphée, d'après ce canal, a imaginé le Phlégéton.

pas moins pour contenir les divinités de l'Égypte dans des chapelles séparées; chacune même n'a pas la sienne, car les Égyptiens adorent au moins trente mille dieux. Le sanctuaire de ce temple est consacré à Isis, mère de la Nature, ou la Nature elle-même. Toutes ces idoles de dieux, de demi-dieux, sont posées dans leur chapelle, le visage tourné vers l'entrée du temple; le bas de ce temple est réservé pour les dieux mal-faisans, ou autrement nommés les mauvais Génies. Typhon est adossé debout contre un mur dont il égale la hauteur, et ses deux bras atteignent l'extrémité des murs, à droite et à gauche; mais il n'a la figure humaine que de la tête jusqu'au nombril; deux dragons énormes lui tiennent lieu de cuisses et et de jambes; de temps en temps il jette des flammes par les yeux et par la bouche : il est entouré de vingt chapelles où sont les mauvais Génies, dont la face est tournée vers les dieux bienfaisans, pour marquer leur opposition. Les murs et les voûtes du temple sont chargés d'hiéroglyphes, concernant l'histoire et le culte des dieux: c'est là que se font toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux heures après minuit, plusieurs sortes de sacrifices et de cérémonies, où assistent tous les habitans du souterrain, les prisonniers même du champ des larmes, la plupart des initiés et l'aspirant, dans

dans les trois derniers jours de la manifestation. Comme les cérémonies nocturnes commencent avant la fin du jour naturel, on s'adresse d'abord aux divinités auxquelles le jour est consacré : la plupart ont leurs victimes propres et le bois qui doit les brûler ; le feu est allumé, suivant la dignité des dieux, ou aux rayons du soleil, réfléchis par un miroir parabolique, ou par des étincelles qu'on fait jaillir d'une pierre à feu, ou à la flamme des lampes.

Ces dieux ont pour sacrificateurs, les uns les prêtres, les autres les prêtresses. A minuit, on voit sortir du bas du temple le sacrificateur du jour, suivi de deux files de prêtres, qui vont vers la statue d'Isis ; ils sont accompagnés d'un grand chœur de musique, composé de prêtres, de prêtresses, de jeunes gens des deux sexes, depuis l'âge de neuf ans. Quand le sacrificateur est arrivé à la statue, les deux files de prêtres s'entr'ouvrent pour laisser passer l'offrande : elle est portée par dix-huit filles de prêtres, qui marchent deux à deux, nues, tenant chacune une corbeille remplie de fruits et d'autres présens de la saison. Ces filles exercent ce ministère depuis l'âge de treize ans jusqu'à leur mariage. Le sacrificateur verse ces corbeilles sur un grand autel carré, dont la face extérieure porte cette inscription : *A vous, Isis, divinité*

*unique, universelle* (*a*). Lorsque les jeunes filles se retirent du sanctuaire, les prêtres y entrent pour achever les cérémonies, qui durent plus de deux heures, toujours au son des instrumens et des voix; les rites diffèrent suivant les saisons. La musique passe de ces temples souterrains dans les temples supérieurs, et de là, par la beauté des vers et du chant, dans la bouche de tous les Égyptiens (26).

» Les derniers jours de mon initiation, je couchai encore dans le souterrain. Cependant on préparoit, pour le lendemain, la magnifique procession appelée la *pompe isiaque*, ou le triomphe de l'initié.

» La veille, six officiers du second ordre vinrent à cheval devant le palais du roi, situé vis-à-vis du temple, à l'autre extrémité de la place, et ils annoncèrent à son de trompe, qu'on verroit le lendemain un nouvel initié. Ils firent la même publication dans les rues où la procession devoit passer. Quand l'initié est égyptien, ils le déclarent; car, pour un étranger, la procession, moins pompeuse, se borne à faire le tour du temple, et la publication même ne se fait que devant lui. Comme il s'écouloit souvent plusieurs années sans qu'on reçût un initié, on étoit fort avide

(*a*) « Tibi, una, quæ es omnia, dea, Isis »!

de voir cette cérémonie. Je ne parlerai point de la procession qu'on fit pour moi, étranger, mais de celle que je vis un an après pour un égyptien.

» On employa toute la nuit du dernier jour de l'initiation, à parer l'intérieur du temple de ce que le trésor des prêtres contient de plus magnifique, et les citoyens de Memphis ornèrent le dehors de leurs maisons des meubles les plus précieux. Après le lever du soleil, on exposa dans le temple, au milieu du sanctuaire, le tabernacle d'Isis, apporté du souterrain : c'est un grand coffre, couvert d'un voile de soie blanche, semé d'hiéroglyphes d'or, sur lequel est encore une gaze noire, pour marquer le secret des mystères de la déesse. On lui offrit, avant de partir, un sacrifice, pendant lequel les filles des prêtres, qui ne paroissent au-dehors qu'aux fêtes d'Isis, dansèrent tour-à-tour des danses graves au son des instrumens. Ensuite la marche s'ouvrit, ayant à la tête les six officiers qui avoient annoncé la cérémonie, et qui, de temps en temps, sonnoient de leurs trompettes : deux files de gardes du même ordre bordoient, des deux côtés, la procession dans toute sa longueur. Les quatre classes des prêtres, celles des mathématiciens, des médecins et des jurisconsultes alloient les premières, précédées de leurs enfans habillés comme eux.

Les prêtres portoient une robe noire sur la tunique de fin lin; mais celle des trois premières classes est bleue, violette ou rouge; un pan de ces robes leur couvre la tête. Entre les deux files marchoient un à un les prêtres nommés *pastophores*; ils avoient, au lieu de robe, un manteau de la couleur de leur classe, et ils portoient les livres de Mercure, dans lesquels ils puisent leur science.

» Après cette partie de la procession, paroissoit un prêtre de la première classe, en manteau noir, tenant la fameuse table isiaque appuyée sur sa poitrine: elle est de cuivre, mais couverte de lames d'argent, sur lesquelles sont gravés les emblèmes des mystères d'Isis, sous des figures de femmes, dont quelques-unes ont des têtes d'animaux. Il étoit suivi des filles des prêtres, ayant sur une tunique de fin lin des robes de la couleur de la classe de leurs pères, et par-dessus, des mantes, chacune de couleur différente, brodées d'or, avec des houppes d'or attachées sur l'épaule gauche par une pierre précieuse. Elles étoient coiffées en cheveux avec des aigrettes, et ornées de pendans d'oreilles, de colliers de perles et de bracelets de prix. Elles formoient quatre files, et se tenoient sous le bras de deux en deux. Les prêtresses-directrices, vêtues de noir, à l'exception de la tunique, marchoient dans le

milieu : autour de ces beautés on avoit doublé les gardes.

» Après elles, venoit un très-grand chœur de musique, composé de prêtres et de leurs enfans, qui annonçoient le tabernacle d'Isis, porté sur les épaules de huit prêtres, et précédé immédiatement par des filles du second ordre, vêtues de laine blanche très-fine, parées de fleurs, exécutant devant le tabernacle des danses légères au son des sistres et des crotales dont elles jouoient. D'autres filles du même ordre faisoient brûler, des deux côtés, des parfums dont la fumée formoit un nuage qui enveloppoit le tabernacle. Le grand-prêtre suivoit tout seul, revêtu, sur sa tunique blanche, d'une robe de pourpre doublée d'hermine, dont la queue étoit portée par deux enfans du second ordre; sa tête étoit couverte d'une espèce de mitre, que lui seul a le droit de porter, et seul il tenoit à la main le bâton augural que les autres prêtres quittent en sa présence. Venoient ensuite des prêtres de la première classe, interprètes des lettres sacrées, dont les livres étoient portés par les pastophores : deux d'entr'eux avoient sur leurs épaules un brancard, sur lequel étoit posé le vase augural ou divinatoire, qui contenoit un astrolabe, un quart de cercle et un compas. Tous les prêtres de cette classe avoient une robe noire par-

dessus la tunique blanche; ils étoient suivis de leurs enfans dont la file étoit fermée par les quatre prêtres de l'éducation. La dernière partie de l'initiation, ou le triomphe de l'initié, prenoit un air militaire. Après un intervalle, on voyoit venir, au son des fifres et des timbales, trois étendards déployés : le premier offroit le dieu Apis, symbole du royaume de Memphis; le second, celui de l'Égypte, qui est un sphynx ; et le troisième, celui du monde : c'est un serpent qui, pour se mordre la queue, se roule en forme de cercle. Les initiés de tous les nomes paroissent ensuite : ils sont admis, parce que tous ceux de l'Egypte ne font qu'un corps; ils marchoient un à un, dans leur habit ordinaire, qu'ils ne quittent jamais : c'est une veste de lin, qui ne descend qu'aux genoux; sur cette veste est la robe de leur dignité ou de leur fonction; à côté d'eux et hors des rangs, marchoient les initiés étrangers : j'étois du nombre.

» Le nouvel initié parut enfin, ayant à sa droite le plus jeune des prêtres, et à sa gauche le plus ancien des initiés : il étoit vêtu, pour ce premier jour seulement, d'une tunique blanche, avec une queue traînante, de la longueur de son corps; il portoit par-dessus, un baudrier blanc brodé de noir, d'où pendoit une épée, dont la poignée étoit d'acier. Il avoit

pour ceinture une écharpe couleur de feu et bordée d'or, une couronne de myrte sur sa tête, et il tenoit à la main une grande palme, symbole de la paix; enfin, sa tête étoit couverte d'un voile blanc, qui descendoit jusque sur la poitrine : ce voile, qui l'empêchoit d'être reconnu, étoit assez transparent pour qu'il pût se conduire. Il étoit suivi d'un char de triomphe attelé de quatre chevaux de front; quatre Vertus portoient sur le siége vide une couronne triomphale, et des figures de Vices terrassés bordoient toute la circonférence du marche-pied. Ce char étoit semblable à celui qui promenoit dans l'Egypte les généraux d'armée après une grande victoire. Mais l'initié ne montoit jamais dans le sien, pour faire voir qu'il n'aspiroit pas même aux honneurs que ses grandes actions pouvoient mériter. L'initié fut accueilli au bruit des acclamations; on l'accabloit de fleurs; on l'inondoit d'essences précieuses que l'on versoit des fenêtres, ou qu'on jetoit par-dessus les gardes.

» Après avoir fait ainsi un grand tour dans la ville, il arriva devant le palais du roi qui l'attendoit, avec la foule des courtisans, sur un balcon décoré de superbes tapis. L'initié monta sur une estrade dressée devant le balcon, se mit à genoux sur un carreau, fit une profonde inclination au roi, se leva ensuite,

tira son épée comme pour l'offrir à son prince ; après quoi, descendant de son estrade, il s'en retourna dans le temple, tenant toujours d'une main son épée nue, et de l'autre sa branche de palmier qu'il croisoit sur son épée. Rentré dans le temple, il monta sur une espèce de trône fort élevé ; deux officiers du second ordre l'y suivirent, et s'enfermèrent avec lui sous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantoit des hymnes, on lui mit ses habits ordinaires sur la veste blanche ; et au bout d'une demi-heure, les rideaux tirés laissèrent voir le nouvel initié, qui fut accueilli par le peuple assemblé, avec de vifs applaudissemens ».

» Je vais présentement, continua Eudoxe, vous raconter la mort de Bocchoris : c'est toujours Nycias qui parle. « Mon beau père mourut le même jour qu'on publia dans Memphis l'élévation du Nil à seize coudées. Je ne pus prendre aucune part aux fêtes, à l'allégresse publique : au contraire, il fallut, pour me soumettre aux usages, me couvrir la tête et le visage de boue ; ma femme et moi nous nous ceignîmes le corps par le milieu, découvrîmes notre sein, nous frappâmes la poitrine ; et laissant le mort dans la maison, nous courûmes dans la ville, accompagnés de nos parens. A notre retour, nous envoyâmes le corps aux embaumeurs (27), et nous fixâmes, de concert

avec les parens, le jour des obsèques et du jugement de Bocchoris, afin qu'eux et ses amis s'y trouvassent. Comme les funérailles ne se font jamais pendant l'inondation, nous attendîmes que le Nil fût rentré dans son lit. Alors nous fîmes publier, selon la formule ordinaire, que Bocchoris alloit passer le lac. Il y en a deux à traverser pour transporter les morts dans les plaines où les rois ont établi leurs mausolées. C'est là où sont les trois fameuses pyramides; chacune a son temple et ses prêtres. Comme ces lieux de silence sont un asile inviolable, et qu'on punit de mort tout impie qui oseroit les profaner, la plupart des Egyptiens veulent y avoir leurs sépultures. Chaque famille creuse sa tombe dans le rocher couvert de sable. La beauté des plaines qui sont au-delà de cette vaste solitude de sable, les canaux qui les arrosent, leurs ombrages toujours verts, ont donné aux voyageurs grecs la première idée du Styx, du Léthé et des Champs-Élysées. Au-delà du lac, on trouve le temple d'Hécate la ténébreuse; les portes du Cocyte et du Léthé, fermées avec des barres d'airain; et tout près est une statue de la Justice, sans tête, et une autre de la Vérité.

» Le jour arrivé, nous entrâmes avec le cadavre, dans le bateau nommé *Baris*, et nous donnâmes pour le passage une obole (28) à Ca-

ron le nautonnier. Nous trouvâmes au-delà du lac, les juges au nombre de quarante-un, assis en demi-cercle. Ces juges, ceux des particuliers comme ceux des rois, ont la plus grande réputation de probité; on ne peut les prendre que parmi les initiés, et le choix s'en fait à chaque fois par les citoyens de la ville. Comme juges, ils ont par-dessus leur tunique blanche, vêtement des prêtres ou des initiés, une robe rouge, et portent au cou une chaîne d'or, d'où pend un saphir, sur lequel est gravée la figure de la Vérité. La loi permet à tout homme d'accuser le mort; et s'il prouve qu'il a mal vécu, les juges le condamnent, et il est exclu de la sépulture; si l'accusation est fausse, calomnieuse, l'accusateur est puni sévèrement. Personne ne s'étant présenté pour attaquer la mémoire de mon beau-père, je fis son panégyrique: je ne parlai point de sa naissance, car tous les Égyptiens se croient nobles; je m'étendis sur son éducation, les connoissances qu'il avoit acquises depuis son enfance. Je célébrois sa piété, sa justice, sa tempérance et ses autres vertus, et je finis par prier les dieux des enfers de l'admettre dans la demeure des gens pieux. Après ce discours, les juges ordonnèrent que Bocchoris seroit enseveli. Nous livrâmes le corps; et comme nous n'avions point de monumens destinés à sa sépulture, nous

fîmes construire une chambre dans la maison, où nous posâmes son cercueil droit contre la partie du mur la plus solide ». — « Ici, dit Eudoxe, se termine le manuscrit de Nycias ». Comme la soirée étoit avancée, il nous promit, pour le lendemain, la fin de l'histoire de cet aimable et intéressant philosophe. — « Mais je vous annonce, dit-il, un dénouement touchant et pathétique. Je vous l'enverrai au premier jour ; j'ai besoin de repos ».

## CHAPITRE XII.

*Danse de la Gymnopédie. Massacre des Ilotes. Cérémonie nocturne. Tour d'adresse et Vengeance de Phanor. Leur Départ de Sparte.*

Le temps approchoit d'une fête à Sparte, où s'exécute la danse de la gymnopédie, si renommée chez les Lacédémoniens ; nous l'attendions avec impatience. Le jour arrivé, Démonax nous conduisit dans une salle publique. A peine fûmes-nous placés, que nous vîmes sortir d'une chambre une troupe considérable de jeunes

garçons tout nus. Celui qui étoit à la tête portoit une couronne de branche de palmier. Au même instant, une troupe égale d'hommes faits, nus aussi, sortit d'une chambre opposée. Le chef avoit pareillement une couronne de palmier. Les deux bandes se mêlent, marchent, se rompent, se réunissent, sautant toujours en cadence. Les mouvemens de leurs mains imitoient ceux de la lutte et du pancrace; en dansant, ils chantoient des poésies lyriques ou des *pœans*. Démonax nous apprit que cette danse, mêlée de chants, faisoit partie d'une fête qui étoit consacrée à Apollon quant à la poésie, et à Bacchus pour la danse. Cette fête bizarre amusa très-peu Phanor, qui prétendoit que la nudité des hommes, leur peau tannée et hérissée de poils, ne pouvoient figurer que dans une forêt avec les bêtes fauves. Cette danse, du moins, n'avoit rien de lugubre et d'affligeant; mais le spectacle que nous donna quelque temps après cette nation superbe et féroce, inspiroit l'indignation et l'horreur.

Les éphores venoient d'entrer en charge; ils montèrent sur leur tribunal, et publièrent que tout Spartiate pouvoit, sans aucun scrupule, tuer les ilotes qu'il attireroit dans une embuscade. Étonné de cette proscription, j'en demandai l'explication à notre hôte. — « C'est l'usage, dit-il: tous les nouveaux éphores sont obligés

obligés de faire cette proclamation. Vous savez que les ilotes qui cultivent nos champs sont nos esclaves (*a*); leur nombre pourroit les rendre redoutables : aussi leur est-il défendu d'avoir des armes; et pour arrêter leur trop grande population, nous les faisons massacrer secrètement. Souvent nos jeunes gens, armés de pied-en-cap, vont à la chasse de ces malheureux, leur tendent des embûches, se cachent dans des lieux couverts, les épient comme des bêtes fauves, les surprennent et les égorgent. Dans peu vous serez témoin d'un terrible événement. La république s'étant aperçue qu'ils devenoient trop nombreux, s'occupe des moyens de les réduire ». En effet, huit jours après cette conversation, les éphores firent afficher qu'ils accorderoient la liberté à deux mille ilotes, leur enjoignant de se rendre auprès du temple des dieux Pénates. Ils accoururent en foule : on en choisit deux mille des plus robustes et des mieux faits; ils furent couronnés de festons comme les affranchis. La joie éclatoit sur leur visage; on les mena dans les temples des dieux, comme pour les remercier des bons offices que ces ilotes avoient rendus à

(*a*) Les Spartiates donnent le nom d'ilotes ou d'hélotes non-seulement aux habitans de la ville d'Hélos, qu'ils détruisirent, mais à tous les prisonniers de guerre qu'ils font esclaves.

la chose publique. Ils attendoient avec impatience la cérémonie de l'affranchissement, lorsque tout-à-coup à un signal donné, une troupe nombreuse de Spartiates, armée de poignards, fondit sur eux, et les extermina impitoyablement. Les cris de ces malheureux portoient au loin l'épouvante et l'horreur. Phanor et moi nous nous enfuîmes tout palpitans. « Les monstres ! s'écrioit Phanor. Quittons cette terre abominable, où les loix, l'orgueil, les préjugés dénaturent l'instinct de l'homme, et l'assimilent aux tigres et aux panthères! — Je savois, lui dis-je, que l'intérêt et les passions rendent l'homme injuste et féroce; mais la barbarie de cette petite nation, soi-disant civilisée, étonnera la race future; et s'il existe un jour des philosophes qui préconisent sa législation et ses mœurs, ce ne peut être que par morosité, et par le plaisir malin de décrier le gouvernement de leur patrie, et d'humilier leurs concitoyens. — Partons, quittons ce repaire habité par des tigres. — Et la belle Aspasie, cette Vénus aux belles formes? — Il est vrai, elle obtient grâce pour son pays; je la regrette beaucoup. — Différons notre départ jusqu'après la fête du jeune Hyacinthe, à laquelle nous avons promis d'assister ». Nous nous rendîmes à la place publique, où nous vîmes la plupart des assassins qui se

promenoient le visage calme et serein. « Ainsi, dis-je en moi-même, les préjugés étouffent les remords, ou les remords naissent des préjugés ».

Le soir de cette horrible boucherie, Démonax, après le souper, nous invita d'aller dans la campagne à deux stades de la ville, pour assister à une cérémonie nocturne, qui n'a lieu que tous les neuf ans. Je lui demandai si l'on y versoit encore du sang humain? Il m'assura que non. Nous trouvâmes, dans une grande enceinte découverte, les cinq éphores assis au centre, dans un profond silence, les yeux fixés sur le ciel, entourés d'un nombre considérable de spectateurs dans la même attitude. Je ne comprenois rien à cette scène muette, et je n'osois parler. Phanor, qui s'impatientoit, me dit tout bas : « Que font ces badauds, le nez en l'air? cherchent-ils leur bon sens dans les astres »? Deux longues heures s'écoulèrent dans cette bizarre position; enfin, un grand murmure s'éleva tout-à-coup. Démonax nous dit : « Regardez, voilà une étoile qui traverse le ciel! — Grande merveille! lui répondit Phanor; si c'étoit un taureau, le prodige seroit plus étonnant ». Nous vîmes alors passer les éphores qui se retiroient l'air taciturne, les yeux baissés : nous suivîmes avec la foule. Arrivés chez Démonax, il s'écria : « J'en suis

fâché pour nos deux rois; ils sont sages et honnêtes! — Quel malheur les menace? résolvez-moi cette énigme. — Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit où le ciel est pur et serein, et sans lune. Là, dans un profond silence, les yeux attachés au ciel, ils regardent si quelqu'étoile ne le traverse pas. Si ce phénomène arrive, malheur à nos rois; c'est une preuve qu'ils ont offensé les dieux (29). — Cette preuve, lui dit Phanor, n'est pas aussi claire que le jour. Et que fera-t-on à vos rois? — On les mettra en justice, et ils seront suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'un oracle de Delphes ou d'Olympie les absolve et les rétablisse ».

Nous comptions attendre la décision de l'oracle, et apprendre le sort des deux rois; mais le destin ou le *fatum* précipita notre départ. Démonax nous apprit que dans trois jours on alloit marier douze jeunes filles âgées de vingt ans, avec des hommes âgés de trente; c'étoit l'âge prescrit par la loi pour l'un et l'autre sexe. Il ajouta que la belle Aspasie, qui venoit de compléter son quatrième lustre, étoit une des fiancées. — « Quel est l'heureux mortel qui la possédera? lui demanda Phanor. — On ne peut le savoir encore : je voudrois bien que ce fût mon ami Lysander, le voleur de vos perdreaux; ils sont faits l'un pour l'autre, et je soupçonne

qu'un penchant mutuel les unit déjà secrètement. — Mais, lui dis-je, est-ce que l'on va tirer ces belles au sort? — A peu près : on doit les enfermer dans une chambre obscure ; on y conduira les douze jeunes gens ; ils choisiront au hasard, et dans les ténèbres, et la première qui tombera entre leurs mans, deviendra leur femme ». Ce mode de mariage nous parut bizarre : peut-être sont-ils mieux assortis que ceux que forme l'intérêt.

Nous vîmes passer les fiancées conduites par les matrones; elles marchoient sans chapeau sur la tête, couronnées de fleurs, couvertes d'un voile léger et transparent, en silence et les yeux baissés. Les jeunes gens défilèrent ensuite. Démonax embrassa Lysander, et lui souhaita bonne chance : il l'eut très-heureuse: le hasard lui donna la belle Apasie. Je ne doute pas que leur connivence n'ait dirigé le hasard.

Dès que les choix eurent été faits, on célébra leur hymen ; et les nouveaux époux revinrent tranquillement se promener à la place publique, ce qui nous surprit beaucoup. « Votre grand ami, dit Phanor à Démonax, me paroît bien apathique ? Si j'étois à sa place, je ne resterois pas ici les bras croisés ». Démonax lui répondit que les nouveaux mariés étoient obligés d'affecter cet air d'indifférence, et de se montrer

en public aux mêmes heures qu'auparavant. — « Pourquoi? Rougit on à Sparte du mariage, tandis qu'on fait gloire de voler adroitement? — Non, mais Lycurgue, pour rendre ses faveurs plus piquantes et ses félicités plus durables, a voulu qu'il empruntât l'air mystérieux de l'amour. Un époux, pendant les premières années de son mariage, ne peut voir sa femme qu'à la dérobée; il doit, comme un amant, se couvrir de l'ombre du secret. Dès qu'il sera nuit, vous verrez Lysander s'éclipser tout doucement, aller chercher sa chère Aspasie, et la conduire dans la maison où l'hymen doit le couronner ». En effet, dès que la nuit eut étendu ses ombres, il disparut bien vîte. Les rues de Sparte ne sont point éclairées; il est même défendu de porter de la lumière. « C'est, disent-ils, pour nous accoutumer à marcher dans l'obscurité ». Nous suivîmes le nouveau marié. Dès qu'il fut vis-à-vis de la porte de sa future, il monta, descendit avec elle, la prit sous le bras, et ils marchèrent d'un pas rapide, comme s'ils craignoient d'être poursuivis. Nous ne les perdîmes pas de vue: ils s'arrêtèrent devant une maison, où les attendoit une vieille matrone. Le nouvel époux lui remit sa femme, et se retira. — « Il va souper comme de coutume, nous dit Démonax, et ne reviendra ensuite que pour très-peu de temps car il faut

qu'il passe la nuit dans la chambre de ses camarades. Pendant son absence la matrone va raser la tête d'Aspasie, la revêtir d'un habit d'homme, et puis elle la laissera sans lumière, sur une paillasse, où elle attendra son époux : ce n'est que dans l'obscurité que la victime se livre au sacrificateur. Lysander, en arrivant, la cherchera, l'emportera sur un lit placé tout auprès, lui détachera sa ceinture, et le mystère s'accomplira sans nous; ainsi nous pouvons nous retirer ». En revenant nous perdîmes Phanor, qui ne rentra au logis que long-temps après. Il dit qu'il s'étoit égaré, et s'étoit trouvé au Platanistе, où il avoit respiré le frais. Nous nous couchâmes fort tranquillement.

Le jour naissoit à peine, quand Démonax entra dans notre chambre, d'un air effaré, le visage en feu, les yeux hors de la tête, en nous annonçant une grande désolation dans la ville, un événement épouvantable. Je lui demandai si Junon ou Diane avoit suscité contre Sparte le sanglier de Calydon, ou le sphinx de Thèbes? — « Ce n'est ni Diane ni Junon! c'est Tisiphone, Alecto, Mégère qui ont vomi le monstre qui nous déshonore »! En parlant ainsi, il se promenoit à grands pas, frappoit des pieds, menaçoit de la main. Après quelques minutes de cette pantomime tragique, je le priai de nous faire le récit de la fatale catas-

trophe qui alarmoit la république. — « Un traître, un scélérat, s'écria-t-il, a eu l'audace de prévenir mon ami auprès d'Aspasie ; le monstre lui a ravi les premiers dons de l'hymen. Lysander est furieux, ainsi que nos rois, les éphores et toute la ville, qui font les perquisitions les plus rigoureuses pour découvrir l'auteur d'un pareil forfait. Malheur à lui si on le trouve ! Le viol est puni de mort par la loi ». Après cette narration, Démonax nous quitta brusquement, pour aller consoler son ami et l'aider dans ses recherches. Dès qu'il fut sorti, Phanor me dit : « Mon ami, il faut partir, il n'y a pas une minute à perdre ! — Pourquoi? quel motif si pressant.....? — Partons sans délai, je vous conterai tout en chemin. — Mais enfin un mot, un seul mot. Je ne veux pas m'enfuir de cette ville comme si j'emportois la toison d'or ou le *palladium* de Troie. — Eh bien, je suis vengé des perdrix et du levraut volés ; c'est moi qui ai ravi les prémices de la belle Aspasie. — Vous ! par Castor et Pollux ! faisons notre paquet, et délogeons au plus vîte ». Sitôt dit, sitôt fait. Nous nous mettons en route, à pied, chargés de notre bagage, cheminant à grands pas ; jamais nous n'avions été si lestes. Nous ne parlions point, nous tournions souvent la tête pour voir si nous n'étions pas poursuivis. Tout-à-coup nous entendons

galoper des chevaux derrière nous ; la terreur nous saisit, notre sang se fige. Phanor, pâle et tremblant, s'écrie: « Nous sommes perdus » ! Je conservai ma présence d'esprit. Nous étions sur les bords de l'Eurotas, couverts de roseaux; nous nous cachons sous leur feuillage; nous avions de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture la situation étoit pénible; nous tremblions de tous nos membres, soit de froid, soit de frayeur. Les chevaux arrivent, passent, et nous respirons. Nous sortons de l'eau glacés et trempés comme des dieux marins. Nous nous enveloppons de nos manteaux, et nous poursuivons notre route. La vélocité de la marche nous rendit un peu de chaleur ; mais la lassitude épuisoit nos forces. Phanor, moins robuste que moi, commençoit à se ralentir. Enfin, après huit heures de route, nous trouvâmes des chevaux qui nous menèrent à Belmina, place située entre les confins de la Laconie et de l'Arcadie.

Dès que nous fûmes hors de danger, et retirés dans l'auberge, Phanor me dit d'un air rassuré: — « Avouez que ce tour en vaut un autre, et que je suis bien vengé de ce grand escogriffe qui m'avoit escamoté mon gibier. Assurément les prémices de sa femme valent bien deux perdrix et un levraut. — C'est une perfidie, un tour impardonnable ! — Oh ! c'est un coup de maître ! Par Cerbère ! les Spartiates se per-

mettent de voler, de faire des dupes, d'assassiner des hommes; et je n'aurois pas le droit de ravir la virginité d'une fille? Cette nation orgueilleuse et farouche mérite toute la haine des autres. Au reste, j'ai rendu service à cet époux: j'ai dépouillé ce charmant arbuste de toutes ses épines. — Mais comment avez-vous pu réussir dans un projet dont l'audace m'étonne? — Vous vous rappelez que Jupiter, sur les bords de l'Eurotas, se métamorphosa en cygne pour triompher de la belle Léda; moi qui n'ai pas l'honneur d'être dieu, je n'ai emprunté que la figure d'un oiseau de nuit. J'avois depuis long-temps le cœur ulcéré contre Lysander; de plus, je brûlois pour les charmes d'Aspasie. Il vous souvient que, conduits par Démonax, nous suivîmes les deux époux; que Lysander se retira, et Démonax nous conta tout ce qui alloit s'exécuter dans son absence. J'écoutai ce récit attentivement; l'idée de la vengeance se présenta à mon esprit, et l'amour enflamma mon audace. Vous vous retirâtes, je feignis de vous suivre; mais je revins m'adosser contre la porte d'une maison voisine: là, tapi dans l'ombre et dans un profond silence, j'attendis la sortie de la matrone. Elle descendit enfin, et laissa la porte entr'ouverte. Dès qu'elle fut éloignée, je montai; et comme les maisons de Sparte ont à peu près la même distribution,

je trouvai aisément la chambre où la victime agitée attendoit le sacrificateur. J'y entrai à tâtons, appuyant légèrement mon pied discret. J'entendis alors une voix foible et timide, qui me dit : « Est-ce vous, Lysander? — Oui, » répondis-je, d'une voix contrefaite, en allant droit au lieu d'où le son étoit parti. Je trouve cette beauté sur le lit nuptial : je détache sa ceinture. O Jupiter! ô dieu du jour! vous fûtes jaloux de mon bonheur! Aspasie, animée de mes transports, sensible à mes caresses, me prodiguoit les noms les plus affectueux, m'appeloit son cher Lysander, son tendre époux; et je vis bien que les filles de Sparte sont faites pour l'hymen autant que pour les jeux du Gymnase.

Cependant, au sein de mon ivresse, je n'oubliois pas que j'avois, comme Phlégias aux enfers, un rocher suspendu sur ma tête. Je m'arrachai de ma couche voluptueuse, en accablant ma tendre moitié de mes baisers. — « Cher époux, me disoit-elle du ton le plus doux, tu me quittes déjà? — Hélas! il le faut! la loi, mon devoir me commandent ce sacrifice » ; ce que je lui répondis en fermant sa bouche d'un dernier baiser. Je m'évadai soudain, et me voici à Belmina, bien vengé du seigneur Lysander, et quitte envers la république du bon accueil qu'elle m'a fait. Si l'on me blâme, qu'on

se souvienne que Pâris enleva Hélène, et que Priam, loin de la rendre à son époux, regarda son fils comme le vengeur des Troyens. Moi, je venge toute la Grèce; et cependant je suis moins coupable que Pâris; car, au lieu d'enlever Aspasie, je laisse à Sparte un petit citoyen qui sera un jour la gloire et le soutien de sa patrie ».

J'ajouterai ici, pour finir le tableau de Sparte, que beaucoup de Spartiates ne savent ni lire ni écrire, ou ne savent pas compter. Cette nation n'a aucune idée de l'astronomie ni des mathématiques. Elle dédaigne la rhétorique et l'éloquence. Quelques-uns, moins ignorans, lisent les poésies d'Homère : mais cette ville n'a nul théâtre pour représenter les drames immortels de Sophocle et d'Euripide. Ils regardent les sciences comme des choses superflues, et les appellent même des vices; comme si l'homme sauvage valoit mieux que l'homme civilisé, ou comme si la lumière n'étoit pas faite pour l'œil de l'homme. Un d'eux me dit un jour que les Spartiates ne connoissoient pas l'ennui. — « Ni les animaux, » lui dis-je.

CHAPITRE

## CHAPITRE XIII.

*Voyage à Argos. Détails sur Mycènes. Entretien avec Chrysippe le Stoïcien. Séjour à Délos. Histoire de Latone. Ils passent devant Chio et Samos.*

APRÈS nous être reposés deux jours à Belmina, nous partîmes pour Argos (*a*). Nous visitâmes sur notre route les ruines de Mycènes, détruite par les Argiens. On y montre encore la fontaine de Persée, et des souterrains où l'on prétend qu'Atrée et ses enfans cachoient leurs trésors. Près de là sont les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon et d'Electre. Clytemnestre et Egiste ont leur sépulture hors des murs. A quinze stades de Mycènes, un temple de Junon mérite d'être visité; il est bâti au pied du mont Eubée; l'Astérion coule au bas; ensuite, se précipitant dans un gouffre, il ne reparoît plus. Sur ses rives croît une herbe que l'on appelle *astérion*, dont on pare les autels de la déesse, et dont on lui forme des couronnes : l'édifice

(*a*) Aujourd'hui Plauizza.

est soutenu par des colonnes, où l'on a représenté divers traits de la Fable et de l'Histoire; devant la porte du temple, il y a plusieurs statues de héros et de femmes prêtresses de Junon: on y remarque sur-tout celle d'Oreste. Dans le vestibule on voit les Grâces, le lit de Junon, et le bouclier que Ménélas arracha à Euphorbe devant Troie. Au milieu du temple s'élève la statue de Junon, d'une grandeur extraordinaire, toute d'or et d'ivoire, ouvrage de Polyclète: elle a sur la tête une couronne où sont représentées les Heures et les Grâces; elle tient d'une main un sceptre, de l'autre une grenade; un coucou est perché sur le sceptre. Jupiter, dit-on, emprunta la figure de cet oiseau, pour se faire poursuivre par la jeune déesse dont il étoit épris, et qu'il vouloit amuser. Auprès de Junon est la statue de la jeune Hébé, aussi d'or et d'ivoire. On admire encore dans ce temple un autel d'argent, sur lequel on a gravé en bas-relief les noces d'Hercule et d'Hébé.

Notre curiosité satisfaite, nous nous rendîmes à Argos. Nous apprîmes, en arrivant, que Chrysippe, philosophe du Portique, étoit dans cette ville, mais cruellement tourmenté de la goutte. Nous fûmes curieux d'apprendre comment un Stoïcien supportoit la douleur. Nous allâmes le voir: il étoit étendu sur un méchant lit, auprès d'une table sur laquelle étoit un

gros cahier, ouvrage commencé, et un vase d'eau. Après l'avoir salué, je lui témoignai la part que je prenois à sa situation. « Je suis, m'a-t-il répondu, dans le poste où la Providence m'a placé : si je me plaignois, je l'offenserois. Dans quelqu'état que l'homme de bien se trouve, il est toujours heureux ». Tandis qu'il parloit ainsi, on voyoit sur son visage l'expression de la douleur; mais il affectoit de la braver. Nous gardâmes le silence, pendant quelques momens, pour laisser apaiser ce violent paroxisme. « Non, douleur, s'écria-t-il tout-à-coup, je ne dirai jamais que tu es un mal ! Oui, je suis heureux au milieu de mes souffrances. — Vous nous avouerez pourtant, lui dis-je, que la douleur n'est pas un bien? — Non, c'est la vertu seule; avec elle, la félicité nous suit au fond des cachots, au milieu des tourmens, sous les haillons de la misère. — En ce cas, répondit Phanor, vous devez être le plus heureux des hommes. — Au reste, on ne peut éviter sa destinée; la fatalité gouverne ce monde. — Ainsi Pâris étoit forcé d'enlever Hélène, Egiste d'assassiner Agamemnon! et d'après ce système, il n'existe ni vertu, ni liberté sur la terre. — Pardonnez-moi, l'homme est libre. — Et comment accordez-vous cette liberté avec le fatalisme? — Comme nous pouvons. Comprenez-vous ce que c'est que le soleil? —

Non. — Cependant vous croyez à son existence. Eh bien, les Stoïciens de même croient à une destinée inévitable et à la liberté, sans comprendre comment elles peuvent coïncider ensemble ». Je lui demandai s'il étoit vrai qu'il approuvât les mariages dits incestueux? — « Sans doute. Et pourquoi un père n'épouseroit-il pas sa fille, une mère son fils? Ce n'est pas la nature qui s'y oppose, puisqu'elle leur inspire un attachement réciproque, mais le préjugé et l'opinion. On a aussi crié fort haut contre moi, parce que j'ai dit qu'il valoit mieux manger les cadavres humains que de les enterrer. Mais le bœuf, le mouton, le gibier sont des cadavres, et cependant vous les dévorez: en quoi diffèrent-ils »? Tout-à-coup il s'interrompit, en criant: « Ah! maudite goutte, je suis heureux malgré toi! — Votre bonheur, lui dis-je, ne fera pas de jaloux. Vous n'êtes pas de l'avis d'Epicure, qui prétend que c'est le plaisir qui rend heureux? — Oui, mais le plaisir qui vient de l'ame; c'est le témoignage d'une bonne conscience, qui fait le bonheur et la récompense d'un véritable Stoïcien: il fuit les louanges, les honneurs; se plaît dans l'obscurité, aime également tout le monde, ses ennemis même; les passions, les affections n'ont aucun empire sur lui. Je perdis, l'année dernière, un frère qui m'étoit fort attaché: il mourut dans la nuit; le

matin, j'étois au théâtre de Bacchus. Mais permettez que j'abrége cet entretien; je veux achever un traité de dialectique qui presse ». Après que nous eûmes quitté ce bizarre disciple de Zénon, Phanor me demanda ce que j'en pensois ? — « Je suis de l'avis de ce sophiste, qui compare les Stoïciens à des enfans qui tâchent de sauter au delà de leur ombre ».

Ce que nous vîmes de plus intéressant dans Argos, est une statue adossée, à l'entrée du temple de Vénus, contre une colonne, laquelle représente Telésille, femme célèbre par ses talens et son courage; elle a dans ses mains un casque qu'elle paroît vouloir mettre sur sa tête, et un volume de poésies à ses pieds. Voici le trait de valeur qu'on nous raconta de cette héroïne :

« Les Argiens ayant été complétement battus par les Spartiates, Cléomène, leur chef, vint aussitôt investir Argos privée de ses guerriers. Télésille résolut de défendre la ville; elle en fit sortir les esclaves et les bouches inutiles, distribua des armes à toutes les femmes, se mit à leur tête. Ces femmes, animées d'un tel exemple, soutinrent un assaut avec tant de valeur, que les Lacédémoniens, réfléchissant que leur victoire seroit odieuse, ou que leur défaite les couvriroit d'une honte éternelle, firent cesser le combat et levèrent le siége. Pour récompen-

ser ces héroïnes, on leur permit d'élever une statue au dieu Mars, et on institua une fête annuelle, où les femmes paroissoient en habits d'hommes, et les hommes revêtus d'habits de femmes ».

Au milieu de la place, on trouve un grand édifice de marbre blanc, trophée érigé en l'honneur de Pyrrhus, au même lieu où fut son bûcher; mais ses cendres reposent dans le temple de Cérès, près l'endroit où il fut tué. Nous montâmes à la citadelle, pour voir le temple d'Apollon : sa statue est en bronze et debout. On y rend des oracles; la prêtresse qui y préside doit être vierge. Elle sacrifie tous les mois une brebis pendant la nuit, boit du sang de la victime, et aussitôt elle est saisie de l'esprit prophétique. Nous séjournâmes très-peu de temps à Argos. Nous descendîmes l'Inachus jusqu'à Nauplie : cette ville est peu de chose, mais son port est très-commode (*a*). Nous entrâmes dans un temple de Cérès au moment du sacrifice. Comme cette déesse préside à toute l'économie champêtre, on lui offroit des fruits, du miel, de la laine, des serpens, une truie pleine, et sur-tout du pavot, à cause de la fécondité de sa graine; mais point de vin. Elle étoit représentée sur un char tiré par deux dragons ailés; tenant des pavots d'une main, une

(*a*) Aujourd'hui Napoli di Romania.

torche ardente de l'autre, et ayant sur sa tête une couronne d'épis de blé. Nous vîmes la fontaine appelée Canathos, où l'on dit que Junon recouvre tous les ans sa virginité en se baignant. Phanor promit de révéler la vertu de cette eau miraculeuse à toutes les filles de sa connoissance. Un habitant nous montra, auprès de cette fontaine, un âne gravé sur une pierre. « Nous lui devons, nous dit-il, la fécondité de nos vignes; il en avoit brouté un cep, et l'on remarqua que l'année suivante ce cep rapporta beaucoup plus. Depuis, on taille la vigne tous les ans; ce que nous ne faisions pas auparavant ».

Nous nous embarquâmes le lendemain pour Délos (*a*). Cette île peu fertile n'a de célébrité que par la naissance de Diane et d'Apollon. Les habitans nous assurèrent que, dans un tremblement de terre, elle s'étoit tout-à-coup élevée du sein de la mer.

Nous y trouvâmes un grand concours de monde: on venoit de célébrer la fête de Diane et d'Apollon. Toutes les îles ou nations voisines sont obligées d'envoyer à cette fête, des hommes et des jeunes filles, pour assister aux

(*a*) Délos se nomme aujourd'hui Sdili. Cette île, une des Cyclades, est fort petite et inhabitée. On y voit encore des ruines du temple d'Apollon.

solennités et aux sacrifices, qui se terminent par des chants et des danses.

Nous étions dans le temple d'Apollon lorsque nous vîmes entrer une jeune fille couverte d'un voile pour tout ornement, au milieu de deux prêtres, et suivie de quelques femmes. Lorsqu'elle fut auprès de l'autel, un des prêtres lui ôta son voile; et l'autre prit des ciseaux, et lui coupa ses cheveux, qu'elle avoit très-beaux. « Quel dommage, me disoit Phanor, de dépouiller le printemps de sa parure » ! Nous demandâmes l'explication de cette cérémonie. On nous apprit que cette jeune personne alloit se marier, et que, le jour de l'hyménée, elle étoit obligée, par les lois du pays, de consacrer sa chevelure à Diane et à Apollon

Nous aperçûmes dans une chapelle du temple un grand et superbe tableau : nous le considérions attentivement, lorsqu'un prêtre nous aborda ; nous le priâmes de nous en dire le sujet. « C'est une aventure arrivée en Lycie, à Latone, mère de Diane et d'Apollon. Voyez, cette déesse est défaite, souffrante ! elle porte dans ses bras ces dieux, jeunes enfans ; elle est devant un lac rempli de grenouilles. Voici son histoire :

« Latone fuyoit la colère de Junon. Le soleil à son zénith brûloit la terre : elle arriva auprès de ce lac, épuisée de fatigue, accablée

de soif, sans une goutte de lait dans son sein. Des hommes agrestes y coupoient des scions d'osier pour les tresser en corbeilles. Latone s'approche d'eux, et les supplie de lui laisser puiser de l'eau pour apaiser la soif qui la consumoit. Ces hommes barbares la repoussent avec dureté des bords du lac. La déesse leur dit d'une voix touchante : « Comment osez vous me refuser un peu d'eau qui, comme l'air et le soleil, appartient à tous les hommes? cependant je vous en demande comme une grâce. Je ne veux point me baigner dans votre lac ; je ne veux qu'étancher une soif ardente ; je vous devrai la vie. Ma voix s'éteint ; le feu dessèche ma poitrine ; à peine puis-je vous parler : du moins ayez pitié de mes malheureux enfans qui vous tendent les bras » ! Et en effet, ces petits êtres tendoient leurs bras innocens. Quel cœur de fer n'eût été touché de la douceur de ces paroles ! mais ils restèrent inflexibles. Ces monstres insultent la déesse, menacent de la punir, si elle ne s'éloigne : bien plus, avec des bâtons, leurs pieds et leurs mains, ils troublent la pureté de l'eau. La colère suspend la soif de la déesse ; elle élève ses mains au ciel : « Malheureux, s'écria-t-elle, vivez éternellement dans ce marais bourbeux » ! Elle dit, et soudain la métamorphose s'opère : tous ces paysans sont changés en grenouilles. Vous les voyez dans ce

tableau, sous cette forme hideuse, se plonger dans le lac où ils semblent encore, par leur voix rauque, vouloir insulter à la déesse.

On nous mena au tombeau de Phérécyde, élevé par les soins de Pythagore, au fond d'une grotte dont un toit de verdure couvre l'entrée : ce toit est formé par des arbres, autour desquels serpentent des rameaux tendres et flexibles d'un lierre touffu. Phérécyde est le premier philosophe qui ait soutenu que les animaux sont de pures machines. Quelle absurdité ! des machines qui ont des souvenirs, de l'attachement, qui combinent des idées ! Qu'a de plus l'homme ? des souvenirs plus longs, des idées plus lumineuses, plus compliquées. Mais l'arbre qui nous donne l'olive, celui qui porte les fleurs odorantes qui se changent en pommes d'or, ont-ils une ame végétative supérieure à celle de l'humble buisson ? L'essence du renard est-elle plus pure, plus divine que celle de la brebis ?

Notre proxène nous raconta la mort bizarre de ce philosophe. Il étoit d'un caractère sombre et taciturne : il avoit passé sa vie dans la solitude et la méditation, et il mourut comme il avoit vécu. Sentant approcher sa mort, il l'envisagea sans effroi ; il se renferma dans sa chambre : aussitôt ses amis accoururent pour lui donner leurs soins et adoucir l'horreur de ce terrible

passage. Il ne voulut jamais leur ouvrir sa porte : il les remercia par le trou de la serrure, leur protestant qu'il n'avoit besoin d'aucun secours, et les invita pour le lendemain à ses funérailles : il tint parole, et mourut le jour suivant.

Nous nous éloignions du tombeau de Phérécyde, lorsqu'on vint nous avertir que le vent étoit favorable, et qu'on alloit déployer la voile. Mais Phanor avoit déjà disparu. Je l'appelai vainement, il fallut le chercher : après une course assez longue, je le trouvai au milieu d'une prairie, dansant joyeusement avec de jeunes filles, la danse qu'on appelle *dédale*, du nom de son inventeur, qui l'imagina pour la belle Ariane, en mémoire du fameux labyrinthe de Crète. Thésée fut le premier qui la dansa à Délos avec elle. Cette danse s'est répandue depuis dans la Grèce ; mais elle est plus particulièrement en usage dans cette île. Voici comment elle s'exécutoit. Une jeune fille et un garçon, se tenant par un ruban, étoient les coryphées de la troupe, et la conduisoient, tous les autres suivoient par couples : souvent ils se divisoient en longues files, se tenant par la main, dansoient en cercle, et décrivoient une quantité infinie de détours. Le talent de la première danseuse consiste à se dégager de ces files entortillées, en faisant voltiger le ruban,

pour faire allusion au peloton de fil qui sauva jadis Thésée.

Pendant la danse, je fis mille signes à Phanor, pour lui faire entendre qu'on alloit partir; mais il ne voulut jamais quitter : il fallut attendre la fin, et qu'il eût fait de tendres adieux à sa danseuse, jeune fille de Naxos d'une très-jolie figure.

Nous fîmes route pour Scyros : le vent nous porta devant Naxos, île témoin de l'infortune et des pleurs d'Ariane. Nous vîmes Paros, Céos, où les hommes, parvenus, à l'âge de soixante ans, se privent de la vie, honteux de se survivre à eux-même, et d'être inutiles à leur patrie, comme si la patrie n'avoit besoin que de bras. Nous passâmes devant Ténos, Andros. Nous débarquâmes dans ce dernier port : un de ses habitans nous pressa beaucoup de nous y arrêter, pour assister à la fête de Bacchus, qu'on devoit célébrer dans quinze jours. « Vous verrez, nous dit-il, un événement miraculeux. A cette époque, une source qui, pendant toute l'année, ne donne que de l'eau, versera des flots de vin ».

Bacchus est l'auteur de ce prodige, qui s'opère et qui dure sept jours entiers; après quoi l'eau revient et reprend son cours. Nous ne fûmes point d'avis de rester pour être témoins de ce miracle; et Phanor dit à cet habitant qu'il

qu'il reviendroit voir cette fontaine sacrée lorsque les prêtres mettroient de l'eau dans leur vin.

Toutes les îles parsemées de cette mer, semblent autant d'étoiles qui l'embellissent. Nous jouissions des plaisirs de la diversité, comme ces voyageurs qui trouvent sur leur route des vallons, des montagnes, des bois, des villes, des villages. Un vent doux et frais poussant légérement notre navire, nous arrivâmes à Scyros, le troisième jour de notre départ, à l'heure où le soleil va toucher les bornes de l'occident. Cette île ne contient qu'une ville et quelques villages. Les habitans s'empressèrent de nous montrer le tombeau de Thésée. Ce monument a toute la simplicité des temps héroïques. C'est à Scyros que ce roi guerrier trouva son dernier jour. Il avoit enlevé la fameuse Hélène, qui ne comptoit encore que dix printemps. Les Athéniens, indignés, le chassèrent du trône et d'Athènes : il se réfugia chez Lycomède, roi de Scyros, qui, violant l'hospitalité qu'il lui avoit accordée, le conduisit sur un rocher d'où il le fit précipiter : ainsi périt le vainqueur du Minotaure.

Nous n'oubliâmes point à Scyros les premières amours d'Achille qui, déguisé sous les vêtemens d'une jeune fille, séduisit la crédule et tendre Déidamie.

Scyros ne nous retint qu'un seul jour, et nous nous embarquâmes pour Chio, île montueuse, mais très-peuplée, et fertile en excellent vin et en beaux marbres. Les habitans descendent de Neptune : leur île étoit déserte, lorsque ce dieu y devint amoureux d'une nymphe qui lui donna un fils. Le jour de l'accouchement, il tomba tant de neige, qu'on le nomma Chio (*a*). Neptune eut encore deux fils d'une autre nymphe; ce furent les premiers habitans de cette île.

Chio étoit la patrie de Scylis, le plus habile plongeur qui eût jamais existé. Il avoit appris à Cyane sa fille l'art de plonger comme lui dans les mers les plus profondes. On raconte que la flotte de Xercès étant assaillie d'une grande tempête auprès du mont Pélion, le père et la fille se jetèrent tous les deux à la mer, arrachèrent les ancres qui tenoient les galères, et les firent périr sur les côtes. Pour éterniser la mémoire d'un si grand service, les amphictyons érigèrent au père et à la fille des statues dans le temple de Delphes.

L'orient se coloroit à peine de quelques rayons du jour, et déjà notre vaisseau s'éloignoit de ce port. Nous saluâmes de loin Samos, île chérie de Junon. Un Samien de l'équipage nous assura que cette déesse étoit née dans cette île,

(*a*) Chio, en grec, signifie *neige*.

sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un arbuste nommé *agnus-castus*, qui existoit encore, renfermé dans l'enceinte du temple construit dans le lieu même de sa naissance. Ce temple a depuis toujours joui du droit d'asile. La déesse est représentée en habit de noce, parce que Samos fut l'heureux témoin de son hymen avec Jupiter ; et comme les paons se plaisent beaucoup dans notre île, on en a mis deux à ses pieds ».

De Samos, les vents et Neptune nous portèrent en peu de temps à Ephèse.

## CHAPITRE XIV.

*Arrivée à Éphèse. Description du Temple de Diane. Traits divers d'Héraclite.*

Nous avions le plus vif desir de visiter le temple de Diane, l'une des merveilles du monde. Je ne l'avois vu que dans ma première jeunesse ; j'étois alors privé du goût et des lumières nécessaires pour discerner et sentir les finesses et les beautés de l'art. Nous n'entrâmes dans le port qu'au soleil couchant. Éphèse est

située entre le Caystre et le Méandre : c'est une des douze grandes villes de l'Ionie. Le lendemain nous fûmes debout avec le jour ; mais Phanor retarda notre sortie par la longueur de sa toilette. Il se faisoit friser à la mode : on partageoit ses cheveux sur sa tête, on les dressoit en pointe, comme des cornes. Il arrangeoit ses cigales d'or autour de sa belle chevelure. Quel est le prix du temps et de l'occasion ! Nous étions recommandés au savant Hermodose, philosophe renommé : nous nous rendons enfin chez lui. Nous trouvons sa famille éplorée, qui nous apprend qu'un arrêt l'avoit banni d'Éphèse sa patrie, et qu'il venoit de partir. Nous demandâmes quel étoit son crime ? — « Son mérite ». Les Éphésiens ne veulent souffrir dans leur ville aucun citoyen qui s'élève au-dessus des autres. Cependant ce peuple, par une une inconséquence bizarre, a publié une loi qui oblige chaque particulier à se rappeler la mémoire de quelque philosophe recommandable par sa sagesse.

Pour nous consoler de l'absence d'Hermodose, nous allâmes visiter le temple de Diane : c'étoit le seul de l'Asie-Mineure que Xercès eût respecté dans son passage. Il est bâti entre la ville et le port. Sa longueur est de soixante-onze toises, sur plus de trente-six de largeur. Nous y avons compté cent vingt-sept colonnes

de marbre, hautes de soixante pieds, données par autant de rois. Toute l'Asie a contribué à sa construction ; il est d'ordre ionique. La statue de la déesse est d'un marbre si éblouissant, qu'un huissier, préposé pour cela, vint nous avertir de ne pas la regarder fixement. Sa tête est surmontée d'une tour, et son corps terminé en gaine, est enrichi de figures d'animaux, et d'autres symboles. Nous passâmes une partie de la journée dans ce superbe édifice. Le lendemain, nous demandâmes à Zéthus, notre hôte, si nous pourrions voir son compatriote, le célèbre Héraclite? « Il est, dit-il, d'un abord très-difficile : nous l'appelons *le philosophe ténébreux et pleureur*. En effet, il pleure continuellement sur nous et nos sottises. Il a pris une si grande aversion pour les hommes, qu'il s'est retiré sur le mont Pion, pour y vivre d'herbes avec les bêtes sauvages, société digne de lui ». Ce récit piqua encore plus notre curiosité, et nous priâmes Zéthus de nous conduire sur cette montagne. Parvenus sur un plateau, il nous montra son habitation. C'étoit une grotte qui s'enfonçoit sur un vaste rocher, fermée d'une mauvaise porte de bois, alors ouverte. Nous entrâmes ; mais Héraclite n'y étoit pas. Nous visitâmes ses meubles, qui consistoient dans une vieille table, un plat

ébréché, contenant des racines ; un vase d'argile plein d'eau, et deux planches couvertes de peaux de mouton, qui lui servoient de lit. Sortis de ce repaire, nous cherchâmes des yeux son triste possesseur ; nous le découvrîmes enfin assis sur une pierre, l'air sombre et mélancolique et les larmes aux yeux. Dès qu'il nous aperçut, il se leva et s'enfuit. Zéthus engagea Phanor à le suivre, et à lui demander ce que *c'étoit que l'homme*? A cette question, il s'arrêta ; et se tournant vers nous, il nous cria : « Son savoir n'est qu'ignorance ; sa grandeur, bassesse ; sa force, infirmité ; et ce qu'il appelle plaisir, n'est que douleur ». A ces mots, il s'éloigna d'un pas rapide. Deux jours après, le bruit se répandit dans la ville qu'il y étoit descendu pour consulter un disciple d'Esculape, car son genre de vie lui avoit causé une hydropisie. Nous courûmes pour le voir ; il entroit chez un médecin, auquel il dit : « Peux-tu rendre serein un jour pluvieux » ? Nous apprîmes, après notre départ, qu'il s'étoit enfermé dans du fumier, croyant trouver dans cette chaleur empruntée, un remède à ses maux ; mais la maladie empirant tous les jours, il s'est laissé mourir à l'âge de soixante ans : trop longue existence pour un homme aussi original, qui, avec plus de philosophie, auroit ri de la folie humaine, loin

de s'en affliger (*a*). Nous vîmes le célèbre Parrhasius de cette ville, dont le plus bel ouvrage est le tableau allégorique du peuple d'Athènes : ce peintre y a exprimé tout à la fois les vices et les vertus des Athéniens. Il avoit une couronne sur la tête, une canne fort riche à la main ; les attaches de ses souliers étoient d'or, sa robe, de pourpre, ses brodequins, superbes : il nous dit qu'il étoit le roi de la peinture. Nous le quittâmes bientôt, fatigués d'un orgueil qui déparoit ses rares talens.

Nous partîmes d'Ephèse à la première occasion, et nous nous embarquâmes pour Milet.

## CHAPITRE XV.

*Description de Milet. Amour de Phanor. Danger qu'il y court. Leur Départ. Aventure de Philiste.*

Cette ville s'élève auprès des embouchures du Méandre ; on l'appelle la fille du ciel et de la terre : les bords rians et sinueux du fleuve, les mœurs voluptueuses des habitans, la ren-

(*a*) Mirandum est unde ille oculis suffecerit humor.
JUVEN.

dent digne de la curiosité et de l'attention des étrangers : sa réputation n'est point exagérée. Les Milésiens sont aimables : ils l'emportent peut-être sur les Athéniens par leur politesse, leur aménité et les agrémens de l'esprit. On leur reproche, avec raison, cette facilité, cette mollesse de mœurs qui prend quelquefois l'air de la licence. Tout enchante les sens dans ce séjour fortuné : la pureté de l'air, la beauté des femmes, l'élégance de leur parure, les fêtes continuelles qui s'y donnent ; enfin, leur musique, leurs danses, leurs jeux, tout inspire la volupté et pénètre l'ame d'une langueur délicieuse. Phanor s'y rappeloit avec plaisir que c'étoit la patrie de Théophanie.

Nous nous hâtâmes d'aller visiter, près de Milet, la fontaine qui porte le nom de la malheureuse Biblis. Elle coule dans un vallon, sous un vieux chêne, dont l'ombre épaisse embrasse un vaste contour. Notre conducteur nous conta l'histoire de cette infortunée, qui avoit pour aïeul le fleuve Méandre, et pour père Milet, fils d'Apollon. Elle brûloit d'une passion secrète pour son frère Caunus. Trompée par le nom de l'amitié, ne soupçonnant pas encore qu'elle étoit la proie de l'amour, elle lui prodiguoit les baisers, les caresses les plus tendres. Fatale erreur qui l'entraînoit au crime ! Un songe enfin qui enivra ses sens d'une

volupté nouvelle et coupable, lui apprit qu'elle aimoit, et qu'il existoit des délices pour les amans heureux. L'impression encore récente de son bonheur irrite ses désirs et sa flamme. Elle veut écrire à son frère, l'embraser de ses feux. Elle saisit son style, ses tablettes. La main lui tremble; elle hésite, condamne ses vœux, trace quelques mots, s'arrête; elle désire, elle craint; enfin, la passion l'emporte, et les tablettes révèlent le secret de son cœur. Elle veut se justifier par l'exemple des dieux. « Saturne, dit-elle, et le vieux Océan épousèrent leurs sœurs, Cybèle et Thétis. L'auguste Junon est la sœur et la femme du maître de l'Olympe ». Caunus repoussa avec horreur cette lettre incestueuse. Biblis, couverte de honte, éperdue d'amour, s'enfuit, quitte ses Lares paternels: échevelée, furieuse comme les Thyades, elle parcourt les bois, les vallons, les montagnes. Enfin, excédée, se traînant à peine, elle tombe de fatigue dans ce même lieu. Les Nymphes du Méandre voulurent la consoler, adoucir ses maux. Elle étoit muette et stupide; le désespoir avoit glacé ses sens; des pleurs abondans annonçoient seuls un reste d'existence. Mais peu à peu son corps s'endurcit en rocher; Biblis n'est plus qu'une fontaine d'où coulent sans cesse les larmes de cette infortunée.

A notre arrivée, on alloit célébrer la fête de Cybèle : nous vîmes promener sa statue sur un char. La procession se faisoit au son des cymbales; les prêtres de la bonne déesse se défiguroient par des contorsions bizarres ; ils affectoient des attitudes lascives, jetoient des hurlemens, se déchiquetoient le corps pour s'attirer des aumônes; ils faisoient la quête au nom de la mère des dieux, et portoient sur la poitrine de petites figures. Le lendemain ils sortirent de la ville, vêtus d'habits ridicules, hideux et de couleurs différentes, le visage barbouillé de lie, les paupières peintes, coiffés d'une espèce de mitre, ayant des souliers jaunes, des ceintures autour du corps, et les bras nus jusqu'aux épaules. Ils étoient armés de grands couteaux et de haches. Ils sautoient, dansoient au son des cymbales, au bruit des tambours et aux accords d'une musique phrygienne. La grande déesse, couverte d'un voile de soie, étoit portée sur un âne.

La curiosité nous attacha à leur suite. Ils arrivèrent ainsi à la maison de campagne d'un nommé Philémon, homme très-religieux, qui, à leur approche, courut au-devant d'eux. Ils entrèrent chez lui furieux comme des bacchans, secouant leur tête qu'ils penchoient à droite, à gauche, et tournant le cou de diverses manières. Ils se mordoient les bras, se tailladoient

le corps avec un couteau à deux tranchans. Un d'eux, pour faire accroire qu'il étoit possédé de la divinité, exhaloit de longs soupirs; ensuite, confessant qu'il étoit coupable de plusieurs fautes contre la religion, il se donna mille coups de fouet, se déchira la peau avec une fermeté féroce. La terre étoit teinte de son sang et de celui des autres prêtres. Après cette cérémonie barbare, ils tendirent leurs robes pour recevoir des aumônes. On leur donna de l'argent, du vin, du lait, des fromages et autres denrées qu'ils emportèrent dans leurs sacs. Ils continuèrent ainsi leurs courses dans les maisons de campagne des environs; mais nous les quittâmes au sortir de chez Philémon, dégoûtés de leur turpitude. Nous allâmes visiter le temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce.

On nous montra l'obscure et chétive maison où étoit née la célèbre Aspasie. Quel sujet de réflexions! C'est, me disois-je, sous cet humble toit qu'à reçu le jour celle qui devoit épouser Périclès, gouverner Athènes, allumer des guerres dans la Grèce, instruire Socrate; celle dont la beauté, l'esprit, les talens, l'éloquence devoient porter la gloire de son nom jusqu'au fond de l'Asie! Ainsi la goutte d'eau cristallisée, devenue diamant, va briller sur le front des monarques et de la beauté!

Phanor ne tarda point à ressentir l'influence du climat et des mœurs des habitans. Il se passionna pour la courtisane Phryné, dont la figure étoit si séduisante, que, citée devant les juges pour crime d'impiété, elle obtint sa grâce en découvrant son sein (*a*).

Phanor m'en parloit sans cesse avec l'enthousiasme d'un amant ; il la préféroit à Théano, à Théophanie, et même à la belle Aspasie de Sparte ; il lui prodiguoit les fêtes, les cadeaux ; enfin, il étoit le plus heureux des hommes. Cependant il n'avoit point encore atteint le dernier période de la félicité. Un vieux prêtre, chef du temple de Cybèle, étoit son rival ; il obsédoit, il surveilloit Phryné, et empêchoit leur bonheur. Je lui conseillai de se méfier des caresses d'une courtisane, et des astuces d'un vieux prêtre. Il m'assura qu'il ne pouvoit douter de la sincérité et de la tendresse de son amante ; qu'à l'egard de son rival, il se faisoit un plaisir de s'égayer à ses dépens. Pour toute réponse, je lui souhaitai un heureux dénouement.

Il approchoit. Radieux et triomphant, Phanor vint m'annoncer qu'il avoit un rendez-vous

(*a*) Cette Phryné n'est point la célèbre Phryné qui, longtemps après celle-ci, offrit de faire rebâtir la ville de Thèbes à ses dépens, pourvu qu'on lui permît de mettre pour inscription : *Alexandre a détruit Thèbes ; Phryné l'a rebâtie.*

avec

avec sa chère Phryné, et qu'il y voloit. Dans l'excès de son ravissement, il ne put m'en dire davantage. Je le félicitai, et lui recommandai de se faire escorter par le doute et la prudence. Je l'attendis vainement jusqu'à la seconde veille de la nuit. A mon réveil, il n'avoit point encore paru. Le soleil atteignit le méridien, se coucha, et Phanor ne vint point. Inquiet, alarmé, je courus chez Phryné pour m'informer de lui. Elle me répondit qu'elle avoit vu, en effet, quelquefois un jeune homme nommé Phanor, mais que sa destinée lui étoit absolument inconnue. Cette réponse m'atterra. Je parcourus la ville, les faubourgs, les environs; ce fut en vain. J'étois inconsolable; je ne pouvois imaginer ce qu'il étoit devenu. Le lendemain, mon attente fut encore déçue. Huit jours s'écoulèrent dans ces terribles angoisses. Le neuvième jour, rentré chez moi fort tard, épuisé de fatigue et de douleur, je m'écriai, étendu sur mon lit, en versant des larmes: « Il est mort, assassiné, mon cher Phanor, ami charmant, dont la gaîté, la douceur, l'amitié, consoloient, embellissoient ma vie! Où es-tu? quel est ton sort »? Tout-à-coup on frappe à ma porte; je vais ouvrir. Que vois-je? un spectre! Je recule; il se précipite dans mes bras et me presse sur son sein sans proférer une parole. Je le reconnois enfin; c'est Phanor lui-

même ! « D'où venez-vous, m'écriai-je, cruel ami, ainsi hâve, défiguré, ensanglanté? sortez-vous du tombeau ? êtes-vous mort ou vivant ? — Je ne sais où je suis, si j'existe ou non. Mon cher ami, ne m'abandonnez pas ; partons de Milet au moment même ; les dangers, la mort nous environnent. — Partons sans différer ». Et soudain, à pied, nos paquets sur le dos, nous sortons de Milet. Nous voilà en chemin au milieu de la nuit ; mais Phanor se traînoit : depuis huit jours, privé de sommeil, il n'avoit eu pour nourriture qu'un peu de farine délayée dans l'eau. A l'aube naissante, nous aperçûmes une petite maison peu éloignée de la route : nous allâmes, au nom des dieux hospitaliers, y demander un asile. Le maître du logis, homme âgé d'environ cinquante ans, nous l'accorda généreusement, et nous fit déjeûner. Il nous quitta ensuite pour vaquer à ses affaires. Phanor se jeta sur un lit, et fut bientôt dans un profond sommeil. Pour moi, sa situation, la singularité de son aventure me privoient de ses pavots. Je commençois cependant à m'assoupir, lorsque notre hôte entra d'un air effaré, en me disant : « Etrangers, je vous ai donné l'hospitalité; qui que vous soyez, vous êtes ici sous la protection de mes dieux Pénates : on vous cherche. J'étois sur le chemin; des satellites m'ont demandé si je n'avois pas vu pas-

ser deux vagabonds fugitifs ? J'ai dit que non, et c'étoit la vérité. Ils font des recherches dans la maison voisine, ils ne tarderont pas à venir visiter la mienne : le temps presse, suivez-moi, je vous cacherai dans un lieu sûr ».

J'éveille Phanor ; je l'arrache malgré lui à ce repos dangereux, et nous suivons notre guide. Il portoit une longue échelle ; il s'arrête à deux cents pas de sa maison, et nous fait descendre dans un puits. Il n'y a point d'eau, nous dit-il, vous y serez un peu au frais ; mais j'espère que vous n'y séjournerez pas long-temps ». Il retira ensuite l'échelle, et recouvrit la citerne avec des planches et des pierres.

Nous voilà tous les deux, pleins de vie, au fond d'un tombeau. Phanor étoit sans voix, immobile et glacé : mon inquiétude m'agitoit d'autant plus, que j'ignorois la cause de tant d'événemens, et quel danger me menaçoit. Ce n'étoit pas le moment d'interroger Phanor ; il paroissoit dans une torpeur alarmante, et ivre de sommeil. Je le laissai dormir sur un lit de pierres. Nous restâmes dans ce puits jusqu'au déclin du jour. L'honnête Philiste, c'est le nom de notre hôte, vint enfin nous annoncer que le péril étoit passé, et nous descendit l'échelle. J'éveille Phanor, je l'aide à monter, car il étoit d'une foiblesse extrême ; je m'aperçus même qu'il avoit une fièvre ardente. Phi-

liste lui céda son lit. Lorsque nous l'eûmes couché, la femme de notre hôte, qui revenoit de Milet, nous apprit que cette ville étoit dans la plus grande consternation, qu'on avoit assassiné dans la nuit le chef des prêtres de Cybèle, que l'on craignoit la vengeance de la déesse, qu'on avoit promis une somme considérable à qui dénonceroit l'assassin : elle ajoutoit avec chaleur, qu'il falloit écorcher tout vif l'impie, le scélérat qui avoit osé porter ses mains parricides sur un ministre des dieux.

Pendant ce récit, je tremblois je frissonnois, je savois que ce chef des prêtres de Cybèle étoit le rival de Phanor; et ce qui ajoutoit à l'embarras de ma situation, c'étoient les regards de Philiste qui se fixoient sur moi. Je voyois qu'il nous accusoit de ce parricide. Sa femme lui demanda qui nous étions? « Des voyageurs, dit-il, dont l'un est tombé malade; et ils m'ont demandé l hospitalité ». Ce détour officieux me rassura, et me fit connoître toute l'honnêteté de Philiste. Mais dès que sa femme fut éloignée, il me pressa de lui avouer si nous étions les coupables que l'on cherchoit, me jurant par Castor et Pollux, les dieux de l'hospitalité, que, loin d'abuser de cette confidence, il feroit tous ses efforts pour nous sauver. « Je n'ai pas voulu m'expliquer devant ma femme, qui n'entend pas raillerie sur l'article des prêtres, qu'elle

regarde comme les images de la divinité. — Je suis, lui dis-je, très-innocent de ce meurtre; mais, pour répondre à tant d'honnêteté et de franchise, je ne vous célerai pas que j'en soupçonne mon ami. Ce vieux prêtre étoit son rival en amour: il peut l'avoir surpris avec sa maîtresse; il aura voulu se venger, et mon ami, jeune et vigoureux, aura aisément triomphé d'un vieux hiérophante; mais ce ne sont là que des conjectures. Au reste, Phanor est d'un caractère doux, honnête, incapable de crime; et s'il a immolé ce prêtre, c'est sans doute à sa sûreté ». Je remerciai ensuite Philiste, avec toute l'effusion du cœur, de sa générosité, de son accueil charitable. — « Ah! s'écria-t-il, une leçon que je n'oublierai jamais, m'a appris à secourir, à respecter mes semblables, surtout les malheureux. J'étois indifférent, apathique, ou plutôt l'égoïsme avoit desséché mon cœur. Un soir, un homme accablé de lassitude, exténué de besoin, se présente à ma porte et me demande l'hospitalité pour la nuit. Je le refusai durement, le traitant de vagabond et de fainéant. — « Je ne suis ni l'un ni l'autre, répondit-il avec douceur, mais vous n'êtes pas obligé de me connoître: donnez-moi du moins un asile dans votre étable; la nuit est sombre, et la pluie nous menace. Je ne vous demande point de nourriture; j'ai cueilli quelques ra-

cines qui me suffiront ». J'eus la dureté de repousser sa prière; je lui permis seulement de se coucher sous le hangar contigu de la maison, sans lui offrir un morceau de pain; et il s'en contenta.

» Au milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut: on crioit au meurtre, à l'assassin! Je parois à la fenêtre; je vois, aux rayons de la lune, ce malheureux voyageur, combattant, avec beaucoup de vigueur et de courage, contre trois hommes qui le pressoient vivement; il n'avoit, pour toute arme, qu'un gros bâton noueux; ses adversaires avoient des poignards. Dès qu'il m'entendit: « Armez-vous, me cria-t-il; ce sont des brigands qui viennent vous égorger »! Tandis qu'il parloit, je le vis asséner un coup si rude à l'un de ces coquins, qu'il l'étendit par terre. Je saisis une vieille pique; je viens à son secours: les assassins s'enfuient, traînant le blessé après eux. Ma femme et un domestique apportent un flambeau. Je m'aperçois que mon hôte est couvert de sang. — « Vous êtes blessé? lui dis-je. — Je le suis; mais ce n'est rien: vous voilà sauvé ». Nous l'emportâmes dans ma chambre; je lui prodiguai tous mes soins. Lorsqu'il eut repris quelque force, il me conta qu'étant sous le hangar, où le froid de la nuit l'empêchoit de dormir, ces trois coquins s'étoient arrêtés près de lui sans le voir, combi-

nant entr'eux le moyen de s'introduire dans la maison pour m'assassiner et me voler; qu'armé de son bâton, il s'étoit élancé sur eux, et le combat s'étoit engagé. Après ce récit, il parut se trouver plus mal: je le laissai entre les mains de ma femme, et courus à Milet chercher un médecin. Hélas! quand il eut sondé les plaies, il me déclara que cet homme étoit perdu. A cette nouvelle, mes yeux, si long-temps desséchés, versèrent des larmes; cet infortuné, en les voyant, pressentit son arrêt de mort; il me tendit la main en me disant: « Mon cher hôte, cessez vos pleurs; je ne regrette pas la vie, rien ne peut m'y attacher: je n'ai jamais pu vaincre ma destinée; j'ai toujours vécu pauvre et malheureux ». Je lui fis alors mes excuses de la dureté de mon accueil. « Hélas! ce n'est pas votre faute; c'est celle de tous les hommes, ou plutôt des dieux, qui ont pétri le cœur humain d'un levain si corrompu ». Je lui demandai son nom. — « Mon nom vous seroit inutile; il va s'effacer du livre de la vie. J'ai passé cinquante ans sur la terre, luttant toujours contre l'adversité. J'ai été vertueux, la misère en a été la récompense; des écumeurs de mer m'ont enlevé le fruit d'un commerce assidu; la guerre a dévasté et ruiné une métairie qui me restoit; ma maison a été incendiée. J'ai fait du bien, je n'ai trouvé que des

ingrats; un ami m'a nié un dépôt considérable; un autre, pour prix de l'hospitalité, a suborné ma femme. Il me restoit un fils unique, ma plus douce espérance; il s'est enfui avec une vile esclave, et est allé en Egypte, périr de débauche et de misère; et pour complément d'infortune, je meurs aujourd'hui victime de mon devoir et de mon humanité. Pourquoi cette préférence des dieux, ce fatalisme qui me voue, moi personnellement, à l'adversité; tandis qu'une foule d'hommes, chargés de crimes, ou flétris par leur improbité, coulent des jours fortunés au sein de l'opulence et des plaisirs » ? Je lui répondis que leur bonheur n'étoit souvent qu'en apparence, et que, si nous ouvrions l'ame de ces êtres immoraux, nous n'y verrions que troubles et vers rongeurs. De plus, quand même leur bonheur auroit quelque réalité, la justice des dieux les attend après leur trépas; tandis que lui jouiroit dans les Champs-Elysées de la félicité promise à la vertu. — « D'ou vient donc cette préférence? pourquoi suis-je l'objet de la prédilection des dieux, et pourquoi ce nombre d'êtres vicieux, destinés à de cruels supplices » ? Ce dilemme m'embarrassa, et je cessai l'entretien, sous prétexte qu'il le fatiguoit trop. La nuit suivante, sa poitrine enfla, le mouvement se ralentit; sa vie s'écouloit. Devenu humain et

sensible, je versai sur lui des pleurs amers. Avant d'expirer, il me présenta la main, en me disant d'une voix bien faible : « Adieu ; soyez juste et charitable ; cela reste et console à l'heure de la mort ». Voyant alors son dernier souffle à s'exhaler, je lui jetai un voile sur la tête ; je lui coupai l'extrémité des cheveux, et un soupir annonça la sortie de son ame.

» Je le fis ensevelir dans mon jardin, en face de ma maison, afin d'avoir sans cesse sous les yeux cette terrible leçon. Je pris le deuil ; je me coupai les cheveux sur son tombeau ; je coupai même le crin de mes chevaux, comme si j'avois perdu mon père ou l'ami le plus cher, et je jurai, sur sa tombe, de devenir plus humain et plus hospitalier.... Mais la nuit s'avance, vous devez avoir besoin de repos ; sans doute, votre ami sera bientôt rétabli. Je vous crois, pour quelques jours, en sûreté chez moi ; cependant, demain matin, j'irai au port chercher un navire pour vous faire embarquer secrètement. Où voulez-vous aller ? — Avant de nous enfoncer dans l'Asie, nous voudrions voir Rhodes. — Cela suffit ; je crois que j'aurai votre affaire ».

Je me levai fort tard : je trouvai Phanor assis sur son lit, causant avec Philiste, d'un air riant et tranquille ; le baume d'un long sommeil avoit restauré ses forces, et éteint la

fièvre. Nous nous embrassâmes en répandant des larmes de joie. Philiste me dit qu'il avoit trouvé au port un marin de ses amis, qui partoit dans trois jours pour Rhodes, et qui se chargeroit de nous y transporter.

Il me proposa de déjeûner auprès du lit de Phanor. — « Avec plaisir, lui dis-je, à condition qu'il nous fera le récit de la catastrophe qui a terminé ses amours; je brûle d'en être instruit; de plus, il doit faire connoître à Philiste qu'il n'est point indigne de l'accueil généreux qu'il en reçoit. — Très-volontiers; écoutez, et jugez.

## CHAPITRE XVI.

### *Aventure de Phanor.*

» Il vous souvient que je vins, resplendissant de joie, vous annoncer mon rendez-vous avec Phryné. Le lieu désigné étoit dans une chapelle du temple de Cybèle, à l'entrée de la nuit. Je m'y rendis de très-bonne heure; et, blotti dans un coin, j'attendis Phryné et les amours. Je brûlois, je m'agitois, lorsque je vis entrer une femme voilée, de la taille de Phryné: je m'élance, je la presse dans mes bras; elle jette aussitôt des cris d'épouvante; ceu'é-

toit pas la voix de Phryné. Je connois ma méprise, mais trop tard. Tout-à-coup je suis assailli par trois hommes, commandés par un prêtre qui crioit à l'impie. Je voulus me défendre, mais j'étois sans armes. Ces trois coquins me terrassent, me lient les mains, et me conduisent dans un souterrain obscur, où je fus abandonné à mes réflexions et à mon désespoir.

» Les deux premiers jours, je ne vis qu'un esclave qui m'apportoit, pour toute nourriture, un peu de farine cuite et délayée dans l'eau, et qui répondoit à toutes mes questions : *Je n'en sais rien.* Un jour, très-choqué de son laconisme, je lui demandai s'il savoit s'il étoit homme ou mulet ? *Je n'en sais rien*, répondit-il froidement.

» Le troisième jour, les mêmes satellites qui m'avoient arrêté, vinrent me prendre pour me traduire au tribunal des prêtres. Je trouvai six Corybantes, ou plutôt six vieux singes assis sur leurs siéges, qui affectoient une gravité hypocrite. Mon coquin de rival les présidoit ; il me reprocha mon irréligion. « Comment, s'écria-t-il en grimaçant, avez-vous osé, sans respect pour la mère des dieux, insulter une femme dans son temple ? quelle abomination ! Ignorez-vous la vengeance de cette déesse sur Hyppomène et Atalante, qui avoient pro-

fané ce lieu saint par leurs caresses imprudentes? elle les changea en lions, et les attela à son char; cependant leur faute étoit moins grave que la vôtre, puisqu'ils étoient unis par des nœuds légitimes. Vous auriez sans doute éprouvé le même châtiment, si nos prières n'eussent suspendu ses foudres vengeresses. Parlez, que direz-vous pour votre justification? — Rien, sinon que je ne reconnois pas la compétence de votre tribunal ; que je vous somme de me rendre la liberté, et de laisser à Cybèle le soin de sa vengeance; et si elle a métamorphosé Hyppomène et Atalante en lions, tremblez ! prenez garde que, pour punir votre barbarie, elle ne vous change en singes ou en hiboux ». A ce discours, ils s'écrièrent tous à la fois que j'étois un impie, un athée; que je ne méritois aucune indulgence. « Cependant, chers Dactyles, ajouta le chef de ces castrats, opposons la douceur et la justice à l'insolence et à l'impiété. Mon fils, votre crime est avéré ; vous méritez la mort; mais, par un esprit de zèle et de charité, nous voulons bien commuer votre châtiment, ou plutôt vous offrir une récompense, un état de bonheur, au lieu d'une punition. Nous vous proposons de vous honorer de la qualité de ministre de Cybèle ; vous partagerez nos dignités, notre gloire, nos richesses : mais pour obtenir cette faveur, il

faut

faut vous soumettre à l'opération que nous avons essuyée et sacrifier à la bonne déesse les organes qui entretiennent en vous les plaisirs charnels et impurs. Très-étonné de la proposition, je répondis : « La bonne déesse n'a que faire de mes organes : si l'on vous a privés des vôtres, tant pis pour vous ; mais j'aime mieux être profane et homme, que d'être corybante et mutilé. Gardez vos honneurs pour d'autres plus dignes que moi ; j'ai besoin de toutes mes pièces ». Cette réponse ferme et ironique irrita mes juges : ils me signifièrent qu'on alloit me reconduire en prison jusqu'à ce que le repentir et ma résignation m'eussent mérité le pardon de Cybèle. J'eus beau crier, protester ; il fallut me soumettre à la force et retourner dans mon antre.

» Les plus noires réflexions vinrent m'y assiéger. J'étois placé entre deux extrémités cruelles : ou une éternelle prison, et peut-être la mort ; ou la privation de ce qui donne quelque prix à l'existence.

» Trois jours éternels me virent dans cette situation ; le quatrième, on me mena chez le vieux dactyle, mon rival. Il me demanda, d'un ton doux et patelin, si je m'obstinois toujours dans mon refus ? Il me vanta le bonheur des prêtres de Cybèle. — « Quel bonheur, lui dis-je, d'être privé des sources de la vie et du plaisir!

Quand je serai impuissant, Cybèle sera-t-elle plus puissante? — Ce n'est pas à nous à lire dans les secrets des dieux. Nous voyons les résultats; les causes nous sont cachées. — Par Hercule! je ne vois pas que les dieux nous aient fait ces doux présens pour être appendus aux murs d'un temple! la belle tapisserie »! Ce vieux dactyle, voyant mon obstination, me renvoya en me disant: « Lorsque la prison vous ennuiera, et que vous aurez des sentiplus raisonnables, vous me ferez avertir ».

» Me voilà replongé dans une perplexité affreuse. « Moi, m'écriai-je avec fureur, devenir prêtre de Cybèle! vivre dégradé, privé de ce feu sacré, l'ame de la nature! ou être enfermé dans un cachot, ne plus jouir de la lumière! est-il une perspective plus terrible »? Je périssois abîmé de douleur. Le neuvième soleil depuis ma détention se levoit: j'aperçus un rayon qui frappoit du haut d'une petite lucarne, sur une pierre blanche attachée au mur. Cette clarté, qui perçoit les ombres de mon cachot, éveilla dans mon ame un léger sentiment de plaisir. Je m'approche machinalement de cette pierre, la regarde avec attention: j'aperçois quelques lettres à demi-effacées; je m'applique à les déchiffrer, et je crois lire enfin ce mot, *cherche*. Cette énigme m'embarrasse: la pierre étoit saillante; j'essayai de

l'arracher, elle céda facilement. Je porte la main dans le vide qu'elle laissoit; j'en retire un poignard et ce billet. *Je suis mort ici victime des prêtres sanguinaires de ce temple, qui s'efforcent, par des moyens affreux, de se donner des compagnons d'infortune. Comme j'aurai quelque successeur, je lui laisse ce poignard, ou pour se venger, ou pour terminer ses malheurs.* Je frémis à cette lecture. Hélas! dis-je, ces prêtres fanatiques sont les bourreaux de la divinité! Mais une idée subite éclaira mon esprit : j'entrevis que cette arme pouvoit me venger et briser mes fers. J'attendis le déclin du jour. Je chargeai mon geolier d'aller dire au chef des Corybantes, que je désirois un entretien avec lui. Il m'envoya aussitôt chercher par ses satellites. Je cachai mon poignard. J'avois remarqué, à la première entrevue, que mon escorte étoit restée en-dehors, et moi seul enfermé avec le vieux prêtre. A cette seconde comparution, elle se conduisit de même. Dès que nous fûmes seuls, ce vieux prêtre, me dit, d'une voix hypocrite : « Eh bien, mon fils, la raison, sans doute, éclaire votre ame; ou plutôt la grande déesse a eu pitié de vous. Mes collègues sont irrités de votre opiniâtreté; mais j'espère obtenir votre grâce, et vous mériter leur faveur ».

» Pendant qu'il parloit, j'observois ses mou-

vemens, son attitude, et la place où je devois frapper. Comme je gardois le silence : « Quoi ! dit-il, vous ne répondez pas ? — Tiens, voilà ma réponse » ; et je lui plonge le poignard dans le sein. Il veut se débattre; je le renverse, lui ferme la bouche, et un autre coup de poignard termine sa détestable vie. Je me hâte, je me revêts de ses habits ; je sors ; et fais signe à mes gardes de veiller sur la porte : ils se lèvent et me saluent profondément. Dès que j'eus franchi ce passage, plus dangereux que celui de Charybde et Scylla, j'erre égaré dans ce vaste édifice, dont je ne connoissois pas les issues ; l'obscurité y régnoit. Heureusement je trouve un esclave qui portoit un flambeau. « Eclaire-moi jusqu'à la porte, lui dis-je d'une voix impérative; une affaire pressante m'oblige de sortir ». Trompé par mon costume, cet homme me conduisit avec beaucoup de respect. Dès que je fus dehors, je me dépouillai bien vîte de mes habits sacerdotaux; et presque nu, ensanglanté, je courus dans les rues de Milet, si troublé, que j'eus de la peine à trouver mon logement, où je revis mon cher Antenor, que j'embrassai en le baignant de mes larmes ».

Nous louâmes la conduite et le courage de Phanor, et le félicitâmes du succès qui avoit couronné une action si hardie.

## CHAPITRE XVII.

*Plan de retraite de Phanor. Leur Arrivée à Rhodes.*

J'APPRIS à Phanor que nous avions notre passage sur un vaisseau qui partoit pour Rhodes. « Mais, au nom des dieux, devenez plus circonspect dans vos bonnes fortunes. On conte que la Folie fut condamnée par Jupiter à conduire l'Amour qu'elle avoit aveuglé. Appelez de cet arrêt, et faites-le conduire par la Prudence. — Oh! j'ai pris mon parti; je renonce à toutes les femmes : le sourire de l'amour ressemble au sourire des premiers jours du printemps ; l'orage les suit. Je veux vivre pour moi, pour la philosophie. J'ai formé un plan que j'espère exécuter bientôt ; ce n'est pas seulement un sexe dangereux que je veux fuir, mais les hommes, toute la société. Soyez de moitié dans mon projet, et vous assurerez le bonheur de ma vie. Le voici : J'ai ouï parler du mont Athos qu'enveloppe une chaîne de montagnes ; on y trouve des asiles enfoncés et sauvages : ce mont, couvert de bois épais, est

rafraîchi par des sources, des ruisseaux qui forment de fréquentes cascades (*a*). Là, sur le bord d'une eau pure, nous choisirons un site agréable; nous y ferons bâtir une maison qui regardera le midi. La simplicité, dirigée par le goût, distribuera l'édifice, ordonnera les meubles.

» Notre société ne sera composée que de six ou huit personnes dignes d'être réunies par leurs mœurs, leur esprit, et cette heureuse philosophie qui consiste moins dans un vain fatras d'érudition, que dans la pratique des vertus aimables. Les femmes seront exclues de la communauté : ce sont des colombes qui ont des serres de vautours. Nous aurons une bibliothèque choisie; nous cultiverons un grand jardin, qui fournira notre table d'alimens sains et abondans. Tous les dix jours on se rassemblera dans la bibliothèque, et chacun y portera ses réflexions, ses vers, enfin le fruit de ses travaux. L'heure des repas sera réglée; c'est la seule gêne qui sera imposée. Dans le reste de la journée, chaque cénobite usera son temps à sa fantaisie, pourvu qu'il remplisse les emplois de la communauté, que nous exercerons à tour de rôle. Sur le frontispice de la

(*a*) L'Athos s'appelle aujourd'hui, *Monte Santo*, parce qu'il est rempli de monastères de l'ordre de saint Basile.

porte, on lira : *Liberté, repos, philosophie.* On nommera tous les mois un chef pour veiller aux affaires de la république. C'est là, qu'exempts d'inquiétude, d'ambition et d'amour, comprimant cette activité dévorante qui tourmente l'homme, ces fougueux desirs qui l'emportent et l'abusent sans cesse; exerçant notre ame et notre corps par des travaux et des études modérés; sans regrets du passé, heureux du présent, tranquilles sur l'avenir, notre vie s'écoulera comme le fleuve de la vallée de Tempé, entre des bords rians et solitaires. — Votre plan, en perspective, présente l'image d'une vie douce et heureuse, peut-être un peu monotone; mais je crains que le dépit, l'humeur, la misantropie ne l'aient enfanté. La plupart des hommes, oppressés du poids de la vie, piqués par les épines de la société, placent le souverain bien dans la solitude et le repos; mais bientôt désabusés de leur chimère, plus las d'eux-mêmes que du monde, ils sont rejetés par le repentir et l'ennui au milieu du tourbillon. Ainsi, croyez-moi, prenez un ou deux ans pour méditer votre projet; alors, si vous y tenez encore, je vous promets, comme Apollon et Neptune firent pour Troie, de vous aider à bâtir, sur le mont Athos, votre forteresse philosophique ».

L'heure de notre départ arrivée, l'honnête

# NOTES.

(1) Misitra dans la Morée, ou son faubourg, est l'ancienne Sparte ; il ne reste que quelques ruines de cette ville célèbre. Dans le Plataniste et le Dromos, on voit quelques amas de pierres bouleversées. A l'égard du Plataniste, la nature y produit encore des platanes. Les Juifs ont à Misitra trois synagogues, et les caloyères, ou les filles consacrées à la Panagia, possèdent un beau monastère. Enfin, cette ville n'est plus recommandable que par ses filles grecques qui sont jolies, et ses chiens qui sont excellens.

(2) Une femme d'Athènes et une Lacédémonienne s'étant trouvées vis-à-vis l'une de l'autre, toutes les deux à l'instant détournèrent la tête ; l'Athénienne, parce qu'elle ne pouvoit souffrir l'odeur du beurre qu'exhaloit la Spartiate ; et celle-ci, parce qu'elle craignoit l'odeur des parfums de l'Athénienne.

(3) Lorsqu'on proposoit un convive, tous ceux de la même table prenoient une petite boule de son ou de mie de pain, et la jetoient dans un bassin que portoit un domestique, sur la tête, autour de la table ; celui qui vouloit refuser le proposé, aplatissoit la boule : c'étoit le signe d'exclusion.

(4) Le brouet noir se faisoit avec du jus exprimé d'une pièce de porc, assaisonnée avec du sel et du vinaigre. Plutarque dit qu'on en faisoit avec des anguilles, qu'on appeloit le potage blanc.

(5) Le luxe s'introduisit bientôt dans ces festins; on n'y servoit plus que les mets les plus recherchés. Les tapis et les coussins des lits garnis du duvet des cygnes d'Amiclès, étoient chargés de tant de broderie et de richesses, que les étrangers craignoient de s'y reposer, de peur de les gâter.

(6) Até, déesse mal-faisante. Jupiter la prit un jour par les cheveux, et la précipita du ciel sur la terre. Ne pouvant plus brouiller les immortels, elle mit la discorde parmi les hommes. Elle parcourut la terre avec une vîtesse incroyable; et les prières boiteuses la suivirent de loin, tâchant de réparer les maux qu'elle faisoit. Cette fable allégorique est tirée d'Homère.

(7) Quand les Spartiates partoient pour la guerre, les mères, en leur remettant le bouclier, leur disoient : *Aut hunc, aut in hoc*, c'est-à-dire : « Reviens avec lui, ou sur lui »; parce que ceux qui périssoient dans un combat, étoient rapportés sur leurs boucliers.

(8) Henri IV, à sa naissance, fut traité à peu près comme un Spartiate. Son père, Antoine de Bourbon, après l'avoir reçu des mains de la nourrice, lui fit sucer une gousse d'ail, et lui mit du vin dans la bouche. Dans son enfance, il étoit habillé et nourri comme les enfans du pays; on l'accoutumoit à courir et à monter sur des rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage et du bœuf : souvent on le faisoit marcher pieds et tête nue.

(9) Les Chinois sont encore plus cruels pour leurs enfans, que les Lacédémoniens; ils en sacrifient beaucoup. Ils ont trois manières de s'en défaire. Les accoucheuses les étouffent dans un bassin d'eau chaude, et se font payer pour cette exécution. D'autres les jettent dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore long-temps avant d'expirer. Leurs vagissemens feroient frémir d'horreur; mais les Chinois y sont habitués. La troi-

sième manière de s'en délivrer, est de les exposer dans les rues, où passent, tous les matins, et sur-tout à Péking, des tombereaux pour les ramasser : on va les jeter dans une fosse, qu'on ne recouvre point, dans l'espérance que les mahométans en retireront quelques-uns; mais, il arrive souvent qu'avant l'arrivée des tombereaux, les chiens, et sur-tout les cochons qui remplissent les rues, mangent ces enfans tout vivans.

(10) Ciceron fut témoin à Sparte d'une pareille flagellation, et il l'approuve. Il dit à ce sujet, en parlant des Romains : *Nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiis animum infecimus.* Tuscul.... Les Égyptiens se flagelloient, hommes et femmes, dans la fête d'Isis. Saint-Dominique, dit l'Encuirassé, parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, se flagelloit, non-seulement pour son compte, mais pour expier les iniquités des autres. On croyoit dans ce temps-là (le onzième siècle) que trois mille coups, en disant vingt pseautiers, équivaloient à cent ans de pénitence. Dominique gagnoit ce siècle en six jours; aussi sa peau devint noire comme celle d'un nègre.

En 1260, on forma en Italie la secte des Flagellans; ils couroient le monde, le corps nu depuis la tête jusqu'à la ceinture, tenant a la main un fouet de cordes armé d'épines : ils s'en frappoient avec tant de vigueur, qu'ils ensanglantoient leurs épaules. Cette barbarie religieuse se répandit dans toute l'Italie, en Espagne, dans la Provence et le Comtat.

(11) Lycurgue traitoit de sottise et d'inconséquence les loix rigoureuses des autres peuples sur le mariage. « Ils font, disoit-il, couvrir leurs chiennes, leurs jumens, par de beaux chiens, par les meilleurs étalons; et quelque foibles, malades ou âgés qu'ils soient, ils sont jaloux de leurs femmes, les enferment, comme s'ils craignoient de voir leur pays peuplé de beaux hommes ».

(12) Quoique l'adultère fût un crime à Sparte, un mari cédoit parfois son lit nuptial à un homme de bonne mine, pour en avoir des enfans robustes et bien faits. Ils croyoient que la répugnance, ou l'adhésion du mari, faisoit ou détruisoit le crime. Un Lacédémonien ne demandoit point à sa femme des voluptés, mais des enfans.

(13) Il étoit chef de la secte Cyrénaïque.

(14) En 1483, lorsque le tyran Louis XI mourut, loin d'avoir le courage philosophique d'Aristippe, il se jetoit aux pieds de saint François-de-Paule, pour le supplier de demander à Dieu la prolongation de ses jours. Le saint lui dit qu'il alloit prier pour son ame. « Ne parlez que du corps, répondit le prince ; il ne faut pas demander tant de choses à la fois ». Aristippe se fit apporter du vin; Louis XI crut ranimer sa vie en s'abreuvant du sang qu'on tiroit des petits enfans.

(15) Les Chinois opulens ont, sur les montagnes, des chercheurs de sépultures qui se font bien payer. Ces personnages riches veulent comme Aristippe, pour tombeaux, des sites frais et agréables.

(16) Trois mylords, des plus spirituels de l'Angleterre, s'étoient donné rendez-vous pour passer une après-dînée ensemble. Ces lords s'avisèrent de demander des cartes. Locke eut la patience, pendant quelque temps, de les regarder jouer ; ayant ensuite tiré ses tablettes, il se mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ces seigneurs lui demanda ce qu'il écrivoit ? « Mylord, je tâche de profiter lorsque je suis dans la compagnie de gens tels que vous ; et je ne puis mieux faire pour cela, que de transcrire votre conversation ; et voici ce que vous avez dit depuis une heure ». La lecture qu'il fit de ce dialogue, en fit bientôt sentir le vide et le ridicule.

(17)

(17) La magnifiqne ville de Thèbes aux cent portes, éclipsa d'abord toutes les villes de l'Egypte; mais l'armée victorieuse de Nabuchodonosor la ravagea, et détruisit sa splendeur. Memphis prit sa place, et se maintint jusqu'au règne d'Alexandre, qui fit bâtir Alexandrie: cette ville s'éleva sur toutes les autres, et les Ptolémées y firent leur résidence. L'empereur Auguste, les Sarrasins, les Mamelouks et les Turcs s'en rendirent maîtres tour-à-tour; et sous la domination de ces derniers, le Caire devint la capitale. Elle est située à une demi-lieue du Nil, vis-à-vis les ruines de l'ancienne Memphis.

(18) Sylla, faisant le siége d'Athènes, envoya un nommé Caphis qui étoit de la Phocide pour enlever les trésors du temple de Delphes. Caphis y vint; mais il n'osoit, par respect, toucher à ces dons sacrés, et se mit à pleurer, en présence des amphictyons, sur la nécessité qui lui étoit imposée. L'un des assistans dit alors qu'il entendoit dans le sanctuaire le son de la lyre d'Apollon. Caphis le crut, ou feignit de le croire. Il fit part à Sylla de ce prétendu prodige. Ce Romain, se moquant de sa simplicité, lui répondit: « Qu'il s'étonnoit qu'il n'eût pas compris que le chant étoit un signe de joie, et nullement une marque de colère et d'indignation ». Il finissoit par lui ordonner l'enlèvement des trésors; ce qui fut exécuté.

(19) Il y avoit aussi des tables votives en Grèce, dans le temple d'Esculape: elles étoient d'airain ou de marbre; on y exposoit la maladie qu'on avoit eue, et les remèdes dont on avoit usé pour la guérir.

(20) Le byblus est le papyrus. Cette plante croît dans les lieux marécageux. Sa racine, grosse comme le poignet d'un homme, est longue de dix coudées, et s'élève au-dessus de la terre; sa tige est de quatre coudées; sa chevelure est foible, d'aucune utilité. Cette plante ne porte aucun fruit. Sa racine est un bois d'un très-grand usage; il sert à brûler. On

on construit des barques et des vases. Du liber, ou de la pellicule qui est sous l'écorce, on fait des voiles, des nattes, des vêtemens, des couvertures de lit. On mâche la partie inférieure de la tige, crue ou cuite, mais on n'en avale que le suc.

(21) La lune met vingt-sept jours sept heures quarante-trois minutes douze secondes, pour se retrouver au point d'où elle étoit partie; et, pour rattraper le soleil, vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes.

(22) Le plus haut degré de beauté pour les Égyptiennes, consistoit dans un embonpoint monstrueux. Elles mangeoient des pâtes et des drogues pour engraisser.

(23) Les autres officiers du second ordre, enfans de ceux-là, ont la liberté, non de changer d'état, ce qui n'est permis à aucun Égyptien, mais de servir à leur tour dans les temples supérieurs, et même de parler à tout le monde, comme les prêtres, parce qu'on les lioit par un serment, qu'on ne daignoit pas exiger de ceux qui, ayant succombé à leurs épreuves, avoient manqué de parole à eux-mêmes.

(24) Orphée, en effet, institua les mystères de Cérès à Eleusis, sur le modèle de ceux d'Isis; il les divisa en grands et petits mystères, comme on distinguoit en Egypte la grande et la petite initiation : la première pour les naturels du pays, et l'autre pour les étrangers. Les initiés de ces deux pays, liés par leur serment, payoient de leur vie la moindre indiscrétion, ou par un jugement s'ils étoient pris, ou par toute autre voie, quelque part qu'ils fussent; et l'on changeoit alors quelque chose de la pratique révélée. Il n'y avoit rien de plus sacré, de plus grand en Grèce, que ces mystères. Atticus, Auguste même s'y firent initier.

(25) Comme on venoit de toutes parts pour demander au collége des prêtres des prophéties et des prédictions, ils faisoient, ou faisoient faire, par leurs officiers du second ordre, des perquisitions, des recherches de ce qui se passoit dans le monde, sur-tout des particularités de la vie des gens un peu marquans.

(26) C'étoient là ces fameux mystères d'Isis, que le secret rendoit si respectables dans les beaux siècles de l'Égypte, et qui ont servi d'exemple ou de prétexte aux dissolutions qui ont depuis inondé les temples de la Grèce et de l'Italie. Mais les prêtres et les assistans du Panthéon n'abusèrent jamais de cette fête.

(27) L'Égypte est célèbre par son art pour les embaumemens. Les uns vidoient la cervelle par les narines avec un ferrement fait pour cela; d'autres vidoient les entrailles et les intestins, en faisant au côté une ouverture avec une pierre tranchante; puis ils remplissoient les vides de parfums et de diverses drogues odoriférantes. Quand l'opération étoit finie, ceux qui y avoient travaillé prenoient la fuite, poursuivis à coups de pierre par les assistans.

Au contraire, on traitoit honorablement ceux qui embaumoient le corps; ils le remplissoient de cannelle et de toutes sortes d'aromates. Après un certain temps, ils l'enveloppoient de bandelettes de lin très-fines, qu'ils colloient ensemble avec une espèce de gomme très-déliée, et qu'ils enduisoient encore des parfums les plus exquis. On prétend que, par ce moyen, la figure entière, les traits du visage, et jusqu'aux poils des paupières et des sourcils, se conservoient parfaitement.

Le corps ainsi embaumé, les parens l'enfermoient dans une espèce d'armoire ouverte, faite sur la mesure du mort ils le plaçoient debout, adossé contre la muraille, soit dans leurs maisons, soit dans des tombeaux.

Il nous arrive encore tous les jours de ces momies qu'on découvre en Égypte.

(28) C'est d'après cet usage que les Grecs, instruits par Orphée, qui avoit voyagé en Egypte, inventèrent la fable de la barque de Caron.

(29) Il falloit que les Spartiates fussent bien ignorans en astronomie, pour prendre la subite explosion d'un léger météore de feu, pour la fuite d'une étoile.

FIN DU TOME TROISIÈME.

23274
88328

# TABLE

## DES CHAPITRES

### Contenus dans ce Troisième Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Description de la ville de Sparte. Habillemens, Mœurs, Gymnase, Repas public. Vol fait à Phanor.* Page 5

CHAP. II. *Accident dans le Temple de Diane. Exercices des Jeunes Gens. Accouchement. Fameux Sauts. Anecdotes.* 18

CHAP. III. *Voyage dans la Laconie. Rencontre qu'ils font. Statue de la Pudeur.* 25

CHAP. IV. *Trahison et Mort de Pausanias. Fête de Diane. Flagellation des Enfans. Bonne Fortune d'Antenor. Vains efforts de Phanor pour en avoir.* 52

CHAP. V. *Lettre de Lasthénie. Maladie d'Aristippe. Cantate de Narcisse.* Page 45

CHAP. VI. *Visite de deux Philosophes. Culte des Dieux de l'Egypte. Mœurs des Egyptiens.* 5[illegible]

CHAP. VII. *Anecdote galante d'Aristippe. Députation du Lycée.* 57

CHAP. VIII. *Entretien d'Aristippe avec Lasthénie. Des Psylles. Pélerinage de Bubaste. Du Chat qu'on y révère. Mort d'Aristippe.* 66

CHAP. IX. *Culte des dieux de l'Egypte. Mœurs des Egyptiens. Histoire de Nycias. De l'Anneau de Polycrate.* 77

CHAP. X. *Suite de l'Histoire de Nycias. De l'initiation en Egypte. Histoire d'Orphée.* 102

CHAP. XI. *Suite de l'Initiation. Mort et Jugement de Bocchoris.* 117

CHAP. XII. *Danse de la Gymnopédie. Massacre des Ilotes. Cérémonie nocturne. Tour*

*d'adresse et Vengeance de Phanor. Leur Départ de Sparte.* Page 143

CHAP. XIII. *Voyage à Argos. Détails sur Mycènes. Entretien avec Chrysippe le Stoïcien. Séjour à Délos. Histoire de Latone. Ils passent devant Chio et Samos.* 157

CHAP. XIV. *Arrivée à Ephèse. Description du Temple de Diane. Traits divers d'Héraclite.* 171

CHAP. XV. *Description de Milet. Amour de Phanor. Danger qu'il y court. Leur Départ. Aventure de Philiste.* 175

CHAP. XVI. *Aventure de Phanor.* 190

CHAP. XVII. *Plan de retraite de Phanor. Leur arrivée à Rhodes.* 197

NOTES. 201

Fin de la Table des Chapitres.